[Catalogue in fine]

PQ
2386
.R3
L52
1804
.SMRS

LOISIRS

LITTERAIRES.

Je place la présente Edition sous la sauve-garde des lois et de la probité des Citoyens.

Je déclare que conformément au Décret de la Convention nationale du 19 juin 1793, je poursuivrai par-devant les Tribunaux, tout contrefacteur ou distributeur d'édition contrefaite.

Tous les exemplaires qui ne seront pas revêtus de ma signature seront déclarés contrefaits.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET Ce.

RUE SAINT-LAZARE, MAISON RUGGIERI.

LOISIRS

LITTÉRAIRES

DE

J.J. REGNAULT-WARIN.

PARIS,
FRECHET, LIBRAIRE, RUE DU ROULE,
N°. 291.

AN XII. (1804).

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

A l'époque désastreuse marquée par la décadence des mœurs et par la corruption du goût, c'est servir à-la-fois les hommes honnêtes et les littérateurs éclairés, que leur présenter des ouvrages qui, sous le double rapport de l'utilité sociale et de l'influence intellectuelle, ont conservé la pureté des principes et le respect des modèles.

Dès son début dans la carrière des lettres, M. Regnault-Warin s'est recommandé à l'estime publique, par ce respect et par cette pureté; et quoiqu'entraîné par la frivolité univer-

selle à n'offrir ses idées que sous l'enveloppe des fictions, du moins est-il parvenu à rendre les siennes dignes d'une attention sérieuse, par celle qu'il a eue d'y déposer les germes de la méditation et les émotions du sentiment. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire quelques pages de *Roméo et Juliette*, roman historique dans lequel M. Regnault-Warin a mis en action le danger des haines irréfléchies et les horreurs des guerres civiles; *Spinalba*, ouvrage original, peu régulier dans le plan, défectueux même dans quelques parties, mais qui étincelle de ces beautés sublimes qui n'appartiennent qu'à la haute poésie, et qu'on regrette de trouver dans un simple roman; *le Cimetière de la Madeleine*, que tant d'éditions et plusieurs traductions ont répandu dans toute l'Europe; et en

dernier lieu, *l'Homme au Masque de Fer* (1).

Cet ouvrage, aussi bien que tous ceux qu'a fait éclore la plume de M. Regnault-Warin, sont également remarquables par leurs qualités et par leurs défauts. Parmi ceux qu'on lui reproche, il faut citer la profondeur des réflexions souvent déplacées dans des écrits qui doivent parler au cœur; la richesse des descriptions, pour lesquelles cet auteur semble avoir un penchant irrésistible; et en général un style trop nerveux, trop coloré pour un genre qu'il dénature, ou du moins qu'il fait participer à-la-fois de la majesté de l'histoire, de la gravité de la philosophie, de l'éclat de l'éloquence et de la poésie.

---

(1) Paris, chez Fréchet et Compagnie, éditeur de ces *Loisirs*; 4 vol. in-12, portrait. 7 l. 10 s.

Ces excès, qui décèlent un génie que les années ont besoin de mûrir, se transforment en qualités précieuses dans le recueil que nous publions aujourd'hui. Déjà, dans plusieurs épisodes de ses romans, M. Regnault-Warin avait prouvé l'aptitude de son talent aux genres sérieux ; les savans ont même gardé le souvenir de son *Introduction aux Etudes encyclopédiques*, morceau qu'ont reproduit diverses compilations, et dans lequel l'auteur déroule le magnifique tableau des connaissances humaines ; morceau qu'à son érudition, on jugerait sorti d'une plume quadragénaire, et qu'à sa vive chaleur on reconnaît pour celle d'une plume à peine virile. En effet, M. Regnault-Warin avait un peu plus de vingt ans, quand il le publia. Deux années après il avait essayé de

porter dans l'abîme de la révolution un regard scrutateur et de nouvelles clartés ; mais le tems n'était pas venu, et il n'existe du *Contemplateur* qu'un seul cahier.

Aujourd'hui, avec les moyens connus de ce jeune écrivain, se feront remarquer sa prodigieuse facilité et sa flexibilité extrême à varier le ton de ses productions. On n'imprime celles-ci que comme un essai pour tenter le goût du public sur un genre de travail également instructif et agréable.

La première, intitulée : *le Monastère abandonné*, respire une mélancolie profonde, une douleur noble, une affliction antique qui rappèle à-la-fois le langage des prophètes et les accens d'Young.

Ces accens soutenus dans le second morceau, sont subordonnés aux attraits de la poésie descriptive ; on ne

lira pas d'un œil sec le paragraphe qui a pour titre : *la Chartreuse* ; et quoiqu'en prose, on ne peut pas la dédaigner, même après le beau poëme de M. de Fontanes.

Tout le génie de l'abbé de Marsy, fondu dans celui de son imitateur, se retrouve dans le poëme de *la Peinture* ; et il serait à desirer que M. Regnault-Warin enrichît notre littérature d'une copie de la Lusiade, d'où il a tiré le bel échantillon d'*Adamastor*.

Passant du *grave au doux*, et *du sévère au plaisant*, M. Regnault-Warin a échangé ses sombres pinceaux contre un crayon folâtre, dans le conte de l'*Illusion*, production vive, légère, un peu caustique, où l'on reconnaît la touche facile de la *Jeunesse de Figaro*.

L'*Eloge de Berquin*, des œuvres

duquel M. Regnault-Warin donna l'an dernier une édition, a les formes nobles, les images brillantes et les mouvemens de l'éloquence. En réfléchissant à l'Ami des enfans, qui en est l'objet, on y desirerait peut-être un peu moins de pompe, plus de naturel et de simplicité.

Cléophile ou *le Portrait* n'est qu'une esquisse extraite de la galerie que l'auteur se propose de peindre, quand son jugement aura acquis assez de rectitude pour ne pas se laisser égarer par son imagination.

Si les succès de société et le suffrage d'esprits excellens peuvent servir de présage à ceux du public, nul morceau de cette collection n'est plus certain de les obtenir, que celui qui a pour titre: *Fontenelle et son Ecole.* On remarquera avec quelle sagacité M. Regnault-Warin a démêlé les

premières ruses de la philosophie moderne, avec quelle finesse de pinceau il les a exposées. Ce morceau ingénieux et profond, qui semble se jouer dans un sujet si épineux, quoiqu'il ne soit qu'une ébauche, éveille une foule de pensées, et provoque aux plus importantes réflexions. Les critiques célèbres qui consacrent à la restauration des mœurs et du goût, les talens que l'Europe admire dans le *Mercure* et dans le *Journal des Débats*, ne rencontreront, dans cet essai que des principes qui leur sont familiers ; heureux s'il peut mériter l'animosité de deux à trois libellistes périodiques et *décadaires*, qui prostituent à la défense d'une cause depuis long-temps perdue, les moyens qu'ils pourraient employer beaucoup plus utilement au triomphe de la vérité.

Enfin, c'est à ce triomphe que M. Regnault-Warin a consacré le dernier et le plus important de ses *Loisirs* : profitant de toutes les lumières, il a *démontré* d'une manière aussi neuve qu'irrésistible, *les bases fondamentales de notre religion*; et, bien que par sa nature, comme par ses formes, cette pièce ait de l'analogie avec plusieurs du même genre, il en est peu, on ose l'assûrer, dans lesquelles les raisonnemens soient présentés plus clairement, enchaînés plus adroitement, et prouvés d'une façon plus serrée, plus nerveuse, plus compacte et plus irréplicable.

Nous croyons donner aux amis de la saine littérature une véritable joie, en leur annonçant, pour paraître sous trois mois, un nouveau roman historique de M. Regnault-

Warin, intitulé : MADAME DE MAINTENON (1). L'auteur, dans le cadre le plus heureux, a rassemblé les portraits et mis en action les caractères de presque tous les grands hommes de ce XVIIe. siècle, où tout fut grand. Qui plus était digne de les peindre, que celui qui sait si bien les admirer !

---

(1) 4 vol. in-12. Paris, FRECHET et Compagnie.

LE
MONASTÈRE
ABANDONNÉ.

LE

MONASTÈRE ABANDONNÉ.

COMBIEN cette lecture a d'attraits pour mon ame rêveuse ! Que j'aime à la nourrir de ces pages mélancoliques inspirées par le sentiment ! Ecrivain funèbre, ô toi qui découvris les trésors de la tombe, et qui révélas les mystères de la mort, que ton génie s'unit au mien par une étroite sympathie ! Hélas ! ainsi que toi, j'ai tout perdu ! Tu gémis sur ta fille moissonnée en la fleur de ses ans; et moi je pleure la tendresse

d'une mère, dont les barbares ont déchiré le sein.

Né dans la crèche de l'infortune, portant un cœur tout de chair, et trop facile à s'attendrir, je tremblai de l'exposer aux rudes chocs des passions. Dès l'âge où le sang remué bouillonne au feu d'un caractère ardent, je tournai vers mon Dieu ces transports réclamés par la créature ; sa céleste beauté vint remplir, elle ne tarda pas d'occuper, elle énivra mon ame. Je connais peu les délices du siècle, et je les dirais mal ; mais je doute qu'elles soient comparables à l'ineffable bonheur de jeunes sens domptés par la religion.

En pénétrant sous ces sacrés portiques, que je ne devais plus franchir, je crus entrer dans un nouvel univers. Il me sembla, qu'avec les profanes vêtemens dont je venais de

dépouiller mes membres, j'avais abandonné toutes les misères de la vie. En revêtant le tissu virginal de la solitude, je pensai m'être comme enveloppé dans la paix et dans la félicité.

Cloître sombre et gothique, que vous eûtes de charmes pour moi! Combien de fois, durant le silence des nuits, je me plaisais à traverser l'obscurité, et cheminant d'un pied lent et mesuré sur des marbres polis, à faire redire tous mes pas aux voûtes retentissantes! Oh! que de fois aussi le pâle fanal de la lune, s'élevant insensiblement du milieu des cyprès de la tombe, vint me surprendre immobile et rêveur devant un vitrage coloré! Telle on nous peint une ombre errante sous l'immensité des antiques arcades d'un château en ruine, et poussant par fois de petits

soupirs ; tel je promenais mes songes dans un vague sans limites, d'où m'arrachaient les sons de l'airain.

Mes devoirs fesaient mes plaisirs ; chaque jour en ramenait le cercle monotone et facile, et chaque jour, enchaînant mon être sous les liens de l'habitude, les naturalisait avec lui. Je crus reconnaître que l'homme, peu fait pour la liberté, que sa perversité bientôt métamorphose en licence, ne pouvait être fortuné que sous le joug. Gloire à celui de cette religion cordiale, qui, tout formé de fleurs, n'impose aux hommes que la nécessité d'être heureux !

Je le fus, moi, pendant près de quarante années. Trois fois, durant cette longue période, je vis se renouveller la famille que la piété m'avait donnée ; la mort n'épargna d'elle que cinq têtes, parmi lesquelles fut la

mienne. Aurais-je du prévoir, hélas! que les mêmes arbres qui secouèrent leurs roses sur mon front adolescent, ne ceindraient pas de leurs jaunes feuillages mes cheveux blanchis par la vieillesse et l'adversité ?

Mais le Seigneur, voulant punir son peuple, a écouté ses vœux. La sagesse de ses philosophes, ayant démontré de quels dangers étaient à l'état les asiles où la vierge et l'infortuné trouvaient un port contre les tempêtes de la vie, ce peuple a demandé leur destruction. Un vent de fureur s'est élevé, et ils ont disparu.

Ils ne sont plus ces sanctuaires, où le studieux cénobite élevait silencieusement de laborieux trophées à la science; elles sont à terre, ces cellules mystérieuses, où se recueillaient les ames souffrantes; l'humble silice de l'hermite n'a pas même été ménagé;

et la torche des révolutions a mis en cendres jusqu'au froc du pauvre Franciscain.

Oh! que d'angoisses, lorsqu'il me fallût quitter cet habit révéré ! Que de peines sur-tout fondirent dans mon sein, quand on me bannit de ces murs que je regardais comme ma patrie! On eut besoin de m'en arracher avec violence. Etendu sur la tombe de mon ami, comment fuir des lieux où je laissais presque tout moi? Dans mon délire, j'osai résister à mes oppresseurs; je tentai, d'une main défaillante, de déchirer, de creuser le gazon, et d'emprunter aux morts des armes contre les vivans. Pardonne, ô mon Dieu! J'avais oublié qu'ils étaient les envoyés de ta colère et les ministres de tes décrets! Mais s'ils avaient pu me chasser des foyers de la solitude, peut-être était-il au-dessus de leur

toute-puissance de chasser la solitude de mon cœur. Je crus en emporter tous les charmes ; et quoique rejetté dans le tourbillon des hommes mondains, j'essayai d'en retrouver les secrets.

Hélas ! ce fut vainement. Vainement, dans le recoin d'une cellule fictive, je replaçai ma couche et ses linceuils ; vainement aussi je décorai d'images accoutumées la nudité de mes lambris ; vainement encore, enveloppé de draperies monastiques, j'adressai au Dieu de la solitude les lamentations de l'anachorète : les larmes de joie ne coulaient plus de mes yeux ; mon cœur, tel qu'une poussière stérile, ne montrait aucun mouvement ; la piété même palpitait mourante, et la stupidité du désespoir rendait mon sein comme de marbre.

Aspects charmans du désert, qu'êtes-vous devenus ? Perspectives infinies de nos cloîtres et de nos jardins tranquilles, ne jouirai-je donc plus de votre touchante vision ? Où est la tour gothique, qui élevait sur les dômes de l'église ses fragiles découpures ? Elles sont séchées, ces longues guirlandes de verdure fleuries, qui mariaient aux vieux arceaux rembrunis leur broderie triomphale ! Et les accens de l'airain ! ils se sont pour jamais évanouis ! Maintenant les nuages glissent sur ce faîte sans s'y arrêter; l'hirondelle s'étonne de ce long silence, ou plutôt la sinistre chouette et le corbeau, ces oiseaux de ruine et de mort, y font seuls entendre leurs lamentables cris.

Ces funestes pensées, ces images cruelles roulèrent durant plusieurs années dans mon entendement qu'elles

troublaient. Je compris que l'ame qui parait impassible et séreine, si quelque secousse vient à l'ébranler, peut se renverser sur sa base ; ainsi que dans ces mouvemens qui bouleversent les secrets de la terre, on voit chanceler et tomber sur sa cîme un chêne violemment déraciné.

La plaie de mon cœur, vive et douloureuse, saigna long-tems. Tel est pourtant l'excès de la faiblesse de l'homme, qu'il finit par aimer sa peine et bénir son martyre. Peu-à-peu, je ne sais quelle tristesse, qui n'était point sans plaisir, sembla couler dans mes veines. Des soupirs succédèrent aux sanglots, je connus le bonheur de la mélancolie et savourai la volupté des larmes.

Cette situation a des charmes délicats et des délices inexprimables. Un crêpe d'une teinte plus douce que

sombre, s'étend alors sur l'horison. C'est à travers son tissu délié que l'on voit l'univers. Les vertus paraîssent plus faciles, les vices moins odieux. Le cœur revêtu, pour ainsi dire, d'un épiderme plus exquis, n'est accessible qu'au sentiment de l'indulgence. Qu'on se trouve aimant et tendre! Qu'on se sent pitoyable et bon! On porte l'humanité dans son sein, on réunit toute sa vie pour soulager les misères; sur-tout on pardonne les siennes; on fait davantage: on les oublie, et peut-être on les chérit.

O vous, dont la maladie du malheur a blessé l'ame, adoucissez-en l'amertume par la divine charité. Montez jusqu'en ces bouges infects, où, sur une paille vermineuse, gémit l'épouse nouvellement mère, où le vieillard achève de mourir. Descendez dans ces abymes glacés qui souvent

engloutissent, dans leur avidité, l'infortune et le crime. Asseyez-vous au chevet de ce misérable que la fièvre dévore; faites couler dans son sein quelques pleurs consolants. Oh! quelle nouvelle existence s'est glissée dans ses veines! Le sourire vient errer sur ses lèvres décolorées par la douleur, et déjà le vermillon de la santé brille à travers les pâleurs du cercueil.

A cet exercice d'une sensibilité active, ajoûtez les délassemens qui la nourrissent et la fortifient. Il est, pour le cœur tendre et persécuté, quelques livres consolateurs que le génie consacra à l'infortune. Ouvrez ceux qui font distiller sur vos meurtrissures le beaume du sentiment; mais puisez sur-tout dans celui que sanctifie la piété.

Tel vous paraîtra ce pontife des ruines qui pousse au milieu de Jéru-

salem déserte quelques exclamations prophétiques ; tel aussi vous semblera ce prêtre d'Albion, dont la voix plus douce qu'héroïque, murmure les gémissemens de la mort, parmi le creux des sépulchres.

D'un aspect plus hautain, apparaît, dans le calme de minuit, ce chantre du malheur, cet Young superbe, qui porte ses pas à travers la fougère des tombes, et foule, dans sa marche inégale, les tertres du pâtre et le cénotaphe des souverains. De quelle sombre majesté s'environne ce confident des nuits, à qui le cercueil a dit tous ses secrets! Le voilà debout, au milieu de ce cimetière, sur le piédestal de la statue mutilée, qui dort dans l'herbe à ses pieds. La lune, à demi plongée dans une vapeur d'argent, épanche sa lueur veloutée, qui semble donner à chaque objet, je ne sais quel

sentiment d'agitation. Un bocage de saules, tout brillant de clarté, balance au loin son ombre ondoyante, tandis que du centre d'un groupe de pins immobiles, sort une croix de pierre sur laquelle gémissent quelques hiboux.

Le prêtre des tombeaux a commencé son sacerdoce funèbre. Il dit le tems, la mort, les misères de l'humanité. Sa voix ressemble à la lugubre psalmodie qui circule autour du moribond. Cependant ses accens s'altèrent et se brisent; je vois rouler des larmes de ses yeux: il célèbre sa fille, dont la jeune dépouille gît à ses pieds. On s'étonne d'entendre parler d'amour et nommer la beauté dans ce champ de destruction. Mais le père de Narcisse élève aux cieux un regard de triomphe; la beauté immortelle a remplacé des attraits périssables, et Narcisse boit à

pleine coupe à la source de l'éternel amour.

J'entends, je crois, les accords belliqueux de la trompette ; et sur l'aîle des nuages orageux, voici venir au rendez-vous du dernier jugement les fantômes évoqués par le poëte d'Albion. Ce n'est plus aux sons de la harpe écossaise, que le Barde réunit les mânes paternels : elles disparaissent en face de la vérité, ces illusions des mythologies du Nord. La muse descend du ciel, plane sur la lyre du chantre pieux, et nous ravit bientôt, à travers les sphères de feu, jusqu'au centre ineffable de l'immortalité.

Les plaintes d'Young conviennent à ma douleur ; je retrouve mes soupirs dans ses larmes, et des consolations dans sa pensée. Art merveilleux de la poésie, qui devina mes sentimens avant mon existence, et peignit

mon malheur avant que je l'eusse éprouvé! Philtre singulier qui endort la blessure qu'il semble rouvrir; charme magique, par lequel disparaissant les préjugés de l'opinion et de la patrie, les étrangers sont frères et les passions cosmopolites.

Tes élégies sublimes, poëte de la tombe, en éveillant mes souvenirs, ont rappellé mes regrets. Le rideau des nuits, qui commence à se déployer sur les cieux, pourra m'envelopper de son obscurité; et quoique la hache des proscriptions soit levée sur ma tête, je ne dois point redouter ses coups. On dit que lassée du carnage journalier, qui pourtant ne la rassasia point, elle épuise, dans les ténèbres, son tranchant émoussé; car l'éternel à qui ce peuple demanda du sang, voulut qu'à la face de son soleil, il courût s'en abreuver, ruissellant des échafauds,

Marchons donc. Déjà le métal sonore, ayant retenti huit fois, a fait suspendre tous les travaux. La navette cesse de voler à travers les trames soyeuses, la lime de mordre le fer et le marteau de tomber en cadence. Sous les doigts fatigués de l'artiste, le pinceau hésite presqu'épuisé ; et l'architecte, en abandonnant un chapiteau ébauché, jette sur lui un regard de satisfaction Le bruit s'appaise peu à peu : on n'entend plus que le murmure de quelques chars roulant dans le lointain ; et à mesure que j'avance, le silence s'établit autour de moi.

Comme toute la nature triste et frémissante semble compâtir aux peines de mon cœur! Elle vient de recevoir des mains de l'automne une parure funèbre, qui n'est point encore la livrée de la mort, mais qui n'est plus celle de la vie. Voyez comme parmi ces

feuilles jaunissantes, que le vent fait vaciller, on distingue ces branchages marbrés de mousses rembrunies! L'aquilon qui siffle à mes oreilles roule sous mes pieds des pailles desséchées; images sensibles des destinées de celui que ballotte le malheur. Je pénétre enfin dans cette longue et superbe avenue de peupliers qui me fut si connue et qui m'était si chère. Là, je venais m'embaumer des premiers souffles du printems; à travers cette majestueuse colonnade de verdure, que je me plaisais à admirer l'ascension pompeuse de l'astre qui, alors, éclairait mon bonheur! Aujourd'hui, ses rayons noyés dans un nuage pluvieux, jettent sur le soir de ma vie un reflet mélancolique; pareil à ces lampes qui palpitent autour de l'indigent qui expire, et versent sur son grabat les dernières lueurs de la vie.

Que ce chemin hérissé de ronces est pénible à franchir ! C'est encore le dernier sentier de mon existence, dont je n'éprouve plus que par des maux le douloureux sentiment. Voilà les murs de la première enceinte : de tous cotés, ils s'écroulent sous le double choc du malheur et du tems. Les chardons dressent leurs dards, où brillait jadis la magnificence d'une grille cizelée ; plus loin, cent herbes parasites se sont glissées dans les fentes des marbres brisés ; des gerbes de sainfoin se balancent aux rampes de ce perron, et d'impurs glayeuls, repaires des reptiles, deshonorent l'urne des Naïades du bassin.

La cognée insulta ces portes antiques, où le ciseau avait reproduit les actions de Bruno. Détournons nos yeux en pleurs; quoi les vandales n'ont pas été touchés de la grace et des

misères de cet enfant! Quoi, leur hache a coupé la main charitable qui s'ouvrait pour soulager et pour bénir!

L'aiguille absente ne mesure plus l'espace sur ce cadran poudreux; l'airain meurtri est devenu muet. Tout garde, dans cette solitude dévastée, le morne silence de la terreur. Même les murailles crevassées ne repètent plus mes pas; et l'écho des voûtes enfoncées n'a plus de voix.

Oh! quelle désolante nudité présente cette salle, où, autour d'une table frugale, cinquante religieux paisibles réparaient en silence leurs forces épuisées dans les austérités! Sur ces panneaux rompus que ronge le ver, l'œil attendri contemplait les physionomies calmes et les occupations utiles des amis de Bruno. Les légataires de la sagesse du siècle sont venus; c'est par le meurtre et

là ruine qu'ils ont exécuté son testament.

Essayons de retrouver sous les berceaux du jardin un peu de ce calme que j'y goûtais autrefois avec tant de plénitude. Mais quel désordre horrible et bisarre ! Les riches compartimens du parterre sont effacés ; les arbustes des climats lointains se dessechent privés de culture ; d'infects marécages encombrent les canaux où jaillissaient de limpides fontaines, et par-tout les arbres abandonnés, étendant leurs branches vagabondes, couvrent, comme d'un réseau dangereux, ce territoire proscrit.

Réfugions-nous aux autels du Seigneur. Oh ! c'est ici que les attentats se sont joints au ridicule pour lancer dans le lieu saint l'abomination de la désolation. Les marbres du sanctuaire ont été dispersés ; les statues des héros

de la piété sont couchées dans la poussière; la croix adorable a de nouveau reçu les coups de l'impie, et Dieu lui-même, arraché du tabernacle, a servi de jouet à la foule insensée. Oh! combien fut coupable, ce peuple à qui l'Éternel retira sa main! Depuis un demi-siècle, il tentait, dans son délire superbe, la patience de son maître; il disait avec l'emphase de la stupidité : *Il n'y a point de Dieu.* Pour te punir, nation de philosophes, Dieu n'eut qu'à t'abandonner un instant. Tu traînas tes vierges à la prostitution, tes prêtres au bucher, ton monarque à l'échafaud. Un trône s'éleva pour l'homme de rapine, un autel pour l'homme de meurtre (1). Tu étouffas la vertu sous la terre, tu

(1) L'*Étoile* de brumaire, qui a lui sur la France, a dissipé ces nuages de sang ; il n'en reste plus que le souvenir.

placas les forfaits dans le ciel. L'univers, ébranlé jusqu'à son centre, sembla pencher sur son axe, et faillit être submergé dans un déluge de sang. Conséquences effroyables des doctrines perverses, mais châtiment doux pour un peuple qui a renié Dieu!

Fuyons, ah! fuyons vers les palais de la mort; là du moins, dorment dans la poudre et le repos ces vénérables cénobites, dont toute l'existence fut un grand bienfait et un long exemple. Ils ont fermé les yeux au premier tocsin des révoltes, et se sont couchés dans le sépulchre, pour n'être pas spectateurs impuissans de leurs attentats. Il faut traverser ce vieux cloître, dont les arches surbaissés, chargent d'une ombre épaissie, les péristiles de la tombe. Au-delà de leurs ouvertures, que défendent des barreaux croisés, à la

dernière lueur du crépuscule, j'apperçois les touffes jaunissantes du gazon des cimetières. L'haleine du soir, qui court sur leurs tiges, y semble moduler les élégies du trépas. Sommeillez en paix, guerriers du Christ, ô vous dont chaque pas fut un combat. Des lauriers sanglans ne croissent pas sur vos tertres modestes; mais le cœur sensible et chrétien y voit la religion assise parmi des palmes. Priez, oh! priez pour ce siècle impie qui désapprit la piété et désenchanta le cercueil; que vos larmes d'amour, recueillies par l'ange des miséricordes, lavent le sang dont fut souillée la patrie; qu'en faveur de vos vertus, l'Éternel trouve plus légers nos erreurs et nos attentats.

En descendant ces noirs portiques, dont ma lampe agitée peut à peine percer l'obscurité, je ne saurais

m'empêcher de laisser tomber sur ce monastère abandonné des regards de regrets et de pitié. La voilà cette tour colossale, qui se dresse comme une grande ombre, parmi les doubles ombres des ruines et de la nuit. Voilà ces bocages, naguère encore si verdoyans, où gémissent aujourd'hui les aquilons orageux et les oiseaux de la tempête. Voilà cette longue avenue d'arcades ébranlées, d'où se balancent, en draperies funèbres, les tristes festons du lierre. O lune, astre des tombeaux, viens-tu épancher sur ce tableau funèbre ta clarté mélancolique? Ah! quand tu luis ainsi sur les débris de ce vaste monument, qui pourrait te méconnaître pour la lampe destinée à éclairer de tels sépulchres!

Mais, Dieu! quel spectacle s'offre à mon œil épouvanté? Pourquoi ces

tombes entrouvertes ? Quels sont ces cercueils épars ?.. O comble de l'horreur et de l'exécration! Je presse d'un pied tremblant des ossemens exhumés, et voilà qu'une tête décharnée va rouler dans la fosse béante qui redemande sa proie!.. Les monstres! ainsi peu satisfaits d'avoir, comme le tigre, énivré de sang leur Minerve antropophage, ils ont voulu surpasser en barbarie l'hyœne lâche et cruelle; ils ont violé les sanctuaires des funérailles; vivans, ils sont entrés dans les mystères de la mort; et le poignard à la main, ils sont venus disputer aux vers leur pature!.. Tout mon sang se soulève à cette affreuse image!... Anathême immortel contre l'impie, qui a dépassé la limite des forfaits humains!.. — Mais un spectre se lève, du milieu de ces cadavres sans sépulture; sur son front pâlissant,

je lis l'indulgence ; son geste est encore une bénédiction : Non, me dit-il, c'est assez de malheurs ou de crimes; leur mesure a été comblée, le ciel est content. Que la terre recommence de nouveaux siècles, et la France un erre fortuné! Les assassins ont été étouffés dans leur ivresse de sang; les spoliateurs de la tombe lui ont rendu leurs cadavres en échange de ceux qu'ils lui avaient dérobés. Tout rentre dans l'ordre ; oubliez, pardonnez et fléchissez sous les décrets du Seigneur!

RUINES.

RUINES.

RUINES.

§ Ier.

DÉMOLITIONS D'ÉGLISES.

Pendant que la terreur, étendant sur la France un crêpe ensanglanté, refoulait dans tous les cœurs les sentimens généreux, j'aimais à me réfugier sous les voûtes gothiques de nos églises. Là, dans le silence et l'obscurité, il me semblait que, déposant ma vie au pied du sanctuaire, je dérobais ma tête à la hache des échafauds, ou que je la préparais aux honneurs du martyre. Le bruit

qui roulait dans les rues et dans les places publiques redoublait le calme de mon séjour sacré. J'aimais à opposer à la pompe tumultueuse des exécutions, le recueillement de quelque vieux prêtre qui osait, durant ces jours de meurtre, offrir à l'Eternel le paisible sacrifice de la croix. La crainte aussi rendait déserts ces saints parvis. Au lieu de resplendir sous un dais de pourpre, qui eut tenté l'avarice des spoliateurs, l'agneau sans tache, revenu dans son humble crêche, sommeillait au fond d'un tabernacle de bois façonné en cercueil : image sensible de la persécution que l'impiété livrait aux cultes de nos pères ! Deux à trois vieillards, quelques enfans composaient la cour du maître du monde, qui ne le gouverne que par la douceur, tandis que tout ployait, prosterné sous le cou-

teau de la tyrannie qui commande au nom de la mort.

Il y avait alors, dans un des quartiers de Paris, une vieille basilique consacrée à St.-André. Sa position reculée, son demi-jour ténébreux convenaient à la situation de mon ame. Je trouvais quelque charme à entendre le retentissement de mes pas qui bruissaient sous ses voûtes. J'admirais ses arceaux pointus, ses pilastres cantonnés de légers cordons, ses dômes découpés en feuillage, ses vîtraux peints, par où s'échappaient des rayons colorés. A la droite du sanctuaire, se trouvait une tombe de marbre noir, toute rongée par les angles, et sur laquelle j'avais lu mille fois en caractère presqu'effacés le nom de *Cortier*, médecin de Louis XI. C'était là, c'était sur cette tombe, élevée au-dessus du sol, de

quelques pouces, que je m'agenouillais pour entendre la messe. Malgré moi, lorsque mes yeux venaient à glisser sur l'inscription funéraire, je ne pouvais me défendre de penser qu'un nouveau Louis XI pesait aussi sur la France; et mon sang, plus pressé, circulant avec vîtesse, colorait mes joues du feu de l'indignation. Bientôt cependant, la tranquille psalmodie des prêtres me rappellait à des sentimens plus modérés. On avait égorgé leurs frères dans les cachots, chaque jour rougissait l'échafaud de leur sang; cependant ils chantaient les louanges du Seigneur.

Ma proscription eut son tour. Après une longue détention, j'éludai le couteau par l'exil. Au bout de vingt mois, je revis Paris.

J'y étais rentré par la rue St.-Antoine. Ayant atteint les environs de

la Grêve, je me vois entourré de décombres, au milieu desquelles s'élevait une tour parfaitement isolée. C'était celle de l'église St.-Jean, morceau d'architecture qui a toujours prouvé le hardi génie de ses créateurs, et qui maintenant, debout parmi des ruines, qu'il a l'air de commander, inspire un sentiment d'admiration et d'effroi. Il était tard; les ouvriers, suspendant leurs travaux, se retiraient fatigués; on n'entendait plus que la chûte de quelques dalles brisées, dont le vent soulevait la poussière; l'horloge de la tour marquait encore ses mouvemens. Je franchis la barrière et pénétrai dans ces démolitions. A la lueur de la lune, qui dessinait son croissant sur un horison noirci, je distinguai plusieurs portions d'architecture gothique et de sculpture ancienne; trois

colonnes, dont le fût inégalement tronqué, représentait assez bien des palmiers mutilés sur la tenture nébuleuse du ciel; plusieurs arcades, en partie rompues, qui, pendantes sur le vuide, semblaient me menacer. Le rétable de l'autel, fendu par le milieu, était chargé des ustensiles de cuisine des démolisseurs. Derrière, à quelques pas, se remarquait une tombe, sur laquelle on voyait agenouillé une statue de marbre. Cette statue, dont un bras et une partie de la jambe droite n'existaient plus, représentait les traits défigurés du cardinal *Le Camus*, savant et pieux évêque de Belley, ami intime de St.-François de Sales et du bienheureux Vincent de Paule. On n'ignore pas que malgré sa dévotion et son savoir, ce prélat ami des pointes, était l'antagoniste décidé des moines. On sait

qu'il les comparait à des cruches qui ne se baissent que pour se remplir. S'il eut vécu dans ce siècle, il aurait pu voir dans la destruction des monastères, une partie de ses vœux accomplis. C'étaient aussi ceux du haut clergé français, dont un des membres, qui s'emportait violemment contre la *moinaille*, en présence d'un humble capucin, s'entendit adresser cette observation prophétique: « Bien, Monseigneur ; mais après la *moinaille*, garre la *prêtraille*, et après la *prêtraille*, garre la *mîtraille !* »

C'est l'évêque, dont la sépulture était à St.-Jean, qui disait, en fesant une allusion fade aux noms de sa famille et de son évêché, que sa petite femme était assez *belle* pour un *camus*. Ce fut lui qui répondit au cardinal de Richelieu qui venait de lui dire, avec bonté, que s'il n'avait pas

tant écrit de mal des moines, il le canoniserait : » Plut à Dieu, Monsei-
» gneur ! Nous aurions, vous et moi,
» tout ce que nous desirons ; vous
» seriez Pape, et je serais Saint. »
Ce fut lui enfin, qui, recommandant aux charités publiques une demoiselle prête à prendre le voile, ajouta : « On
» sollicite votre commisération en fa-
» veur d'une fille qui n'est pas assez
» riche pour faire vœu de pauvreté ».

J'étais curieux de revoir l'église, où durant le deuil public, j'avais goûté quelques consolations. Aussitôt que je le pus, je descendis la montagne Sainte-Géneviève, où je demeure, et m'acheminai, par la rue Haute-Feuille, jusqu'à St.-André. Le spectacle qui s'offrait alors à moi me navra le cœur. Le dôme antique enlevé, laissait pénétrer une lumière profane jusques dans l'intérieur du

temple, où cent ouvriers frappaient à coups redoublés. Sur un pan courbé d'une voussure à jour, j'en remarquai deux, qui, au moyen d'une longue pioche, détachaient et réduisaient en poudre de vieux cîmens durcis, liens durables des dalles rembrunies. Plus haut, suspendus sur une galerie de la tour, cinq à six maçons déroulant la corde d'une grue élevée, fesaient descendre avec lenteur, d'énormes blocs. Cependant l'aigre grincement de la scie, qui se mêlait aux sifflemens, rétentissait dans le tabernacle. Des petits enfans jouaient sur une tombe avec des débris de la balustrade; et dans le coin d'une chapelle, une vieille accroupie allumait du feu avec des morceaux de confessionnal. Vainement dans ce sol labouré, parmi ces sépulchres épars, sur ces murs prêts à s'écrouler, je cherchai les

noms des morts célèbres que j'y avais lus tant de fois. Où êtes-vous, mânes de ce *de Thou*, qui après avoir brillé au *Forùm*, comme Cicéron, écrivîtes à la manière combinée de Tite-Live et de Tacite, les annales de votre pays? Où sont vos cendres paisibles, modeste *Le Batteux*, dont les théories me révélèrent la première notion du beau poétique; et vous flambeau du Sénat, illustre *d'Aguesseau*, qu'ont-ils fait de vos ossemens?..... Ah! fuyons ce théâtre de profanations et de sacrilèges! courons respirer et rafraîchir nos idées, sous les maronniers fleuris du Luxembourg!

---

§ II.

JARDIN DU LUXEMBOURG.

C'ÉTAIT en 1789 la promenade des

vieillards; c'était aussi celle des écoliers du pays latin et des jeunes enfans; de manière que, dans une enceinte assez resserrée, on voyait, par un contraste intéressant, des berceaux suspendus sous des voûtes de lilas, et des cercueils préparés sous des cyprès. Là, se trouvaient encore la troupe des politiques et des nouvellistes. Ils avaient établi leur salle d'assemblée sous deux gros maronniers touffus, dont les branches enlacées et le feuillage épais formaient un abri impénétrable au soleil et à la pluie. Sur l'arène mobile qui fuyait sous leurs pieds, ces importans personnages, qui balançaient les destins de l'Europe, traçaient, du bout de leur canne, la carte de la guerre, ou la division du nouvel équilibre. Les politiques de 1790 et les négociateurs de 1792 ont dispersés ces honnêtes rêveurs. On a

déserté le jardin, où bientôt la ronce a remplacé les orangers. Les eaux du bassin se sont couvertes de longues herbes fangeuses, et les statues de mousses verdâtres. Alors seulement, quelques écoliers, venaient faire bondir leurs ballons, et effrayer les vaches qui paîssaient le trèfle éclos par-tout abondamment.

En 1793, le palais du Luxembourg fut transformé en prison, et le jardin, dégarni de la moitié de son vieil et magnifique bosquet, fut planté de pommes de terre. On craignit de réjouir par l'aspect d'un joli parterre, l'œil des victimes; on voulut l'attrister par l'uniformité de la verdure des patates.

Délaissé pendant quelques années, il présentait si peu de charmes et rappelait tant de pénibles souvenirs, qu'il n'était plus fréquenté que par des convalescens, pour lesquels sa

température balsamique est salutaire; ainsi que par quelques gouvernantes qui, leur tricot en main, suivaient de l'œil leurs jeunes enfans s'ébattant sur le gazon. Cependant la nature qui plante où l'art démolit, semait à chaque printems, les pavillons du château, de mousses jaunissantes, de larges jombardes, de giroflées. De grosses touffes de fleurs bleues sortaient du milieu des dalles entrouvertes; et rien n'était plus gai que ces flots de verdure émaillée, que le vent balançait sur les deux terrasses du palais de Médicis.

L'anarchie étant devenue constitutionnelle, l'autorité qu'on appella *Directoire* vint occuper la prison royale qu'avaient illustrée tant de victimes. Cinq portions de jardin, prises dans le grand, furent destinés au ménage des pentarques. On sait comment les

uns en furent arrachés pour aller expier à Cayenne le noble tort de montrer des vertus à côté des méchans ; et comment les autres échappant aux bayonnettes, qui ne les poursuivaient pas, coururent faire oublier, dans une retraite ignorée, le scandale de leur éphémère élévation.

A cette époque, le palais ayant été désigné pour recevoir le Sénat conservateur, cette autorité ordonna la restauration du jardin. Les terrasses du château furent exhaussées au niveau des pavillons ; le ciseau, promené légèrement sur la face des portiques, changea leur teinte noircie, en couleur nouvelle et éclatante. A la suite d'un délai long et pénible, un immense *fer-à-cheval* s'ouvrit pour limiter un nouveau parterre, au centre duquel, parmi des compartimens de statues et d'orangers, on put

admirer un bassin quarré-long, auquel une double platte-bande de fleurs et de gazon anglais sert de bordure. Un beau quinconce de sycomores a été alligné parallélement à l'ancien bosquet, et contraste agréablement, par sa tendre verdure avec la verdure sombre de son aîné. L'enceinte, du côté des Chartreux, a été augmentée de plus de moitié. Tout le terrein qu'occupait leur monastère a été comblé et planté en pépinière. Un café brillant s'est élevé sur les débris des solitudes de Bruno, et l'on entend le babil des nouvellistes où jadis régnait un calme perpétuel. Ainsi le boulevard seul borne ce magnifique parc, d'où l'on découvre à la fois, d'une part, l'ancienne rue d'Enfer et les arbres du Mont-Parnasse; de l'autre, et comme pour servir de terme à la grande allée, la riche cou-

pole du Panthéon; plus loin, les tours de la Basilique St.-Sulpice; et plus près, autour de soi, un riant tableau de marbres animés, de verdure choisie, de cascades jaillissantes, d'arbustes parés de fleurs, parmi lesquels se reposent, se promènent, circulent des femmes somptueusement parées, des jeunes gens du bel air, quelques vieillards et des soldats; tandis, qu'au milieu d'une enceinte circulaire de grands arbres, huit adolescens déployent la vigueur de leurs muscles, en frappant en cadence, et lançant dans les airs un ballon qui s'embarrasse aux tiges des maronnniers, dans sa chûte parabolique. Je ne parle pas de l'amant malheureux, qui erre en gémissant sous une allée déserte; encore moins des amans fortunés, qui, dans le doux mystère du tête-à-tête, apprêtent sur une belle nappe de

gazon, un repas de frais laitage, et s'arrêtent par intervalles pour se regarder en riant.

---

§ III.

LA CHARTREUSE.

Mais un spectacle qui, ne pouvant plus se répéter pour moi, ne s'effacera jamais de ma mémoire ni de mon cœur, c'est celui que, quelques années après son abandon, m'offrit le monastère des Chartreux. Je le parcourus plusieurs fois, et à diverses époques. A la dernière, des changemens nombreux commençaient à substituer aux travaux accumulés des siècles, les efforts violens de la dévastation. L'hiver s'était écoulé depuis qu'elle avait commencé ses ravages;

de manière, que vers le milieu du printems, lorsque je revis ce monument, je trouvai la main de la nature qui réparait les outrages de l'homme. Un petit nuage noir, verticalement suspendu sur le dôme de la nouvelle Sainte-Geneviève, présageait un orage; et quoiqu'au haut de l'horizon, du côté opposé, le soleil brillât avec pûreté, déja le vent gémissait sous les long portiques du cloître où j'égarais mes pas. J'admirais la mystérieuse galerie de peintures qui le décoraient, et dont la plupart, quoiqu'endommagées, présentaient encore avec assez d'intégrité, les principaux événemens de la vie du fondateur. Arrivé devant le tableau, où l'on voit un chanoine qui se lève de sa bierre, en répondant aux prières des morts : *je suis damné!* je crus entendre plusieurs soupirs entrecoupés; mais

comme le vent, qui redoublait ses souffles, tournoyait dans de hautes herbes plantées dans la cour du cloître, je crus, avec beaucoup d'apparence, avoir été deçu par mon imagination. Je continuai donc ma visite. Cinq à six arcades, vers cet endroit, ouvrant l'aspect des démolitions, présentaient, au-dessus de leurs voussures à demi-rompues, de longues gerbes de foin rougeâtre, au milieu desquelles se balançaient de très-belles giroflées. Descendant quelques marches presqu'entièrement tapissées de mousses, je me trouvai en face d'une longue enfilade de cellules basses, que je parcourus successivement et qui, à quelques légères différences près, se ressemblaient toutes. On remarquait encore dans plusieurs, des fragmens de menuiserie, dont la position, autant que la forme, in-

diquaient des couchettes et des priesdieu. Il y avait aussi, collées aux parois, quelques débris d'images et d'inscriptions tirées des pseaumes. A la suite de ces cellules, on entrait dans un petit cimetière, hérissé de chardons, de ronces et d'orties. Deux statues, l'une de Jésus portant sa croix, l'autre de Notre-Dame-des-Douleurs, gardaient l'entrée de cet asile de la mort. Quelques arbres sauvages s'élevaient entre des tombes, dont la surface, ombragée de hautes herbes, ne présentait plus que des épitaphes illisibles. Après avoir prié sur ces morts, moins malheureux que leurs compagnons chassés de la solitude, j'atteignis le préau du grand cloître, dont l'aspect majestueux et sombre avait quelque chose d'imposant. De trois côtés, au-dessous des bâtimens irréguliers du monastère,

se dessinaient des portiques d'une simplicité sévère, dont la plupart, entourrés de lierre à leurs pieds, étaient couronnés des flexibles festons et des grappes bleuâtres de cet arbuste grimpant. L'église, avec ses arceaux gothiques, son dôme surbaîssé et sa flèche pyramidale, bornait le quatrième côté, et marquait, ainsi qu'un énorme rocher, sa forme lourde et ses dimentions colossales, sur l'horizon qui, à chaque instant, se rembrunissait. En effet, déja quelques éclairs dardant la nue, et de larges gouttes de pluie, constataient la présence de la tempête. Je m'acheminai vers le temple; mais pour y arriver, il me fallait passer devant le réservoir. C'était jadis un admirable morceau d'hydraulique. Aujourd'hui de ses canaux rompus, s'échappaient de tous côtés des filets d'eau limoneuse;

celle qui reposait dans le bassin, souillée par d'impurs reptiles, était toute verdie de nymphœas. J'entrai en soupirant dans la sacristie, qui n'avait plus de porte. Les marbres du pavé, ou brisés ou arrachés, s'élevaient en tas, presque jusqu'au chapiteau mutilé d'une colonne, demeurée debout, je ne sais pourquoi. L'intérieur de l'église était vraiement d'un aspect déplorable. Une grande partie de la toîture enfoncée et trouée, laissait couler peu à peu ses ardoises pulvérisées; de grandes et larges fentes avaient écarté de leur à-plomb d'épaisses murailles; l'autel avait été presque démoli, et pour y atteindre, il fallait franchir une sorte de fossé, que l'eau des pluies avait comblé. La balustrade de cuivre rongé de vert-de-gris, était déracinée en plusieurs endroits, et presque tous les vîtraux

détachés, couvraient le sol de leurs éclats. Ce fut en me promenant lentement dans cette église dévastée, que je laissai passer l'orage. Son mugissement sourd murmurait au-dessus de ma tête, et la voûte, bien qu'entr'ouverte, avait retrouvé sa voix et ses échos, pour redire les bruissemens du septentrion. Oh! m'écriai-je involontairement, qu'il est déjà loin de nous ce tems, où, dans une telle occurence, de pieux cénobites, prosternés sur les marches du sanctuaire et la tête dans la poudre sacrée, désarmaient le ciel irrité des crimes de la grande ville. Jadis la religion découvrait à la foudre le sang toujours fumant du divin holocauste, et la foudre, contente d'annoncer par ses bruits prolongés la colère d'un Dieu, semblait ajourner le châtiment des mortels. Maintenant la physique, se-

condant l'impiété, croît braver les carreaux avec l'aiguille de Francklin, qui porta dans la politique, encore plus que dans les sciences, son génie novateur et turbulent ; de ce Francklin pour lequel l'indépendance a fait ce vers doublement régicide et sacrilège :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

A travers les brêches du temple, je distinguais la noire draperie des tempêtes, qui se déployait sur l'horison. De rapides flèches d'un feu couleur de sang la déchiraient avec des bruits mystérieux. Au défaut des pieux solitaires, j'osai, non adresser au ciel une prière assurée, mais exhaler jusqu'à lui de timides soupirs... Quand la sérénité commença à renaître, je préparai mon départ : l'athmosphère était pleine d'odeurs balsamiques ; le foin courbé sous la chûte

des torrens, commençait à relever sa tige; je vis un large pavot panaché par les bords, et dont la coupe toute de corail, semblait rouler des perles; des ruisseaux bouillonnant à mes pieds, s'échappaient à travers des lits de verdure, enflés par les eaux qui coulaient des toîts, le long des murailles. On eut dit que l'ombre de la tempête grondait encore sur la terre, quand déjà le signal de la paix se peignait aux cieux.

Rentré dans le cloître, et parvenu, sans y penser, jusques sous cette arcade, d'où j'avais cru entendre sortir des sanglots, de nouveaux murmures qui frappèrent mon oreille, m'invitèrent à y pénétrer. J'y trouvai, à mon grand étonnement, un vieillard mal vêtu, mais d'une physionomie douce, qui, assis sur une marche, récitait à demi-voix l'office

du bréviaire. Ma présence, sans le distraire, lui fit baisser le ton. Mais ne voulant pas l'interrompre, après l'avoir respectueusement salué, je fis un pas pour sortir. En ce moment, mes yeux rencontrèrent cette inscription tracée sur la pierre :

Philosophes, qui m'avez arraché du cloître, quel asile ouvrez-vous au malheur que vous avez causé ?

LA

PEINTURE,

EPITRE A FLAVIE,

IMITÉE

Du poëme latin de M. l'abbé de Marsy.

Ut pictura, poesis.
HORAT.

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS écrivains, plus ou moins estimables, ont écrit sur la peinture ; les uns, théoriciens utiles, en ont exposé les procédés, la disposition, l'invention, le dessin, les draperies, le coloris, l'ordonnance ; et ils les ont énoncés en termes techniques, et avec toute la sécheresse didactique des préceptes. Tels sont les deux Félibiens, Richardson, Roger de Pilse, auteurs exacts, méthodiques, clairs et fort instruits, dont on ne peut trop recommander la lecture aux jeunes élèves de nos écoles. A ces dogmatistes sages, il faut joindre l'abbé Dubos, qui unissait à une connaissance profonde de la doctrine des

arts, le talent de la présenter embellie des agrémens d'une littérature de choix. Enfin, l'estimable de Querlon, l'énergique abbé Arnaud, et le judicieux M. Suard, peuvent encore être consultés avec profit sur cette matière également docte et agréable.

D'autres gens de lettres, considérant l'art de peindre moins comme une série de principes et de raisonnemens, que comme le sujet d'une galerie de tableaux, ont emprunté, pour la former, le langage animé et quelquefois un peu gigantesque des Muses. Les théoriciens avaient décrit la peinture; ils l'ont chantée. On a lu et on lira toujours avec un plaisir plus ou moins vif, selon le talent de leurs auteurs et la sensibilité des lecteurs, les poëmes de MM. Watelet et Le Mierre : le premier, rempli de descriptions gracieuses; le second,

très-remarquable par la vigueur d'une touche mâle, et par ces morceaux de verve, parfaitement dans le génie original de l'auteur d'Hypermnestre.

Les Muses latines ont aussi, ou plutôt ont spécialement consacré aux travaux d'Uranie, l'idiôme immortalisé par Virgile. Elles comptent deux morceaux de grande poésie dans ce genre : le premier, fruit de trente années d'études, l'est aussi d'une expérience consommée ; il est l'ouvrage d'Alphonse du Fresnoy, peintre savant, dessinateur exact, bon coloriste, praticien exercé, et versificateur châtié. Ce maître a transporté dans son poëme toute la précision dont le sujet était susceptible, et d'un autre côté, toute la sévérité de son propre génie. L'abbé de Marsy, au contraire, qui semble avoir pris

pour modèle le chantre des Géorgiques, comme son prédécesseur avait pris pour modèle le chantre de l'Art poétique ; l'abbé de Marsy, disons-nous, unit au choix des plus rians tableaux, l'expression délicate et le tour gracieux qui les fait valoir. Son poëme est bien moins un recueil de préceptes arides, qu'une collection d'images flatteuses ; tandis que celui de Du Fresnoy, beaucoup plus exact et sans doute plus utile, peut, au moyen de sa contexture scientifique, tenir lieu d'un cours théorique de l'art qu'il préconise.

A la suite de ces noms célèbres, il n'y aurait ni modestie, ni jugement à citer celui d'un amateur, qui a plus de zèle que de lumières, et moins de facilité à hasarder quelques coups de crayons, que de goût pour l'art dont ils sont à-la-fois la base et la char-

pente. Voici donc seulement ce qu'il m'est indispensable d'observer au sujet du petit ouvrage suivant.

J'en dois l'idée, la marche, la plupart des descriptions et la majorité des morceaux à l'abbé de Marsy. D'abord, j'avais conçu le projet de traduire littéralement cet aimable écrivain; mais désespérant de pouvoir rendre avec assez de délicatesse, ou assez d'énergie, une foule d'expressions originales, pittoresques et charmantes, je me suis contenté d'en saisir le sens, et de l'entourrer, si je puis parler ainsi, d'équivalens ou d'imitations.

Je n'ai que faire d'indiquer les morceaux que j'ai osé intercaler dans le poëme de mon original; j'ai grand peur, il faut que j'en convienne, que ceux qui sont dignes de l'apprécier, ne les reconnaissent que trop. Pour

cette raison, et pour celle des changemens amenés par une révolution qu'on fuit par-tout et qu'on retrouve sans cesse, il est aussi inutile d'ajouter que les derniers morceaux sur le Muséum actuel et sur le Premier Consul, n'ont pu sortir d'une plume qui écrivait sous le roi Louis XV.

LA PEINTURE,

POËME.

Ma voix essaye de chanter la peinture et d'expliquer ses secrets.

De quel génie faut-il être doué pour inventer le sujet d'un tableau; quelles études sont nécessaires pour le dessiner correctement; à quel talent est réservé le bonheur de l'animer par le coloris; avec quel goût doit-on y répartir les ombres et la lumière; par quelle expression enfin peut-on lui donner la vie, le mouvement et la grace : ô muse, c'est pour parler de tels objets, que je te demande des couleurs et un pinceau!

Je devrais plutôt vous invoquer,

ô mon aimable Flavie. Si mon crayon se hasarda par-fois à réunir quelques traits, n'est-ce pas sur la trace savante que votre main a laissée? Aussi sage dans les conseils, qu'ingénieuse dans la création, c'est vous qui rappelez au sens droit ma verve trop souvent égarée. Quittez quelques instans l'aiguille que Minerve vous confia; n'achevez pas d'épanouir ces frais boutons éclos sous vos doigts; Uranie leur offre ses pinceaux; dictez je vais écrire!

Avant que l'artiste essaie de peupler la toile, il a besoin de connaître toute l'étendue de son art. Qu'il consulte son génie et choisisse le genre où son talent l'appèle; les divers genres de la peinture demandent en effet des talens divers: un génie superbe se complait aux sujets élevés; un esprit plus modeste descend

à de moins nobles idées. La nature qui d'abord avait ramassé le trésor de ses dons, en fit bientôt un juste partage.

L'un s'élance dans l'océan de l'histoire ; il y puise avec profusion les plus héroïques pensées. Sous son pinceau brûlant, deux armées hérissées de fer, se mêlent et se déchirent ; les sillons regorgent du sang des batailles ; la flamme calcine des forteresses ; on voit fuir éperdues et tremblantes, des femmes infortunées, qui portent sur le sein leurs nourrissons inhumainement massacrés.

Amant d'une nature douce et simple, celui-ci fait entendre, dans ses compositions, le bêlement des troupeaux et la flûte des bergers. De blonds épis ondoyent sur le dos de la plaine ; l'émail de mille fleurs embellit la prairie. Au pied de ce roc

où grimpe la chêvre vagabonde, on voit danser quelques nymphes légères, tandis que, plus près, la naïve Perrette, qui revient de la ville où elle vendit son lait, saute gaîment, sa cruche vide sur la tête.

Des portraits vivans sortent du pinceau d'un nouveau Promethée. Il sait, par un prestige miraculeux, accroître et multiplier les familles. L'absence n'a pas d'ennuis qu'il ne trompe; la mort pas de regrets qu'il n'appaise. Ce père sourit à l'image de son fils; cette épouse retrouve près celle d'un époux, de voluptueuses larmes; le jeune enfant lui-même, prodigue à la toile animée, ses caresses ingénues, et le chien fidèle jappe de joie en reconnaissant son maître.

Tel d'une main prompte et hardie étend sur un enduit encore humide

les traits invariables de son pinceau créateur. Il invente, il ordonne, il termine à-la-fois. Sous la voûte immense d'un portique corinthien, il enfle et fait mugir la mer qui blanchit de son écume un rocher altier. Quelquefois aussi, dans l'enfoncement d'un péristyle, on voit fuir de longues avenues de colonnades; et quelquefois une antique forêt agite ses cîmes majestueuses; l'astre des nuits, comme une lampe d'argent, fait couler sur elles sa tranquille lumière, et l'on voit errer sur le gazon rembruni, des spectres pâlissans.

Tel autre, contraint à s'enfermer sur un champ resserré l'immensité de la nature. Par d'imperceptibles traits, son art a retracé sur un frêle vélin, le tableau de l'univers.

Un troisième, confiant à sa folie son pinceau joyeux, égaye par le ri-

dicule ses conceptions grotesques. Voyez cette vieille, au front tout sillonné de rides; elle porte sur son dos voûté le burlesque attirail de la gueuserie. Ses jambes courbées décrivent un double arc; la malignité qui grimace sur ses lèvres décolorées, semble se moquer de ceux que divertit sa figure. Ne dédaignez pas ce festin rustique étalé sur un ais mal façonné : des convives qui l'entourrent, l'un, assis sur un tonneau renversé, essaye de garder l'à-plomb en résistant à ses balancemens; l'autre se confie à une escabelle boîteuse; un troisième, appuié sur ses coudes, s'affaisse, pour ainsi dire, sur la table. Celui-ci boit dans un large verre, celui-là détonne à plein-gosier. Cependant de jeunes paysans commencent, avec les filles du village, une ronde lourde et gaie, tandis que l'i-

gnare ménétrier fait grincer la corde sous son rauque archet.

Quelque genre que vous adoptiez, sachez choisir parmi ce que la nature vous offre de plus beau. Copiez alors avec fidélité. Qu'est-ce qu'imiter la nature, si on ne la reproduit dans les objets de sa faveur? Si vous peignez des roses, qu'on les croye dérobées à la ceinture du printems; remplissez vos élégantes corbeilles de fruits dignes de Pomone. Que la netteté divisant, mais sans les désunir, tous les objets de votre tableau, les développe au premier coup-d'œil. Evitez d'assembler trop de figures, dont le nombre amènerait nécessairement le trouble et la confusion : séparées, elles affaibliraient l'intérêt; grouppées, elles sembleraient s'estropier mutuellement. Fuiez ce désordre fatigant. Que dans le paisible champ de votre

toile, règne, avec le doux repos, un silence aimable. Transportez-y la sage méthode des poëtes : une seule action occupe leur scène dramatique et intéresse le spectateur. Que l'unité de votre composition frappe d'abord les yeux et captive l'imagination. Surtout, respectez les convenances, dont la nature et la raison ont fait des lois. N'alliez jamais des objets inconciliables ; ne faites point un mêlange monstrueux du profane et du sacré, de l'histoire et de la fable, du sérieux et du grotesque. On ne pardonne pas, même au grand Michel-Ange, cet assortiment bisarre, où, pour offrir du jugement dernier une plus terrible image, il a mêlé aux spectres hideux des larves ridicules, les objets les plus dignes de nos hommages à ceux qui inspirent le mépris, l'obscène au pathétique, et, dans le même tableau,

Jésus, le maître du monde, au vieux Caron, le nocher des enfers. A cet aspect, la Piété frémit, la Religion indignée prit la fuite, la Vérité détourna la vue, et la Pudeur se voila le visage. Qu'un esprit droit et sain inspire vos travaux, que la grace les embellisse, que la finesse en double le prix : c'est par-là que se firent remarquer les chefs-d'œuvres de la Grèce.

Retracerai-je dans mes chants les raisins de Zeuxis, le rideau de Parrhasius, et l'admirable Vénus d'Apelle? Décrirai-je l'ingénieux tableau où Timante, dans l'espace le plus borné, avait peint un Cyclope endormi sur le gazon? De jeunes faunes et des satyres s'étaient approché de lui en folâtrant et par mégarde : les uns reculaient, effrayés de l'énormité du monstre; sur le front des autres, on

lisait l'attention mêlée d'étonnement. Celui-ci, plein d'effroi, demeure immobile ; l'autre fuit. Celui-là garde le silence de la consternation ; cet autre s'interroge à demi-voix. Quelques-uns, moins timides, se sont, à pas suspendus, glissés jusqu'au Cyclope ; avec un thyrse, ils essayent de lui mesurer les doigts et les bras.

La nature, qui fait les poëtes, crée aussi les peintres. Loin du sanctuaire où la céleste Uranie broye ses couleurs, profane, qu'elle n'embrâse jamais de son feu sacré ! Fuiez, si votre imagination lente à s'émouvoir, n'enfante pas avec facilité ; si, privé de l'œil du génie, vous ne pouvez, rival de la nature, démêler par la pensée, et assortir les coloris, jusqu'alors nébuleux et confus. Fuiez, si, dans les sucs grossiers que distille votre pinceau, vous ne savez trouver la vie, faire

germer le mouvement, et changer en formes éloquentes et fidèles leurs substances organisées. C'est par ce magique pouvoir que le pinceau, changé en baguette d'Armide, ordonne à la toile de se parer de verdure, ou d'enfanter des hommes. Il commande : les fleuves coulent, les arbres croissent, les montagnes s'élèvent, on voit se creuser les vallons. Quelquefois, dans son vol hardi, l'artiste s'élance jusqu'aux cieux ; il franchit de l'univers la barrière enflammée, pénètre au sanctuaire immortel où repose la divinité ; il en rapporte sur la terre émerveillée les traits glorieux sous lesquels elle adore sa majesté.

Vous sûtes choisir, vous venez de méditer le sujet d'un tableau ; il faut en esquisser les premiers linéamens. Partagez d'abord le champ de votre

toile, en observant de justes proportions. Faites occuper à vos figures, balancées sur leur propre centre et dans un équilibre parfait, un espace égal relativement les unes aux autres. Placez vers le milieu et dégagée des figures subalternes, celle qui doit fixer l'attention du spectateur. Rejetez au fond, disposez sur les côtés toutes celles qui doivent peu frapper la vue. Que l'artiste, instruit dans l'art des Winslow, indique avec correction les rameaux des veines, le jeu des muscles, et les changemens qui s'y manifestent par le mouvement des membres. Cela sur-tout devient indispensable, si l'on représente un corps dans une contraction violente, dont les efforts font enfler les nerfs. Prosternez-vous devant cette admirable composition, où Raphaël, en représentant un infortuné que tourmente l'esprit-malin,

semble, dans sa personne, avoir évoqué tous les démons. Ses bras roidis, se contournent violemment ; sa poitrine est pantelante, tous ses muscles saillissent, et sur ses membres raccourcis par la douleur, courent et se gonflent les rameaux cent fois croisés et repliés cent fois des veines palpitantes. Tout dans cette figure énergique, est d'accord pour inspirer l'effroi. La peau du démoniaque est sèche, brune et tendue ; ses cheveux sont hérissés ; son œil sanglant roule dans son orbite ; sa bouche, contractée par de pénibles efforts, s'ouvre d'une horrible grandeur : on croit entendre ses cris effrayans.

Accordez vos figures par de justes proportions ; que les membres répondent à la tête, la tête aux membres, et tout au corps : étendez à la réunion des figures ces convenances

et cette harmonie. Pour y parvenir, établissez entr'elles des contrastes : ils seront produits par leur concours simultané et par leurs attitudes respectivement différentes. Donnez aux membres des positions opposées, mais évitez de les embarrasser ou de les confondre ; de ces contrastes heureux sortira une harmonie suave qui reposera à-la-fois le jugement et les yeux.

Jetez les draperies avec ampleur et noblement : que les plis en soient larges et faciles, qu'elles flottent avec légèreté, et que les creux en soient faiblement indiqués. Faites-les voltiger en flamme, fléchir comme une onde mobile, tournoyer comme un serpent sinueux ; mais pour que la souplesse et la grace accompagnent vos figures, que les plis ne fassent, pour ainsi dire, que les caresser délicatement.

Posez des bornes à votre composition; renfermez-la dans les limites de la toile, et sur-tout ne semblez pas plus promettre que votre tableau ne peut montrer effectivement.

Observez avec scrupule les variations du costume, le caractère et la différence de la figure et des physionomies; feuilletez l'histoire des nations, les monumens antiques, les bronzes, les médailles, les bas-reliefs et les statues; fouillez les débris des édifices ensevelis dans l'obscurité, et sachez étudier leurs doctes ruines.

Jadis la Peinture et la Sculpture sa sœur, habitèrent dans le palais des rois. Alors, elles règnaient dans Rome : l'une décorait de marbres animés les places publiques; mère des dieux, elle montrait au peuple épouvanté, Jupiter tonnant du haut du Capitole. L'autre enrichissait de

ses productions miraculeuses les pérystiles des grands, les vestibules des bains, ou la circulaire enceinte des théâtres. Elle reproduisait à l'adoration les images des Divinités, et aux publics respects celle de l'Empereur. Mais quand les irruptions de la barbarie, comme un torrent fougueux, eurent inondé l'Italie, tous ces dieux furent ensevelis sous les ruines de leurs temples, comme les citoyens sous celles de leurs villes. Les arts alors furent chassés de Rome; la Peinture arracha aux flammes quelques tableaux à demi-dévorés, déplorables restes des travaux de tant de siècles. La Sculpture garantit à peine quelques colonnes mutilées, des débris de portiques et d'arcs triomphaux, quelques statues enfin, précipitamment arrachées de leurs piédestaux. Eplorée, elle confia à la

terre ce dépôt précieux. Depuis ce tems, ces déesses des arts restèrent au fonds des grottes et dans les souterrains, où elles survécurent à leur destruction, respirèrent dans les tombeaux, et firent parler les marbres. Tel fut le gymnase où se développa le fier génie de Michel-Ange. Errant parmi ces sublimes débris, il évoquait la grandeur de Rome, se nourrissait de ses leçons, et transportait dans les chefs-d'œuvres qu'elles lui inspiraient, l'énergie imposante et l'auguste simplicité de l'antique. Comme un aiglon échappé naguère de l'aîle maternelle, parcourt avec inquiétude les antres ombreux du mont Ida, pour y chercher des alimens; il déchire la terre avec son bec retors, il y fouille, il y pompe des sucs cachés, principes de force et de vie. Bientôt ses membres se développent; un mâle

courage enflamme ses esprits : c'est à ces traits qu'il devra sa vive et verte jeunesse.

Saisissons maintenant la palette ; essayons de broyer les couleurs et d'en faire le mêlange. Dans l'origine, les couleurs se bornaient au blanc et au noir ; celui-ci n'était qu'un charbon grossier, l'autre que de la craye. Insensiblement, on découvrit les moyens de varier le coloris ; des entrailles de la terre, on en arracha les matériaux. Bientôt les pinceaux se teignirent du pourpre éclatant de Tyr ; plus d'un pays lointain fournit ses sucs précieux ; l'Inde apporta en tribut les nuances variées de ses terres, et l'écume même des reptiles brilla sur la palette de l'artiste. C'est ainsi que la peinture, jusqu'alors froide, inanimée, muette, puisa dans ces couleurs le feu, la lumière, l'expression et la vie.

Par quel art peut-on en faire usage ? Il est nécessaire d'abord qu'elles soient broyées avec un soin minutieux et délayées sur la palette avec précaution. Cette opération préliminaire conduit à leur mélange, dont l'artifice les tempère l'une par l'autre. Que, par une transition imperceptible, les clairs se fondent dans les bruns. Emoussez les couleurs âtres par des nuances légères ; opposez aux couleurs dures des teintes tendres et fugitives, modifiez les unes par les autres et faites qu'elles se rompent mutuellement.

Distribuez avec une sage habileté la lumière et les ombres. Craignez d'éteindre vos compositions, en y étendant celles-ci avec trop d'épaisseur et d'obscurité ; mais aussi ne les rendez pas trop fatigantes en y prodiguant d'éblouissantes clartés. Tem-

pérez adroitement les unes par les autres. Au faîte de la céleste voûte, un seul soleil, suspendu comme une lampe magnifique, verse par-tout des lumières inégales, inondant de ses rayons les objets les plus rapprochés, éclairant à peine ceux qui sont dans l'éloignement : ainsi, d'un centre unique, par où elle s'épanche insensiblement et se distribue par degrés, la lumière doit couler sur le tableau, et s'y glisser obliquement. Que les figures qui la reçoivent, la réfléchissent proportionnellement à leur position ; qu'elles resplendissent si elles sont près de sa source, et semblent s'éteindre en s'en éloignant. L'ombre qui fait saillir des corps arrondis, diffère beaucoup de celle qui indique une surface applatie ; il la faut varier selon les objets, et dissimuler adroitement son passage à la lumière, et la

succession de celle-ci à celle-là. Que pour les unir, par un mêlange facile, vous établissiez entr'elles une teinte mitoyenne, qui participe de l'une et de l'autre ; de manière qu'une dégradation douce et une sorte de crépuscule lient toutes les parties de votre tableau. Réunissez d'ailleurs en une masse imposante les clairs et les bruns.

Ne vous hasardez jamais à concilier des couleurs ennemies et incompatibles : la variété n'exclut point l'harmonie ; elle sait, au contraire, leur donner plus de charmes, et sauver certaines disparates inévitables ; de même que dans un concert, l'art du musicien parvient à dissiper les dissonances, et de plusieurs voix, souvent peu mélodieuses, à tirer des accords flatteurs.

Mais un songe aimable vient-il

m'abuser, ou suis-je déçu par le prestige de mon imagination poétique? Serait-il donc impossible, comme on le fait des sons, de combiner les nuances des couleurs? de produire de leur réunion opposée un concert savant, une sorte de symphonie muette, un instrument organisé sans tuyaux, et qui s'exprimât sans rendre de sons? d'imaginer enfin, en faveur des yeux, une harmonie de teintes et des accords de tons?

D'un pinceau tendre et délicat, ne faites qu'effleurer la toile. Mettez dans vos ouvrages tant d'aisance et de liberté, que celui qui vous aura le plus coûté, semble travaillé avec abandon. C'est un grand art que de cacher l'art. Invoquez les Graces avant de prendre la palette; qu'elles-mêmes dirigent vos pinceaux, elles feront éclorre sous ses traits une nature choisie,

l'insinuante aménité, et ce je ne sais quoi d'aimable et d'attrayant, sans lequel il n'y a ni talent, ni beauté.

La peinture pastorale demande une manière facile et légère, des couleurs suaves et riantes. C'est ici qu'il est permis d'imiter la nature dans ses détails, et de la prendre pour modèle. Que de scènes gracieuses, que d'aimables tableaux elle étale de toutes parts à vos yeux! Soit que de riches côteaux, s'élevant en amphithéâtre, déploient le spectacle de leurs forêts sombres, de leurs bocages rians et de leurs pittoresques hameaux; soit qu'au sein d'un immense vallon, on voye rouler à sinueux replis, les ondes d'un fleuve majestueux. Ses bords sont plantés de vieux saules, dont la tête chenue, offre aux oiseaux des palais de verdure, à travers lesquels fuient et s'évanouissent des prai-

ries couvertes de grasses génisses et de blanches brébis, des moissons jaunissantes et des montagnes bleuâtres confondues avec l'horison.

Jetâtes-vous quelquefois les yeux sur les couleurs dont se peint un beau ciel, soit au matin, quand l'aurore s'élançant d'une nue obscure, sème l'horizon de ses roses, soit lorsque le soleil tout en feu se plonge dans l'océan? Voyez comme Flore et Pomone rajeunissent à l'envi nos jardins, par la diversité de leurs couleurs. Leur doux pinceau colore les fruits d'un duvet délicat; les lys élèvent sur un trône de verdure leurs beaux calices d'ivoire; les roses balancent sur une tige épineuse leurs coupes de carmin; les violettes laissent entrevoir sous le feuillage leurs teintes modestes, et la treille empourpre ses raisins. On

dirait que les dieux, charmés de l'art de peindre, ont voulu nous en tracer des modèles. L'inconstante Iris suspend aux voûtes célestes son écharpe brillante de mille couleurs; la Naïade du ruisseau épanche de sa conque des flots argentés; les sillons de Cérès roulent avec leurs épis des ondes d'or; les prairies étalent, avec l'émeraude de leurs gazons, le changeant émail de leurs fleurs; et près de la forêt rembrunie, éclate, comme les feux d'un incendie, l'ardent vermillon de la vigne. Diane au fond des bois, peint d'une riche bigarure la peau tavelée des tigres; Flore, dans les champs, nuance la plume des oiseaux; Neptune, sous les eaux, se plaît à diaprer l'écaille des poissons; et les Néréides, en se jouant sur les rivages, les jonchent de coquillages précieux, où, comme sur une palette,

elles ont mêlé les plus vives couleurs.

Poursuis, ô Muse, et soutiens jusqu'au terme de ces chants ma voix qui s'affaiblit. Ce serait peu d'avoir dessiné, même avec correction, un corps inanimé ; il faut, à cette figure muette, communiquer le feu, la force et le sentiment. Nouveau Prométhée, montez au ciel, pour y dérober la flamme sacrée, et venez la secouer sur votre ouvrage. Excitée par une mâle chaleur, la statue respire ; tout à-la-fois vit en elle. Son attitude est fière et pleine d'action : toute une ame s'exprime sur ses traits. Tel par des signes éloquens, le muet sait rendre sa pensée : il parle de la main; au défaut de la bouche, il s'explique par ses yeux : un geste ingénieux dévoile son ame, qui se produit au dehors par le secours méchanique des doigts. Ainsi, ne pouvant douer ses

figures de la parole, il faut que l'artiste, en leur imprimant l'action, la réchauffe encore par une sorte d'éloquence; et que sa peinture, par la vivacité de l'expression, commande l'attention et parle aux yeux.

Transportez dans vos personnages et caractérisez avec vérité sur tous leurs sens les passions et les mouvemens de l'ame. Que dans la sérénité de la joie, ils offrent un front paisible; dans la crainte, l'égarement de l'irrésolution et les angoisses du doute; que la colère et la fureur éclatent en menaces sur leur front pâlissant; donnez à l'envie un aspect livide, à l'ambition des regards audacieux, à la tristesse un œil mouillé de pleurs. Que serait-ce de charmer les yeux, si vous ne touchiez le cœur? Laissez aux vulgaires pinceaux la recherche des froids ornemens. Vous

voulez peindre le désespoir des peuples d'Illion, au spectacle de leur cité embrasée? Cherchez moins à fixer les regards par l'éclat des flammes et l'horrible pompe des guerriers, qu'à intéresser, qu'à émouvoir l'ame des spectateurs, par des objets vivans et animés. La brutalité du soldat vient d'arracher des sacrés autels Cassandre échevelée; Andromaque s'échappe à travers les flammes et les flèches, dont elle garantit son fils caché dans son sein; Pyrrhus s'énivre de fureur, Ménélas de jalousie, Agamemnon d'une vengeance pleine d'orgeuil : voilà les tableaux qui m'intéresseront davantage que des ruines fumantes; voilà l'incendie, voilà les feux que je demande à votre pinceau.

Souvent, pour exprimer une passion extrême, l'art en défaut refuse des couleurs même au génie. C'est

alors que l'esprit doit y suppléer, en employant l'adresse de Timante. Cet artiste avait représenté Iphigénie prête à être immolée; Agamemnon et les chefs de la Grèce l'environnaient tristement. Après avoir épuisé tout son art à peindre la douleur de Ménélas, désespérant d'exprimer avec vérité celle d'un père, il lui voila le visage de sa robe, comme si la fierté d'Atride, eut rougi des larmes de la nature. Ainsi le spectateur put imaginer ce que ne pouvait offrir le tableau.

Imitateur de cet artifice ingénieux, Poussin, ce peintre des sages, craignant de ne pouvoir marquer avec assez d'énergie le caractère atroce de Judas, cacha, dans l'ouverture d'un portique, sa physionomie perfide et ne le montra que par le dos; faisant, de cette manière, comprendre plus de

choses à l'imagination, qu'il n'en montrait aux yeux.

Il est utile d'ailleurs, il est nécessaire de varier les caractères de la même passion, et de l'accorder au sujet qu'on traite. Une situation semblable produit quelquefois des impressions différentes; et la douleur, quoique la même par-tout, offre, par-tout des faces différentes. La colère, chez un héros, s'exprime autrement que dans un soldat; un soldat ne pleure point comme pleure une femme.

Gardez-vous de changer en voluptueuse Vénus la tendre Thérèse, et Madeleine pénitente en Laïs effrontée. Observez avec exactitude les caractères et la vérité de l'histoire. C'est par là que le célèbre Jules, si distingué dans l'école romaine, s'est ouvert la route de l'immortalité. Voyez ces admirables batailles de

Constantin, desquelles il a enrichi le Vatican; voyez aussi cette composition touchante qu'il a consacrée au martyre de S.-Etienne. Mais c'est surtout dans son fameux combat des géans, que ce grand artiste, pour accorder d'une manière plus frappante la vraisemblance et la vérité, appella, pour ainsi dire, la nature même au secours de l'art.

Voulant ébranler à-la-fois l'imagination et les sens, il fait construire, par une main exercée, une sorte de grotte, dont les pierres brutes, mal ordonnées et disjointes, menacent à chaque instant de s'écrouler. Au sommet du lambris, dans un éloignement que produit la découpure de la voûte, s'élève sur mille colonnes, le palais des dieux. Son centre est occupé par un trône, d'où Jupiter déploye ses foudres vengeurs.

De toutes parts, les vents agitent et bouleversent les airs. Cependant à travers les feux qui jaillissent du foudre, on voit les dieux qui fuient précipitamment. Opys effrayée, détourne ses lions tremblans. Le maitre de enfers précipite parmi les flammes ses coursiers égarés qui, poussés, fouettés des serpens des furies, reprennent le chemin du Ténare. La terre frémit. La mer furieuse, soulève jusqu'aux cieux ses ondes écumantes. Des Dauphins effarouchés emportent le char de Neptune ; et le trident échappe aux mains tremblantes de Nérée. Pan fuit dans les forêts, enlevant à travers des torrens enflammés une nymphe éperdue. La troupe des Faunes, des Satyres, des Néréides et des Dryades s'empresse sur ses pas. Pomone, en désordre, s'arrache les cheveux. Au faîte de l'horizon, le so-

leil erre sans guide, malgré les heures qui tâchent vainement de retenir ses coursiers fougueux. Vers les côtés de la grotte, au-dessous de l'endroit où se ceintre la voûte, apparaissent les enfans de la terre, ces géans monstrueux, qui dressent contre le ciel cent bras menaçans. Celui-ci charge sur son épaule une montagne couverte de forêts; celui-là lance un rocher tout entier; un autre roule des troncs d'arbres qu'il vient d'arracher. A l'aspect de ces monts entassés, tremblant qu'ils ne fondent sur vous, vous détournez la tête. Mais Jupiter, d'une main sûre, a lancé son tonnerre immortel; il porte par-tout d'inévitables coups. De toutes parts fument de vastes cadavres, à demi-brulés par la foudre, affaissés sur la terre, ou écrasés sous des rocs. Le féroce Briarée, dont la poitrine fléchit sous une masse

épouvantable, darde contre les dieux ses regards désespérés ; l'audace et la fureur respirent encore sur son visage mourant.

Pourquoi m'est-il défendu de parcourir les autres merveilles de la peinture? Chaste Uranie, enlève-moi sur tes aîles, et promenant d'enchantemens en enchantemens, mon imagination étonnée, offre-lui tous les chefs-d'œuvres dont s'enorgueillit le pinceau. Etale ceux que, par la main du docte Vinci, ont illustré la correction du dessin et le précieux éclat du coloris ; montre-moi ces compositions sublimes où le fier Michel-Ange et le grand Raphaël ont déposé leur génie ; fais-moi admirer la vigueur du Tintoret, la fécondité de Paul Véronèse, les graces du Parmesan, l'inimitable pureté du Corrège, le charme du Guide, la force du

Dominiquin, l'énergie des Carraches, l'attrayante molesse du Titien, la miraculeuse véracité de Van-Dyck et la touche ardente de Rubens. N'oublies pas l'original Teniers, Holben et Albert Durer, dont le souple talent s'asservissant le climat de leur pays ingrat, y transporta le culte des arts ignoré jusqu'alors.

Ouvre à mes regards avides les sanctuaires où tu recèles tes trésors : ce Vatican fameux, cette célèbre galerie Farnèse que tant de doctes pinceaux, créateurs des Dieux, ont métamorphosée en radieux Olympe ; qu'il me soit permis d'admirer, dans la retraite sacrée de la chapelle de Sixte, les innombrables richesses que talent y accumula!... Tous mes désirs sont-ils comblés, ou n'est-ce que le prestige d'un songe aimable et décevant? L'amphithéâtre des Alpes se

déploye à mes yeux, étalant leur scêne imposante et majestueuse. Voici tous les miracles éclôs du rapide pinceau de Michel-Ange : quel enthousiasme ! quel bonheur ! quelle fierté ! De quelle terreur sublime il enveloppe ses tableaux ! c'est un torrent fougueux qui se précipite avec fracas ; c'est un fleuve impétueux qui roule en mugissant ses ondes débordées ; c'est un tonnerre qui gronde, qui éclate, qui déchire la nue, et qui, de ses flèches de feu, embrâse la terre et le ciel. Ici Carrache a reproduit les travaux d'Alcide ; là, portée sur une conque de Nacre, la jeune Galatée fend les flots azurés et se rit de l'amour insensé de Polyphême. Ailleurs des Bacchantes, couronnées de pampres, s'énivrent d'un jus vermeil et forment des danses légères. Plus loin, Jupiter fond en pluie d'or dans le sein de Danaë. De

ce côté, Vénus contemple, dans un silence amoureux, les charmes d'Adonis endormi; à quelques pas de la déesse, quel grouppe de beautés! Tous les amours se rassemblent autour d'elle. Inimitable Titien, je te reconnais : voilà, que sous ton pinceau séducteur, tous ces objets respirent; ils sont animés d'un coloris rival de la nature. Doux Albane, gracieux Guide, les jeux, les ris, les amours, toute leur aimable suite s'empresse sur vos traces. Les amours broyent vos couleurs et les mêlangent sur vos riches palettes; une des Graces y trempe votre pinceau, l'autre conduit votre main. Par quels charmes, incomparable Raphaël, entraine-tu mes sens enchantés? Que de prodiges tu offres à mon imagination! La féroce fierté de ton Attila me surprend et m'effraye. Le carac-

tère auguste et la majesté des traits du vénérable Léon, me pénètrent de respect et d'amour. Mais de quelles éblouissantes clartés mes yeux sont-ils inondés ? Le Thabor m'apparait, Jésus y siège revêtu d'une pure lumière. Dieu, Dieu lui-même parait dans tout l'éclat de sa puissance ; la gloire ceint son front d'un diadême brillant ; l'éclair jaillit de ses yeux ; des esprits immortels balancés sur des nuages, se pressent autour de lui d'un air respectueux. Dans un ravissement plein de bonté, le fils de Dieu ouvre ses bras paternels, il lève au ciel ses regards supplians; la blancheur de sa robe de neige éblouit et fait baisser la paupière... Mais pourquoi ces excursions loin de ma patrie ? O France ! depuis l'instant où, sur les pas du Poussin, la peinture vint habiter sous le dôme de tes palais,

jusqu'à celui où la victoire les décora des chefs-d'œuvres arrachés à l'Italie; que te reste-t-il encore à désirer ?

Parmi les nombreux sanctuaires que lui éleva la protection d'un gouvernement tutélaire, il en est un plus auguste et plus sacré, où les conceptions du génie et les fruits du talent sont confiés aux soins d'une surveillance active et fidelle. Là, sous d'immenses et radieux lambris, repose, au milieu des riches legs de l'antiquité, le génie des Poussin, des Le Sueur, des Raphaël et des Rubens. Là, sur des trônes d'or et parmi des pérystiles de marbre, règnent leurs ombres heureuses, discourant savamment entr'elles, se souriant avec candeur, s'admirant sans envie. Enchaînées par une guirlande d'immortelles, les trois Ecoles se tiennent par la

main, formant, en quelque sorte, une danse variée, mais toujours grave et majestueuse, où les bergers de l'Ausonie se mêlent aux fraîches villageoises bataves. Le Guide y paraît, drapant autour de soi une tunique de pourpre, et montrant sur sa tête un panache ondoyant. Rimbrandt étudie les accidens de la lumière; et le pénétrant Van-Dyck descend jusques au fonds des ames, pour les rapporter toute entière sur la toile. Mais tous, se grouppant autour du grand Raphaël, ceignent sa tête de cent couronnes de roses et de lauriers, et ombragent de palmes son étonnant tableau de la Transfiguration, tandis que le vieux Pérugin, son maître, cache d'un pan de sa robe ses compositions gothiques, et verse des larmes de joie sur l'élève qui lui assure l'immortalité.

Suspendons ici une lyre qui rend des sons hasardés. Oh ! si jamais j'unissais au don de chanter les miracles de la peinture, le talent de les reproduire, ce ne serait point à tracer les sanglans exploits de Mars que je consacrerais mon pinceau : chargeant ma palette des plus suaves couleurs, je vous représenterais, jeune et vaillant Héros, qu'on eût admiré comme le plus grand des hommes parmi les flammes et le sang des batailles, si l'on ne vous bénissait comme le meilleur, depuis que de cette main puissante, dont vous enchaînâtes l'anarchie au fonds de l'abîme qu'elle creusait à la France, vous avez délivré la patrie captive et la religion indignement opprimée ! Je vous peindrais, ô Napoléon, non sous les traits d'un Alexandre, à la voracité duquel l'univers manquait, ni d'un César,

dont l'ambition élevait sa grandeur sur la liberté de son pays ; mais sous les vôtres seulement, Grand Homme que la Providence envoya au dix-neuvième siècle pour précurseur de l'époque la plus remarquable dans les annales du monde ; qui ne triomphâtes que pour pardonner, et qui ne gouvernez que pour faire des heureux. Minerve, sous la figure d'une épouse révérée, sourirait aux conceptions de votre génie ; les fruits de la science, les fleurs des arts s'empresseraient d'éclore à votre voix ; les guérets de l'agriculture se couvriraient d'opulentes moissons ; les ateliers du commerce s'ouvriraient aux riches tributs des deux Indes ; et dompté par l'ascendant de cette ÉTOILE VIRGINALE dont la lumière illumine la France, le léopard d'Albion viendrait se prosterner en grondant à vos

pieds. Au faîte de mon tableau, la Paix, s'élançant sur des nuages d'azur, inscrirait votre nom parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité; et la Postérité attendrie, mêlerait à ce nom suprême, celui d'un artiste citoyen, fesant ainsi grâces à la médiocrité, en faveur d'une intention qu'on ne peut calomnier.

ADAMASTOR,

OU

LE GÉANT DES TEMPÊTES;

IMITATION

De l'Episode du CAMOENS.

(LUSIADE, ch. 5.)

ADAMASTOR,

OU

LE GÉANT DES TEMPÊTES.

Le soleil, depuis que nous avions quitté ce rivage, avait cinq fois doré nos pavillons, et poussés par des vents propices, nos vaisseaux traçaient sur une mer paisible, un rapide sillon; lorsque parmi le silence et l'obscurité de la nuit, un nuage horrible s'étendant sur nos têtes, porta l'épouvante dans nos cœurs. Les vagues noircies mugissaient effroyablement; elles couraient se briser sur des rochers lointains. Dieu, m'écriai-je, par quel nouveau prodige, viens-tu consterner

mes esprits? A ces mots, du sein des ondes agitées, nous vîmes s'élever un fantôme énorme, dont les membres gigantesques et la taille démesurée le fesaient ressembler au fameux colosse de Rhodes. Sur son front sombre et menaçant se dressaient des cheveux en désordre; une barbe épaisse hérissait son visage; ses yeux creux roulaient dans leur orbite, lançant des regards affreux; son teint pâle et terreux inspirait l'horreur, et à travers ses lèvres fangeuses, on pouvait remarquer ses dents rongées par la rouille. Le bruit de sa voix nous parut sortir du fond des abîmes. Nous frissonnions tous, glacés de terreur, et nos cheveux demeuraient hérissés. Le spectre cependant fait entendre ces mots: O de tous les peuples, le plus téméraire! puisque, dans le délire de ton audace, tu as franchi des limites jusqu'alors

inaccessibles ; puisque tu as tenté de courber, sous tes nerfs, des mers qui jamais n'avaient reçu de vaisseaux ; puisque, violant le sanctuaire où se cache la nature, tu as prétendu pénétrer les mystères de l'abîme, sache quels maux te sont réservés pour prix de ta hardiesse. Tout navire voguant sur ta trace me rencontrera ici, comme un ennemi furieux et implacable, qui déchaînera contre lui les vents et armera les tempêtes. Je veux, de la première flotte qui se hasardera parmi ces rochers, faire un exemple à jamais terrible et mémorable. Je veux, sur celui qui, le premier est venu me braver dans ma retraite, faire éclater ma vengeance. Mais, si mes yeux savent pénétrer les oracles du destin, chaque année, vous les rendrez témoins de vos nouveaux naufrages. Un immuable sort a pro-

noncé que le conquérant des Indes, le vainqueur de Quiloa et de Montbassa, le vengeur des Egyptiens et des Ottomans, trouverait ici le terme de ses triomphes et celui de ses jours. Plein d'amour et de gloire, un autre héros conduira près de moi, la beauté qui aura touché son cœur. Quelle déplorable destinée les accueille sur mes rives dangereuses! Un cruel naufrage est ce qu'ils ont de moins à redouter. Je vois leurs enfans infortunés expirer de faim sous leurs yeux. Les Caffres féroces et cupides ont dépouillé leur mère malheureuse, dont les pieds délicats sont ensanglantés par des sables brûlans. Elle fuit avec son époux; elle s'enfonce dans l'épaisseur des forets. Couple digne à jamais d'inspirer la pitié! Ils meurent en s'embrassant! Leurs ames confondues s'exhalent ensemble, et leurs mânes plaintifs de-

mandent des larmes aux citoyens du Tage.

J'interrompis le monstre prêt à vomir de nouvelles menaces. Qui es-tu, lui criai-je, en me levant ? A ces mots, tirant de sa poitrine creuse un mugissement profond : Qui je suis, me répondit-il, avec un accent de surprise, et comme si la hardiesse de ma demande l'eut indigné ? Je suis le génie qui préside à ces mers ; on me redoute sous le terrible nom du grand Cap des Tourmentes. Nul navigateur jamais ne m'approcha ; Ptolomée, ni Strabon, Pline, ni Méla ne m'ont jamais connu. C'est moi, dont le promontoire immense s'étend vers le pôle, qui borne les rivages Africains. Je me nomme Adamastor ; vous êtes les premiers, dont l'audace inouie ait profané mon aspect. Fils de la terre et frère des géants aux cent

bras, je me joignis à eux contre le maître de la foudre; et pendant qu'ils entassaient des montagnes pour escalader le ciel, brûlant d'une aussi noble ambition, je méditai d'arracher à Neptune l'empire de l'Océan. Mais ces fiers Titans furent vaincus. Ils tombèrent sous les coups de la foudre, trahis par ces bras auxquels il avaient mis trop d'espérance. Plusieurs furent ensevelis sous des montagnes, et moi, qui avais partagé leurs attentats, je ne tardai pas à partager leur châtiment. De mes membres métamorphosés en rochers, les Dieux formèrent le promontoire immense qui hérisse cette côte, contre laquelle la mugissante Thétis envoye sans cesse le tumulte de ses flots insultans. — A ces mots, le fantôme s'évanouit avec un grondement sourd et prolongé; un tourbillon de vent dissipa les nuages.

qui enveloppaient sa tête, et les vagues agitées coururent battre les noirs rescifs, qu'elles couvrirent de blanchissante écume.

L'ILLUSION.

L'ILLUSION,

CONTE ARABE.

TELLE était la situation de l'heureux Yézid, dont tout concourait à faire et à perpétuer la félicité. Tempérament vigoureux, santé robuste, caractère toujours égal, esprit cultivé, jugement sain, imagination telle qu'on en rencontre dans l'Orient; richesses immenses, propriétés dans tous les genres, un sérail de femmes charmantes, nulle dette; une juste dose de sensibilité, qui ne permet ni de trop fermer son cœur aux chagrins, ni de trop l'ouvrir à la joie; enfin, le passé sans remords, comme sans regrets, le présent occupé de jouissances, aucune inquiétude pour

l'avenir, et pour comble de tous biens, un ami : dites, lecteur, que demanderiez-vous davantage pour être parfaitement content ?

Aussi Yézid l'était-il ; chacune de ses journées était marquée par des plaisirs nouveaux. Une maîtresse adorable possédait son cœur, sans le tyranniser ; il respirait le parfum des roses de l'amour, sans se piquer aux épines de la jalousie. Le soir, lorsque, sous des berceaux de palmiers, au feu de mille bougies odorantes et parmi les cassolettes d'encens, il avait savouré les mets les plus délicats, rendus plus succulens par les épices du midi, il allait dissiper dans les bras de ses houris, plus voluptueuses et non moins célestes que celles du prophète, les vapeurs des vins exquis dont en interprétant un peu la loi, il s'était délicieusement abreuvé.

La plus chérie de ses épouses lui avait donné un fils; cet enfant, qui touchait à sa quinzième année avait la beauté, les graces, et la douceur de l'ange qui offre incessamment au père des croyans leur encens respectueux.

Yézid était aussi le père d'une fille accomplie. Il ne doutait pas qu'admise à l'audience du calife, elle n'attirât ses regards surpris, et ne fixât sa tendresse. Yézid se voyait déjà beau-père de Sa Hautesse et conséquemment grand-visir. Ce raisonnement, pour n'être pas modeste, n'en était pas moins juste; car, en Arabie, dans le temps où vivait Yézid, on trouvait tout naturel que les faveurs de l'ambition s'embellissent en passant par les mains de la beauté.

En effet, le commandeur des croyans vit *Almanzorine*, en devint

amoureux, la demanda à son père, la déclara sultane favorite ; et, le lendemain, Yézid, ainsi qu'il l'avait prévu, fut promu au suprême visiriat.

Mais le bon Yézid était plus vain que réellement ambitieux. Il aimait de jouir, beaucoup plus que de desirer. Il comprit que les embarras du ministère ne valaient pas les délices de son harem ; et, ne pouvant se décider à quitter celles-ci pour ceux-là, il obtint de son sublime gendre qu'il garderait les honneurs du visiriat, sans en avoir les charges. Cet arrangement donnait un nom, une consistance à l'Arabe ; on ne dirait plus seulement, en parlant de lui : Yézid-le-Riche ; on s'exprimerait plus magnifiquement ; en le nommant *le grand-visir Yézid.*

Le grand-visir Yézid voulut célébrer ses nouvelles prospérités par une

fête solemnelle. Elle fut indiquée dans ses immenses et magiques jardins, sous vingt tentes de soie deux fois teintes en pourpre, et retenues aux colonnes des palmiers par des cordons d'or. Un pavillon, tout étincelant de topazes, d'améthistes, de saphirs et de rubis, était destiné au calife Kaïem-Banrillah, le commandeur des croyans, à la belle Almanzorine, son heureuse sultane; à Yézid lui-même, à *Boulazul,* la plus aimée de ses femmes, et à leur fils, l'aimable *Al-y-Bek.* Sous un dais de brocard, où flottait la dépouille de six autruches, un aigle mécanique déployait ses aîles nuancées par des pierreries de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; et de son bec, formé du plus pur ébène, il plaçait sur la tête de l'empereur une couronne d'escarboucles. Je n'ai que faire de dire que les mêts les plus ex-

quis, les vins délicats, les parfums choisis, les fruits délicieux, les fleurs brillantes et suaves, avaient été prodigués. Vingt jeunes Circassiennes, aux yeux bleus, aux lèvres de roses; dix Icoglans blancs et autant de nègres adolescens de la côte de Guinée achevaient de réunir sous ce pavillon tout ce qui peut flatter les sens, chatouiller le cœur, et provoquer à la volupté. Il serait aussi superflu d'ajoûter qu'une musique invisible et aërienne répandait sur la fête un charme assez semblable à celui des enchantemens.

Quoique la qualité des illustres convives, en amenant la majesté, semblât les condamner à l'ennui, le Sultan, qui connaissait le prix du plaisir, suspendit l'étiquette. On mangea avec sensualité, on but avec profusion; les douces vapeurs du nectar s'exhalaient en agréable babil; et Yé-

zid recueillit de toutes parts des complimens et des éloges mérités.

Le plus grand malheur des plaisirs humains, c'est qu'il finissent. Oh! que le prophète a raison de s'écrier au verset 19e. du 4e. chapitre de son divin Koran : *Eussiez-vous à vivre six vingts ans, et à vivre le plus fortuné des mortels, votre bonheur, au terme de la vie, sera comme s'il n'avait pas été : les joies de mon paradis seront seules éternelles!*

La fête d'Yézid finit donc. Mais le magnifique et prévoyant visir avait préparé une nuit voluptueuse à ceux auxquels il venait de procurer un si beau jour. Sous une seconde tente, moins somptueuse et plus commode, le Calife alla dormir sur le sein d'albâtre d'Almanzorine. On ne dit pas qu'Al-y-Bek, en bon Musulman, eût distingué quelque fraîche odalisque,

ou eut été agacé par quelque houris surannée. Quand à Yézid, après avoir déposé un chaste baiser sur le front de son épouse Boulazul, il se retira dans son alcôve solitaire, en donnant la main à une jeune Grecque, qui, pendant le festin, lui avait paru verser le Chio avec beaucoup de dextérité.

Il s'était déjà réveillé et rendormi deux fois, lorsque la troisième lui offrit un songe qui lui causa beaucoup d'étonnement. Il s'imagina être assis sur un riche tapis, à l'ombre de quatre grands palmiers qui courbaient jusques sur sa tête leurs branches flexibles et leurs dattes parfumées. Tout-à-coup des accords harmonieux réjouissent son oreille ; il aspire le baume des plus suaves émanations ; une vive et pure lumière éblouit ses regards : il lève les yeux, et, sur la cime d'un dattier, il voit un

nuage d'azur, qui, venant à s'entrouvrir, lui offre, sous la figure de son fils Al-y-Bek, la vision d'un brillant séraphin. Ce céleste messager était nu, hormis qu'une écharpe d'or tissu ceignait ses reins. Six grandes aîles bleues et pourpres naissaient de ses épaules d'un blanc et d'un poli d'ivoire, sur lesquelles on voyait, à petits anneaux, une chevelure retenue sur le front par un diadême de diamans. Une langue de feu flamboyait au sommet de sa tête ; la sérénité reposait dans ses beaux yeux, et le sourire doux et réfléchi de la béatitude donnait à ses lèvres de corail le plus gracieux contour.

L'ange fixa d'abord sur le visir des regards où se peignait une tendre compassion ; puis d'une voix sonore ensemble et mélodieuse, il lui dit : « Yézid, tout n'est qu'illusion ! Dieu

» lui même le révéla à son prophète,
» et Dieu seul est réel. Tu crois avoir
» bû dans la coupe de la félicité, et
» tu t'en applaudis! Humain faible
» et fragile, désabuse-toi! Le bon-
» heur jadis habita la terre, lorsque
» les hommes vertueux étaient dignes
» de sa présence; leurs crimes l'ont
» chassé, et il s'est envolé vers le ciel.
» C'est dans le sein du très-haut, d'où
» il émanait, qu'il est retourné. Ceux
» qui, sur cette boule d'argile, que
» vous nommez pompeusement l'u-
» nivers, s'épuisent à sa recherche,
» usent leur temps et perdent leurs
» peines; ceux qui croient l'avoir dé-
» couvert n'embrassent qu'une chi-
» mère. Toi, Yézid, que la for-
» tune comble de tous ses dons, ne
» serais-tu pas bien étonné si je te di-
» sais, si je te prouvais que ces dons
» ne sont que des prestiges? Rien de

» plus cependant. Connais-tu la fable
» des Grecs, qui représente Ixion
» amoureux de l'épouse du maître
» des immortels? Ce dieu, pour le
» punir, ne trouva pas de plus dur
» châtiment que de l'abuser. Il donna
» à un vil assemblage de nuées les
» formes majestueuses et la beauté
» de Junon; il abandonna ce fantôme
» aux embrassemens de l'insensé,
» qui, plein de sa passion, ne s'ap-
» perçut point qu'il jouissait d'une
» illusion. Celle dont les hommes,
» dont toi, Yézid, êtes le jouet, res-
» semble assez à la sienne. Vous
» n'embrassez que des nuages : je
» viens les dissiper à tes yeux des-
» sillés (1). Yézid, favori du Tout-

(1) Sauf le respect que je dois au Séraphin, j'opine qu'il ne peut guère rendre à Yézid un plus méchant office. Que nos sens nous trompent, que

» Puissant, écoute ce qu'il daigne
» t'apprendre, par l'organe de *Zo-*

---

nos préjugés nous abusent, que nous soyons en un mot les jouets de l'illusion, ce qui n'est pas prouvé, c'est à la vérité, ce qui peut l'être ; mais le contraire ne peut-il pas l'être également ! Dans ces débats qui amusent les oisifs, qu'importe ! mais ce qui importe beaucoup, c'est de ne pas détruire la tranquillité sociale, qui repose sur l'idée que chacun de nous se forme du bonheur. Otez-en le désir à ceux qui le cherchent, montrez-en l'inanité à ceux qui pensent l'avoir trouvé ; vous portez dans leurs ames, avec l'affreuse vérité, le désespoir et le néant. L'intérêt personnel s'évanouit, et avec lui le véhicule des sociétés, dont l'ame commune se compose des souffles particuliers. Les bésicles et le cornet de Zolomaël ne ressembleraient-ils pas, dans l'ordre physique, à ces *cornets intellectuels*, à ces *bésicles morales* que nous avait prêtés la philosophie de ce siècle ! « Tout n'est qu'illusion, disait-elle en nous » les présentant ; n'êtes-vous point honteux, grands » enfans, de vous en laisser bercer ! Hommes, vou» lez-vous être heureux, et que votre bonheur soit » digne d'hommes, cherchez la vérité, et pour la » trouver, prenez mes talismans : OYEZ et VOYEZ ! » Sur ce, nous avons *vu et ouï*... Nous avons *ouï* que la religion était une invention humaine (inutile,

» *Ismaël*, son envoyé! Tout n'est
» qu'illusion, je te le répète, et ces
» talismans que je te confie sauront
» t'en convaincre. C'est par tes sens

---

disaient les uns, superflue, criaient les autres, peut-être nécessaire, accordaient les troisièmes) pour enchaîner les furieux et les imbéciles; en conséquence, nous ayons *vu* la religion avilie, moquée, persécutée. Nous avons *ouï* que les gouvernemens étant faits *de par et pour le peuple*, c'était à eux à obéir, fut-ce aux caprices de l'anarchie; par conséquent, nous avons *vu* les gouvernemens méprisés, honnis, raillés, persécutés, détruits.... Nous avons *ouï* que le mariage était un contrat civil dissoluble par boutade, raison, ou cupidité; aussi nous avons *vu* le mariage devenir une branche de spéculation très-lucrative et la loi consacrer l'adultère préconisé par la philosophie. Nous avons *ouï*.. Mais que n'avons-nous pas *ouï*, que n'avons-nous *vu*, graces au *cornet*, graces aux *lunettes*, qui commencent pourtant à se passer de mode; ce qui fait que, *voyant un peu moins clair, et entendant un peu plus dur*, nous retombons dans cette heureuse cécité, dans cette surdité favorable qui nous cachent, sous l'épais rideau de l'illusion, les parties honteuses de notre nature perverse. Ainsi soit-il!

» grossiers, qu'elle pénétre jusqu'à
» ton ame et la séduit; c'est sur-tout
» par ceux de la vue et de l'ouïe, les
» plus subtils et pourtant les plus fa-
» ciles à décevoir. Voici ce qui les
» rendra à leur perfection. Avec ces
» LUNETTES, tu verras *les choses*
» *comme elles sont;* au moyen de ce
» CORNET, tu entendras *les hommes*
» *comme ils parlent.* De plus amples
» lumières sur la finesse du tact, la
» sensibilité du goût et la sagacité de
» l'odorat, te deviendraient super-
» flues. Après avoir *vu* et *entendu* la
» vérité, ose encore te croire et te
» dire heureux! »

Zolomaël disparut, traçant de son pied angélique un sillon de lumière, et répandant une odeur exquise de cinnamome, d'aloës et de benjoin. Yézid s'éveilla, tout embaumé des parfums d'Arabie, les yeux encore

éblouis de la splendeur céleste. Ce songe, ainsi que je l'ai dit, l'étonna; il ne l'eut cependant considéré que comme un songe, sans les talismans restés entre ses mains, et qui redoublèrent sa surprise par l'admiration.

Oui, lecteur, il tenait, il pouvait examiner les lunettes qui fesaient voir, le cornet qui fesait entendre; et il était libre d'essayer leurs propriétés. Qu'eussiez-vous fait à sa place? Eussiez-vous écouté la curiosité ou la prudence? Obéir à la prudence est estimable, mais bien triste; n'est-ce pas, aimable et délicate Bayadère qui me lisez à votre toilette? Céder à la curiosité est peut-être dangereux, mais si attrayant!... J'entends votre réponse; ce serait celle d'un derviche, comme d'une femme jolie: ce fut aussi la conclusion d'Yézid.

Et pour la mettre à profit sur-le-

champ, il résolut de commencer l'épreuve de ses instrumens sur la jeune Grecque qui sommeillait à ses côtés sur une pile de coussins élastiques et moëlleux. C'était une petite paysanne, enlevée à son père, vieux bonhomme qui tirait des meules de moulin des colonnes d'un ancien temple de Diane dans une île de l'Archipel. Cela avait été volé par un corsaire marroquin, qui l'avait vendue à un renégat d'Andrinople, qui l'avait revendue à un marchand du Caire, qui l'avait cédée à un trafiquant d'Alexandrie, qui l'avait fournie à l'eunuque pourvoyeur des plaisirs d'Yézid. Mais pour avoir passé par tant de mains, ce bouton de rose était loin d'être décoloré, ce lys oriental n'était nullement flétri. *Thélusyde* n'avait point encore dix-sept ans. A travers la soie de ses longues paupières, ses yeux bruns dardaient

d'humides étincelles de volupté tempérées par la décence. Le velouté de la pêche et son tendre incarnat nuançaient ses joues; et sous le tissu flexible d'un fin coton, on voyait s'arrondir des formes enchanteresses, qu'en les doublant l'amour a dessinées. De sa bouche, où, comme dans une coupe de carmin, brillaient trente-deux perles, s'exhalait un souffle pur; les graces avaient modelé ses membres souples et délicats; la modestie les embellissait d'un voile pudique; et dans cette séduisante enfant, les agrémens de l'esprit s'unissaient aux attraits de la naïveté.

Tel qu'on vient d'ébaucher le portrait de cette jeune Thélusyde, elle devait donner et donnait en effet au fortuné Yézid les plaisirs les plus neufs et les plus piquans. Après l'avoir avidement contemplée dans le désordre

d'un sommeil réparateur de douces fatigues, le bon Arabe s'avise de la vouloir examiner à travers le crystal diaphane de ses bésicles. Il se les ajuste sur le nez, et dirige vers le minois qui l'enchante toute la capacité de son nerf optique. Juste dieu! qu'aperçoit-il : le prophète se raille-t-il de sa crédulité? Ou Zolomaël, en lui confiant les lunettes, a-t-il oublié d'en nettoyer les glaces? Le visir y pourvoit et les braque de rechef. C'est toujours la même perspective; l'illusion s'est évanouie comme une ombre, et l'amant de la paysanne ingénue commence à voir la vérité. Qu'a-t-il donc sous les yeux? Comment l'aurait-on deviné, et qui pourrait le croire? Une petite figure qui participe à-la-fois de celles du singe et de la vipère; des yeux creux, vifs et méchans qui roulent dans leur orbite enfoncée une

prunelle chatoyante et ensanglantée ; un front étroit et froncé, où se dressent quelques touffes de crin crépu ; une bouche qui grimace au lieu de sourire, et d'où sortent des dents aigues et recourbées. Ajoutez à tout cela une peau écailleuse, colorée d'une teinte verdâtre, et vous aurez une image qui ressemblera en même tems à l'avarice et à l'envie. Il est certain que cette dernière passion surtout était celle que Thélusyde caressait le plus dans son cœur.

Après l'avoir vue, je n'ai que faire de dire avec quels sentimens, le beau-père du calife voulut l'entendre. Il se place le cornet dans le tuyau sinueux de l'oreille, et du coude il réveille Thélusyde. Comme il avait ôté ses lunettes, et qu'il la revoyait parée des charmes de l'illusion, il fut tenté de la surprendre par un baiser ; mais la

figure véritable étant trop récente dans sa mémoire, elle le préserva de la tentation et des désirs.

Bonjour, ma bien aimée, dit Yézid, d'un ton flatteur et caressant; hommage à la rose d'Arabie, vers laquelle se penche, pour la saluer et la couvrir de ses rayons, le soleil d'Orient! Thélusyde, étendant ses bras d'albâtre, et souriant à demi, répondit d'un ton plus caressant encore: Peste soit du vieux fou qui m'empêche de dormir? N'est-ce point assez d'avoir supporté durant la nuit ses maussades caprices, sans être condamnée à entendre pendant le jour ses sots propos! — Voilà, dit en lui-même le visir, une petite personne bien amoureuse, bien reconnaissante, et sur-tout bien polie! Ce début n'est point mal, et le cornet est sans prix. Continuons ce candide entretien.

Thélusyde, reprit-il, veux-tu permettre à ma bouche altérée d'amour de cueillir sur la tienne un savoureux baiser ? La Grecque s'avance aussitôt, enlace ses bras au cou de l'Arabe ; et fixant sur lui des yeux pétillans de volupté : Détestable magot, lui repart-elle, avec une effusion de tendresse, il faut bien que j'obéisse, puisque je suis ton esclave; mais, pour t'embrasser, je ne t'en hais pas moins. Tiens, le voilà ce baiser, continue-t-elle en redoublant d'affection; puissent mes lèvres infecter ton sang d'un poison vénimeux ! Sur-tout, que j'aurais de plaisir à t'étrangler de mes propres mains, et à m'emparer ensuite des sultanins que ton avarice nous dérobe. Yézid, à cette mielleuse apostrophe, fit un mouvement d'effroi, plus épouvanté des paroles, que touché du ton dont elles étaient proférées. Sa maî-

tresse s'en apperçut ; et le pressant amoureusement sur son sein: Monstre, lui dit-elle, toujours avec l'accent du sentiment, sens-tu ce cœur qui palpite ? c'est de l'horreur que tu lui inspires; c'est du désir de trouver après ta mort dans tes richesses, les jouissances que l'esclavage m'empêche de goûter pendant ta vie. Vieillard odieux, quand mourras-tu ?.. De quelque patiente philosophie que fut doué le gendre de Kaïem-Banrillah, il ne put tenir à une demande si déplacée ; et l'on avouera que cela eut été difficile, même à un Kalender : il y riposta par un vigoureux soufflet ; et, sans se soucier des gémissemens et des larmes de Thélusyde, il mit ses chausses, endossa son doliman, coëffa son turban, qu'il placa de travers, chaussa ses babouches; puis maudissant déjà le cornet et les lunettes, que

pourtant il n'eut garde d'oublier, il passa dans des appartemens de son sérail, avec les unes sur le nez et l'autre dans l'oreille. J'observe au lecteur scrupuleux, qui pourrait trouver étrange cet équipage d'Yézid, qu'outre les qualités qu'il a reconnues dans les talismans, ils avaient aussi celles d'être impalpables et invisibles pour tout autre que pour leur favorisé, ou plutôt malheureux possesseur.

Voilà donc le visir dans une grande salle, où, parmi des flots d'essences de jasmin, d'orange et de rose, au milieu des guirlandes de fleurs, des panaches ondoyans, des voiles précieux, des pierreries étincelantes et de riches étoffes, ses femmes ajoutent à leurs charmes naturels, toutes les ressources d'une toilette recherchée. Trente odalisques, dont la plus

âgée n'a pas vingt-quatre ans, dont la plus jeune en compte à peine treize, composent ce petit sérail. Le goût de celui qui l'a fourni, y a rassemblé les principaux caractères qu'offre la beauté dans les diverses parties du monde. On y voit la noble Persanne, aux traits réguliers ; la Circassienne, dont les yeux bleus semblent nager dans la volupté ; la fille de Cachemire, qui, par sa pétulence, appelle les désirs ; la Chinoise, aux pieds mignons ; la Négresse de Guinée, dont les membres d'ébène sont remarquables par la perfection des formes. On y voit plusieurs Européennes, avec les attraits et le costume de leurs pays : l'Italienne, vive et piquante ; l'Allemande, à la blonde chevelure ; une tendre Espagnole ; une Ecossaise qui gémit ; et parmi plusieurs Grecques, Turques et Arabes,

aux graces de son maintien, à l'agrément de son esprit, à son ajustement plein d'élégance et de goût, on distingue une aimable Française.

Les occupations de ces houris sont aussi variées que leurs figures, et ne sont pas moins gracieuses : l'une, dans une cuve de porphyre, où jaillit, d'un muffle de bronze, une source parfumée, plonge sa jambe, dont la blancheur et les contours le disputeraient à ceux des statues grecques sorties du ciseau de Praxitèle; l'autre multiplie ses efforts enfantins, pour captiver dans un réseau de soie, son jeune sein rebelle; une troisième, debout devant une glace, qui la réfléchit toute entière, drape autour de sa taille flexible, les plis mouvans d'un schall de Cachemire; la main de celle-ci, armée d'un pinceau léger, dont elle semble caresser ses lèvres,

les embellit d'une nuance purpurine ; celle-là enchaîne sous l'écaille recourbée qu'enrichit le diamant, les tresses flottantes de ses blonds cheveux. Le rire folâtre éclate sur leurs bouches, l'attrait du plaisir dans leurs yeux : elles le ressentent et l'inspirent ; le moindre de leurs mouvemens décèle mille appas, augmente leur parure, double l'admiration, rend les désirs plus pressans, en ajoutant à leur beauté.

Ce sont du moins les sentimens que ce riant coup-d'œil fait éprouver à Yézid, chaque matin. Mais aujourd'hui, le cornet et les bésicles ont tout changé. C'est maintenant, c'est ici plus que jamais, qu'il voit clairement, qu'il entend nettement, qu'il comprend sans équivoque, que ses yeux, ses oreilles, son esprit et son cœur ont été les dupes de l'illusion.

Au mouvement que produit son entrée, toutes les odalisques jettent un cri d'allégresse, et volent au-devant de lui. Elles se pressent autour de leur maître, elles se disputent un regard de leur amant. Toutes à-la-fois lui adressent la parole. Les plus sensibles ou les plus flatteuses se précipitent sur ses mains, sur les franges de son turban ; chacune, d'un geste, d'un coup-d'œil, attend le bonheur de sa journée. Cornet au conduit auditif, lunettes sur le nez, l'Arabe les écoute et les regarde. Tout-à-l'heure, c'était un frais parterre des plus belles fleurs de l'Orient: alors ce parterre est bouleversé et toutes ces fleurs son flétries. La Persanne a l'attitude nonchalante, la Cachemirienne l'air éventé ; l'Espagnole baille de tristesse, et l'Allemande se meurt d'ennui. Chacune

observe ses compagnes d'un œil jaloux, les critique en pensant les applaudir, et se prodigue des louanges exclusives. A travers l'aigre caquet de ces envieuses femelles, Yézid recueille ces mots : Je suis jeune et jolie. — Elle ne se donne que dix-sept ans, elle en a plus de vingt-huit. — Admirez les boucles ondoyantes de mes cheveux blonds? — Elle est rousse ! — Voyez la blancheur de mon teint, sur lequel serpentent de longs rameaux d'azur ! — Elle a usé mon dernier pot de blanc d'Espagne! — Je déteste Yézid; mais comme je brule d'avoir un collier de perles, je vais le caresser. — *Mirza* est fantasque. — *Palma* se tient mal. — *Thélusyde* est fourbe. — *Delphina* menteuse. — *Jenny* acariâtre. — *Séraphine* orgueilleuse. — *Félicie* contrariante et insupportable. — Nous n'aimons pas

Yézid. — Qu'Yézid me déplait! — Il a la jambe grosse du bas. — Le nez épâté. — L'œil éraillé. — Il est vieux. — Qu'il est laid! — Qu'il est sot!...

Le visir n'échappe à ce torrent d'injures, qu'en fuyant. Il entre chez son épouse, la sage et tendre Boulazul, qu'il aima jadis ardemment, qu'il estime aujourd'hui, et qui l'a rendu père du charmant Al-y-Bek.

Boulazul, étendue sur son ottomane, se plaignait d'irritation de nerfs et de vapeur, quand son mari entra. Le divin Koran, ouvert au chapitre *de la Vache*, était placé vis-à-vis d'elle sur un pupître. Un jeune sapajou, folâtrant à ses pieds, s'y jouait avec une vieille épagneule; et un superbe hara, perché sur son bâton croisé, croquait des amandes. Aussitôt que le visir eut arrêté ses regards sur sa femme: Mon ami, lui dit-elle,

parlant à peine, je fais semblant d'avoir des vapeurs et d'éprouver une affreuse migraine. Savez-vous pourquoi ? C'est d'abord pour vous attendrir, parce que naturellement vous êtes bon. Ensuite, c'est pour vous décider à me donner cinq bourses de cent sultanins, que je destine au jeune et beau *Melchior*, votre icoglan favori. Je me garderai bien de vous dire que j'aime à la folie ce page charmant ; mais le fait est que la tête m'en tourne. Si vous n'accordez pas les cinq cents sultanins à mes plaintes et à mes larmes, je vous volerai ; mais, mon cher Yézid, vous n'en saurez jamais rien. Le visir, tremblant d'en apprendre davantage, se hâta de sortir ; et le fit avec tant d'humeur ou de maladresse, qu'il heurta du pied une console d'acajou, sur laquelle se trouvait un magnifique

cabaret de porcelaines du Japon : la console chancelle, le cabaret glisse, les tasses, l'aiguière, le sucrier roulent, et dans ce fracas, vont blesser de leurs éclats l'infortuné sapajou. Sa maîtresse devient furieuse ; croyant cependant n'adresser à son mari qu'une observation décente, elle saisit le Koran, et le lui lance à la tête. Yézid n'évite le choc du volume sacré, qu'en se sauvant chez le calife.

Le souverain d'Arabie reposait encore dans les bras de la belle Almanzorine. La présence du visir réveille le couple amoureux. C'est vous, beau-père, s'écrie le sultan ; ma foi, vous arrivez à propos, pour que je vous dise mon avis sur toute votre famille. Elle est passablement impertinente, votre famille. A commencer par vous, son chef très-honoré, à qui je veux faire donner, un beau matin, pendant

ma première ablution, cent coups de baton sous la plante des pieds, pour vous apprendre, misérable et ridicule que vous êtes, à vouloir tâter du visiriat! Quant à madame Boulazul, qui, hier soir, me pressait le genou, c'est une prude hypocrite, dont nous ferons la laveuse des écuelles du sérail. Je ne parle point de votre flandrin d'Al-y-Bek : c'est à l'antique *Idamé* à vous en rendre compte. Mais voici, continua le sultan, voici la pièce curieuse de la maison. C'est cette doucereuse et fade Almanzorine, pour laquelle j'ai cru sentir un grain de caprice. Mais elle est si caressante, si bête! Cela ne sait qu'aimer, et encore quoi? Aimer! En vérité, elle dégoûte du plaisir, et la volupté dans ses bras nonchalans soulève le cœur! Dans quelques jours, je la relégue au vieux sérail. — Almanzorine prit la parole;

et, tout en distribuant des baisers à son époux, elle apprit à son père qu'elle était éprise d'un nègre borgne, déjà âgé, mais qui avait à ses yeux les charmes d'Adonis; que, par ses caresses multipliées, elle cherchait à fatiguer, à lasser la tendresse du sultan, afin de pouvoir se livrer à la fougue de sa passion bisarre. — Yézid, émerveillé de plus en plus, alla rêver sous une allée de platânes qui ombrageait la seconde cour de sa maison. En y portant ses pas, il vit rentrer furtivement son fils Al-y-Bek, avec une mine alongée, les vêtemens en désordre, le teint blême, et pourtant l'air joyeux. Félicitez-moi, mon père, lui dit le jeune homme, en l'abordant; j'ai passé une moitié de la nuit chez Idamé, et l'autre moitié au jeu. La vieille folle a payé quelques complaisances, qui ne me coûtent

rien, par une bourse de mille sequins ; sorti de chez elle, je suis entré dans un brelan, où j'en ai hazardé cinq cents ; la chance m'a tourné, en voilà trois mille. Ce qui me charme le plus, c'est que, sans que vous le sachiez, je pourrai acheter ce bel attelage de chevaux andalous, qui, quoi qu'on en dise, valent mieux que nos coursiers arabes. Quel plaisir de paraître aux fêtes de Péra avec les étalons les plus fringans, et l'équipage le plus leste de la province ! Idamé se charge des harnois, et un second coup du sort payera le chariot. Adieu, mon père.

Malheureux Yézid !... Ce serait ici le cas de faire une sortie vive et éloquente contre la corruption des mœurs, les chagrins qui accompagnent la paternité, le vide qui suit les richesses, et sur-tout le danger de

devenir trop savant. Mais comme l'auteur arabe ne ramasse point un mot, ainsi qu'un volant, pour faire une digression en l'air, je me contenterai d'apprendre au lecteur que le visir, qui commençait à mûrir sous l'influence des talismans, rentra chez lui avec l'intention d'en continuer les épreuves.

On lui remit une lettre de *Mazulhim*, son ancien et véridique ami de trente ans, qui occupait à Péra une des premières charges de magistrature, et dont le caractère était encore plus recommandable que la dignité. Le beau-père du sultan ouvrit l'écrit de Mazulhim, et lut ce qui suit:

» *L'illustre et savant* Mazulhim,
» *lumière des étoiles, image du*
» *soleil*;

» *A l'ignorant et imbécile* Yézid,
» *abîme de ténèbres et source*
» *de ridicule.* »

» Vous êtes plus sot encore que
» vous n'êtes riche; double motif
» pour qu'on vous abuse. Quand on
» vous honore d'une visite, vous
» vous imaginez que c'est à vous
» qu'on la consacre. Point. Sans votre
» fille Almanzorine, dont les yeux
» vous ont fait visir; sans votre vin
» grec et votre cuisinier, vous ne
» verriez personne. Voilà ce qu'on ne
» vous révélera jamais, pas même
» moi, que vous croyez votre ami.
» Apprenez que j'ai trop de talent
» pour être l'ami d'un sot, et que je
» suis trop envieux pour être celui
» d'un riche. Je vous hais donc bien
» cordialement, seigneur Yézid, et,
» pour vous en donner des marques,

» il faut que je joigne aux emprunts
» que je vous ai déjà faits, et que je
» ne vous rendrai point, celui de dix
» mille sequins, que je ne vous ren-
» drai pas davantage ; je ne puis
» mieux vous prouver, seigneur, les
» sentimens d'aversion, de mépris,
» et, si je puis ajoûter, de dégoût,
» avec lesquels je suis, etc. »...

Ce dernier trait achève de me confondre et de me désespérer, s'écria le bon Arabe en sanglotant. Haï par un esclave, honni sur mes imperfections, oublié par une épouse que j'oublie, insulté par un despote que j'oblige, chagriné par un fils libertin, je ne vois dans tout cela rien qui contrarie l'ordre naturel, la pente ordinaire du vice, et la marche habituelle des passions. Je puis m'en affliger, et ne dois pas en être surpris. Mais qu'ai-je fait à Mazulhim, sinon que lui témoi-

gner, lui prouver par des services nombreux et désintéressés la délicatesse et la sincérité de mon attachement? Et il me trahit! il me déteste! il m'insulte! il me méprise! Serait-il vrai qu'il y a des ames au fond desquelles les bienfaits font germer la haine, envers lesquelles les plus grands torts sont les services, et qui ne peuvent recevoir, sans horreur, le joug de la reconnaissance! Qu'elles sont à plaindre, et que je gémis sur la maladie qui tourmente celle de Mazulhim! L'ingratitude est un ulcère incurable.

Qui ne croirait après cela que Yézid ne fut pas devenu misanthrope? Non. L'indulgence fesait la base de son caractère; et lorsqu'il eut un peu réfléchi sur les découvertes dont il était redevable aux talismans de Zolomaël, il se contenta de les briser,

de crainte qu'un autre, doué moins que lui de longaminité, n'en fit un mauvais usage. Lorsqu'il voyait un joli visage, ou un beau fruit; qu'il entendait un madrigal bien tourné, ou un vaudeville spirituel; sur-tout quand il était témoin des caresses des époux, des sermens des amoureux, des protestations des amis, des offres des marchands, de la modestie des derviches, de l'affabilité des courtisans, du désintéressement des magistrats, et de la modération des gens de guerre; il se disait à part soi: tout cela est faux peut-être, je le soupçonne, et je le crains; mais tout cela est moins triste que la réalité. Ma foi, quand l'illusion ne préserverait que d'une indigestion, ou d'un accès d'humeur, on avouera qu'elle est bonne à quelque chose.

FONTENELLE

ET

SON ÉCOLE.

FONTENELLE

ET

SON ÉCOLE.

L'horoscope tiré sur le berceau de Fontenelle aurait-il deviné sa longue existence, et pressenti son influence sur les destins du monde? Il est permis d'en douter. Quel prévoyant Cornaro eut osé promettre cent ans de vie à un enfant né presque mort? Quel subtil Lavater eut pu lire dans les plis à peine indiqués de ses muscles délicats, le triomphe d'une philosophie nouvelle sur les débris de la morale, et l'humiliation de la saine littérature déterminée par les victoires d'une littérature adultère?

Cette double entreprise, commencée dans la même intention, continuée par des moyens semblables et aboutissant à un même résultat; cette entreprise, toute épineuse qu'elle fut, n'effraya point le berger normand. Le grand siècle, qui s'éteignait, ne jettait plus que de mourantes lueurs ; Fontenelle, privé de génie, mais doué d'un esprit fin, comprit qu'il arrivait au moment précis d'en essayer l'usage. D'abord timide et réservé, il ne se hasarda à laisser tomber de son portefeuille que des fugitives sans conséquence. Cette conséquence, du moins n'était point apparente; et la suite seule a expliqué comment le prévoyant écrivain avait jetté les germes de sa doctrine éventuelle parmi la frivolité de ses hémistiches. Il réussit par l'endroit qui, ce semble, l'aurait dû faire échouer. Je crois, pour l'hon-

neur de l'esprit humain, que chez un peuple sérieux, loin de faire des prosélytes et des admirateurs, il n'eut pas même éveillé la sévérité de la critique. La gravité castillanne, par exemple, ne se serait pas commise à se dérider pour quelques saillies, quoiqu'elle n'eût pas dédaigné, ou plutôt peut-être par ce qu'elle sût apprécier l'excellence des plaisanteries de Cervantes. Celles de Fontenelle n'auraient jamais été saisies par le raisonnable allemand; et les penseurs de la Tamise les eussent payées d'un sourire de mépris. Il en fut différemment en France, où la nouveauté paraît toujours la raison, pourvu qu'elle se présente avec gentillesse. L'or pur de Corneille fut donc un peu négligé pour le clinquant de son neveu; et l'on commença à préférer la fausse naïveté de l'auteur d'Aspar à l'inimi-

table simplicité du peintre d'Iphigénie.

Fort heureusement pour la conservation de la scène tragique, ce drame d'Aspar aussi froidement conduit que précieusement écrit, trébucha; avec un degré de plus dans le talent, son auteur l'eut conduit à bien, et fut par conséquent devenu le père d'une nouvelle Melpomène. Mais le public français, qui veut bien oublier et compromettre son goût, exige que l'amusement le dédommage de ce sacrifice; il accueille volontiers une erreur aimable, mais il ne pardonne pas même à la sagesse quand elle l'ennuie.

Tombé du trône où régnaient sans rivalité comme sans opposition le chantre du Cid et celui d'Athalie, le littérateur rouennais songea à se constituer une domination qu'il ne parta-

geât avec personne. Pour cela, il fallait découvrir, peut-être même créer un nouvel empire.

Fontenelle en chercha les bases dans l'inconstance de nos affections, dans la mobilité de nos cœurs, dans l'inquiétude de notre naturel remuant et curieux : il en trouva les matériaux dans l'incertitude de nos connaissances, dans la futilité de nos découvertes, dans la vanité de nos sciences; la souplesse de son entendement, l'agrément de ses manières, les graces de sa conversation, l'apathie, la nullité même de son caractère devinrent pour lui des moyens victorieux. On était accoutumé à la grandeur de Bossuet, à la vigueur de Pascal, au grand sens de Molière, à l'harmonieuse clarté de Fénélon, à la sage causticité de La Bruyère, à l'adorable naïveté de La Fontaine, à la correcte

précision de Despréaux : la feinte ingénuité du berger normand étonna d'abord, fit sourire, chatouilla, finit par charmer. On vida sur toutes les toilettes sa panetière remplie de madrigaux ; on s'extasia au rafinement des pensées et à la subtilité des expressions. Les pasteurs un peu fades de l'Astrée furent relégués dans les coins poudreux des bibliothèques ; les moutons même de madame des Houlières allèrent rejoindre la Timarète oubliée de Ségrais ; on ne s'entretint plus que *du vieux Sycomore*, que *du pauvre Lygdamon*, et la nymphe enluminée de la Seine triompha. Epoque de la première atteinte que le bel esprit porta au génie créateur et au goût épuré du siècle de Louis-le-Grand.

On se tromperait étrangement sur mon intention, si l'on concluait de ma décision sévère que je ne sais, ou

que je ne veux pas goûter dans Fontenelle ce qui mérite l'estime, l'admiration, la reconnaissance. Considérée sous les rapports purement littéraires, peut-être a-t-il droit par plusieurs titres à quelques-uns de ces sentimens. Certes, l'esprit en soi est un don précieux, sur-tout lorsqu'il est guidé par un sens exact qui enferme la pensée dans une expression heureuse et correcte. Ce mérite, qui souvent est celui de Fontenelle, sur-tout dans ses ouvrages savans et académiques, je veux bien ne le pas regarder comme diminué par l'afféterie de ses autres productions, quoiqu'à la faveur de cet excès brillant, il ait commencé la dégradation de notre littérature; mais comme c'est par des résultats plus majeurs qu'il faut juger ce que l'on examine sous des aspects plus importans, mon but serait mal rempli, si,

me contentant d'énoncer une opinion qui, sans développemens et sans preuves, pourrait sembler paradoxale, je n'en justifiais pas le motif déduit plutôt de l'ébranlement donné à la morale publique, que des blessures faites aux principes des arts. Suivons cette donnée avec quelqu'attention.

Des pastorales métaphysiques, c'est-à-dire l'analyse des idées, où il ne faut que le choix délicat des images, et la recherche des pensées substituée à l'effusion des sentimens; ces pastorales firent présumer que, si jamais leur auteur descendait du Parnasse dans la carrière de la philosophie, il y marquerait ses pas par des innovations, peut-être même qu'il y signalerait son entrée par une sorte de révolution. Cet augure se réalisa dans tous ses points. Dans l'ordre moral, Fontenelle, armé de la plume ingé-

nieuse de Lucien, mais plus poli que lui, plaça sous un cadre piquant, une foule de portraits, dont la touche toujours fine et quelquefois brillante, était moins remarquable encore par ces qualités, que par des accessoires d'une toute autre espèce; accessoires dont le seul pinceau d'un aimable sophiste pouvait le décorer. En effet, le nôtre, peu occupé de rendre avec fidélité la physionomie historique des personnages qu'il met en scène, l'est essentiellement de leur imprimer l'expression qui convient aux caractères qu'il leur attribue et au but qu'il se propose. Ce but qui, au premier coup-d'œil, semble vague et souvent même dissimulé, se décide à un examen plus approfondi. Si la lecture superficielle des dialogues les fait envisager comme un livre finement pensé et agréablement écrit, de plus mures

réflexions ne tardent pas à découvrir sous cette surface séduisante le secret et le dessein de l'auteur. A voir avec quelle gaîté légère il se joue des grands noms et des grands événemens, doit-il être difficile de deviner le peu de cas qu'il fesait des premiers et le peu d'importance qu'il attachait aux autres? De ce dédain superbe résulte nécessairement je ne sais quel rire orgueilleusement philosophique, qui humilie la puissance et déconcerte les principes. Expliquer le cœur des rois par la théorie des passions vulgaires; déduire des plus faibles mobiles la marche effrayante des grands résultats, c'est inviter à l'insouciance des harmonies éternelles; c'est provoquer des hommages au hasard. Je sais que le livre à la main, on peut me faire plus d'une objection; mais dans un auteur qui a mis un esprit de suite

en ses écrits, c'est l'ensemble de son système qu'il faut embrasser, et non quelques rameaux épars. Je n'ai pas d'ailleurs le talent de me faire tout comprendre à qui ne veut pas tout me lire.

Les premiers succès décident les derniers efforts; on veut ajouter les triomphes aux victoires, et porter dans de plus vastes champs les témoignages d'une gloire que l'on croit méritée, lorsqu'elle n'est qu'acquise. C'est ce que tenta Fontenelle. Dans la morale, comme nous l'avons dit, et dans la littérature, ainsi que nous le verrons, il venait de semer le germe d'une foule d'idées paradoxales; il essaya d'introduire en physique un système qu'il eut soin de faire sourire à l'imagination, en le présentant sous des formes attrayantes, et en faveur duquel il gagna d'illustres suffrages

en ne le proposant que comme une hypothèse. Les véritables physiciens, les astronomes qui lisent dans les cieux avec le télescope de Newton, et non à travers le prisme d'un entendement fasciné ; ceux enfin qui, dans le chemin de la science, procédent par des faits et rejettent les conjectures, tous ont placé la Pluralité des Mondes parmi les romans. Mais lors même que, relativement à la supposition qui lui sert de base, ils abaissaient cet ouvrage au niveau des productions futiles ; les littérateurs, en considération de l'ingénieuse clarté qui y règne et de l'élégance qui le décorent, l'élevaient au rang du petit nombre d'écrits qui prêtent à la science un visage populaire et aimable. Ici précisément, ce qui fait le motif de leur satisfaction et le sujet de leurs éloges, devient celui de notre censure. Que

les entretiens sur la Pluralité des Mondes soit une fiction ingénieuse, une spécieuse probabilité ou l'exposition d'un système démontré, ce n'est ni ce que nous devons examiner, ni ce que nous pouvons applaudir. Dans toutes ces suppositions, la main d'un sophiste a ébranlé le rideau qui cache la nature à l'homme; il a fait plus: en cessant d'environner cet acte de l'appareil grave et mystérieux que la science comporte, il a compromis la dignité du compas, dont les opérations profondes par essence, réfléchies et en quelque sorte sacrées, ne doivent jamais être révélées au vulgaire. J'entends en cet endroit les clameurs de l'inexpérience et de la mauvaise foi: Apôtre de l'ignorance, s'écrient-elles, voulez-vous replonger l'univers dans ses ténèbres? Éternelles ennemies de la véritable lumière, leur répondrai-

je, dites-moi, quel bien fait au monde la connaissance des mille et un systêmes enfantés par l'orgueil? Les gouvernemens sont-ils plus justes, les guerres moins sanglantes, les mœurs plus pures, les familles plus heureuses, depuis que les Newtoniens, soufflant sur les tourbillons du Cartésianisme, ont substitué à la matière subtile, la raison directe de la masse et la raison inverse du carré des distances? Vous sortez de la question, ajouterez-vous; nul rapport entre ce qui ce passe sur la terre et ce que l'on imagine dans les cieux. Nul rapport? Et pourquoi donc s'en inquiéter? S'il importe si peu à la félicité des familles et au repos des états que l'hypothèse de M. de Buffon, ou celle de M. De Sales soient adoptées; si la gravitation de la lune vers l'océan ne presse pas tellement sur les cons-

ciences coupables qu'elle en fasse déborder le crime; ou si les effusions pôlaires de M. de St.-Pierre ne suffisent pas pour en nettoyer les attentats, quel besoin de consumer à apprendre tant de sublimes inutilités, des jours si bornés pour les bonnes œuvres et le bonheur? N'est-il pas trop prouvé que ces intempéries d'imagination, en même tems qu'elles ont exalté l'amour-propre de leur inventeur, jettent dans un doute accablant ceux qui en font les objets de leurs études? Hésiter sur le méchanisme de l'univers, qui par-tout éclate en se cachant par-tout, c'est marcher par un sentier oblique à l'athéisme ou à l'impiété. Quel ravage feront donc ces productions prétendues philosophiques, si, quoique conçues avec perversité, elles sont parées de pensées gracieuses et revêtues de formes faciles? Sans

parler de la perte du tems qu'elles disputeront, par leurs charmes, à un travail pénible, elles habitueront l'ignorant à comparer leurs sophismes aux axiômes des livres sacrés, et à déduire des contradictions qu'il y rencontrera et qu'il ne pourra concilier, des conséquences subversives à-la-fois de sa paix intérieure, et de ses devoirs d'homme, de religieux et de citoyen. Je laisse entrevoir une mince partie du mal que peuvent opérer les ouvrages systématiques mis à la portée de tous. La Pluralité des Mondes ouvrit la marche de ces révélations populaires; depuis on a écrit pour la multitude avec moins de talent et plus d'audace. Le scepticisme échappé du cabinet des sophistes a parlé le langage des halles, et l'Almanach de Liège a enrichi ses feuilles grises d'une nouvelle cosmogonie.

Fidèle au plan qu'il s'était tracé, Fontenelle descendit dans une quatrième arêne, avec son génie à-la-fois innovateur et réservé ; et l'on observera que, cette qualité, émanée de son caractère, ou si l'on veut de son tempéramment, lui était sur-tout indispensable dans la circonstance actuelle. De quoi s'agissait-il, en effet? De tenter, dans l'ordre des idées religieuses, la révolution qu'il venait d'ébaucher dans les sciences, la littérature et la morale. Alors, l'impiété n'ayant pas rompu tous ses freins, ni oublié toute pudeur, n'osait se présenter que d'un front timide et couverte d'un voile circonspect. Il y a loin effectivement de l'*Histoire des Oracles* au *Christianisme dévoilé*; mais cette distance, qui subsiste plutôt par les formes que dans l'objet, diminue merveilleusement, lorsqu'a-

près avoir comparé les auteurs et les tems, on examine les résultats. Boulanger, esprit fougueux et plume sans retenue, vivait au sein du débordement d'irréligion, d'indépendance et d'immoralité, qui a inondé la dernière partie du dix-huitième siècle. Fontenelle, poli, calme, doux, écrivait au commencement de ce même âge, où, malgré les extravagantes turpitudes de la régence, on n'avait point encore oublié l'urbanité de Louis XIV. Voyez aussi avec quelle adresse délicate, l'habile sophiste envoloppe les traits que, sous une allégorie claire, quoique prudente et même en apparence irrépréhensible, il décoche au christianisme, Van-Daël, premier auteur de cet ouvrage, qui avait pesamment écrit en latin surchargé de citations; Van-Daël, en respectant tout ce qui est à révérer, n'avait pu se faire lire:

son ingénieux imitateur, remplaçant le raisonnement par des saillies, et les autorités par des conjectures, s'insinua dans ces esprits superficiels qu'on a toujours persuadés lorsqu'on les amusa. Les salons retentirent d'épigrammes contre ce qu'on était convenu d'appeler les ruses du sacerdoce; et le plaisir de se couvrir d'une armure emblêmatique, redoubla celui de baffouer *l'Antre de Trophonius*. Parisiens faciles dans votre joyeuse incrédulité, vous ne prévoyez guère quels malheurs vous vous préparez! Vous semez la dérision des choses saintes; vous recueillerez à la fois le malheur et le mépris.

Depuis Montaigne jusqu'à Fontenelle, le scepticisme comprimé par les regards de Louis-le-Grand, avait gardé le silence de la terreur. Après l'avoir timidement rompu dans le

livre des Oracles, il éleva bientôt une voix insolente, enhardie par l'impunité. Sous le titre anagrammatique de *Méro et Enegu*, le protestant Bayle fit lire à la France catholique la sanglante satyre de ses religieuses institutions et l'apologie des séditieuses erreurs de Calvin. Cette sortie fut attribuée à Fontenelle, qui cependant, ne l'ayant ni signée, ni avouée, n'en peut être responsable à la postérité.

Tout en agitant jusqu'à la lie le réservoir des connaissances positives, il ne perdait pas de vue son double objet, cet homme, que le philosophisme du siècle dix-huitième devait proclamer son patriarche. Pendant que, d'une part, son compas plus philosophique que religieux, traçait aux sphères des orbites anti-génésiens, de l'autre, sa plume secouait sur la robe virginale de l'antiquité, quelques

gouttes d'encre envenimée. A cette époque la littérature française, partagée en deux écoles, voyait autour de l'étendart de l'antiquité porté par madame Dacier, l'imposante réunion du Grand Condé, de Pierre Corneille, du jeune Racine, de Despréaux; la seconde phalange composée des détracteurs d'Homère, comptait parmi ses coryphées La Mothe, Perrault, Boindin, Terrasson. Déjà, plus d'une fois, les partis en présence, en étaient venus aux mains; des flots d'encre avaient coulé: la savante madame Dacier venait de repousser avec un enthousiasme, peut-être trop passionné, les dédains polis de La Mothe, et Perrault, par son livre des *Parallèles entre les anciens et les modernes*, avait porté la guerre jusqu'à sa plus grande conflagration. Fontenelle, moteur caché de cette querelle, s'était ré-

servé l'honneur de la terminer. Il s'avança au milieu des rangs ennemis, une petite dissertation à la main. Avec sa politesse accoutumée, il émoussa la trop grande aspérité des sophismes de son parti. Feignant de rendre aux anciens une justice, qu'il eut été imprudent de leur refuser, il ne les éleva un instant, que pour les précipiter ensuite aux pieds des modernes et surtout des contemporains. Il résulta de ces étranges opinions non seulement que le génie de l'antiquité était moins le fruit de l'intelligence des Sophocles, des Xénophon, des Démosthènes, que celui de leur siècle, du climat sous lequel ils respiraient, des alimens dont ils se nourrissaient; mais que, lorsqu'ils le voudraient, les modernes ajouteraient au patrimoine de ces anciens dont ils avaient hérité, un accroissement de richesses dont ils n'é-

taient redevables qu'à eux-mêmes. Il suivait de-là que l'étude des premiers modèles était au moins inutile, puisqu'ils avaient été surpassé, et que le génie brut de l'antiquité ne pouvait soutenir un instant la comparaison avec le goût épuré de l'âge moderne. Maximes aussi pernicieuses en matière de belles-lettres et d'art, que les apophtègmes d'indépendance politique, en matière de gouvernement. Premier anneau de ce système aussi erroné que fastueux de la perfectibilité progressive de l'esprit humain.

Les sophistes qui perpétuent de nos jours l'École de Fontenelle, en n'osant plus défendre ses paradoxes tant et si victorieusement réfutés, mieux encore par la puissance des faits, que par l'influence des raisonnemens; ces sophistes, disons-nous, présentent

comme l'immuable titre de sa gloire les *Eloges des Académiciens*. Entendons-nous. Si dans leur rédacteur, il ne faut louer que l'écrivain aimable, souvent profond, prodigieusement instruit, j'unirai mon suffrage aux leurs. Mais, sans parler des idées quelquefois singulières qu'il y a encadrées, quoiqu'elles fussent hors de son sujet, je demanderai s'il est bien nécessaire, seulement s'il est utile pour l'intérêt de la société, qu'on ouvre, pour ainsi dire, un Panthéon à toutes les divinités subalternes de la science, tandis que les héros de la religion n'obtiennent pas même un coin exigu dans la mémoire des hommes? On sait que dans l'ordre des sciences transcendantes, les découvertes sont peu nombreuses, et les inventeurs sont rares. Pour un Newton qui pèse les globes, pour un Pascal qui, à dix-

sept ans a devancé Euclide, combien de géomètres vains, dont la science consiste, et dont la vie se passe à tracer et à calculer des courbes? Voilà pourtant ceux dont l'amour-propre philosophique veut arracher les noms à l'oubli, pendant qu'on ne daigne écrire sur aucun marbre, ni consigner dans presqu'aucun livre les noms des Ignace de Loyola, des Vincent de Paule, et d'autres plus obscurs, connus seulement et répétés par les malades et les indigens de leurs quartiers. Observons que c'est à la même époque que des brevets d'immortalité étaient décernés à tant d'illustres inutiles; qu'on cherchait à anéantir, ou du moins à tourner en ridicule les noms des véritables bienfaiteurs de l'humanité; de ces généreux missionnaires, de ces pauvres religieuses qui, n'onobstant tous les dangers, et sans

considérer aucun obstacle, s'immolaient aux œuvres de charité, dans la seule vue de Dieu. Magnanimes dévouemens, qu'il serait auguste et touchant de remplir quelques pages de vos intéressans détails; et si l'humilité de vos auteurs le pouvait souffrir, quel instructif contraste à établir entr'eux et ceux d'une existence consumée dans des recherches toujours superbes, souvent puériles et funestes quelquefois!

Terminons cet apperçu rapide sur les ouvrages et l'influence d'un homme étonnamment laborieux, amplement instruit et presqu'universel, par une revue non moins précise des principaux disciples sortis de son école; de ceux auxquels il a spécialement confié sa doctrine et qui l'ont transmise avec plus ou moins d'altérations jusqu'à nos jours. Les linéamens dont se for-

ment leurs images ; achevera le portrait de leur patriarche.

A leur tête, paraît d'abord La Mothe, homme doué d'infiniment d'esprit, d'une légère dose de sens, privé d'imagination et de génie, et qui à force d'art, parvint à revêtir d'un coloris brillant, mais factice, les idées les plus fausses, les opinions les moins soutenables. Poëte en prose, il s'avisa de substituer à la mélodie des vers de Racine, de maigres périodes tant soit peu oratoires et des incises excessivement plattes. Versificateur prosaïque, on sait qu'il réduisit aux proportions les plus mesquines, le grand et magnifique édifice de l'Iliade. D'un temple grec, il fit un kiosque chinois. De trois à quatre sujets tragiques, que tenta sa Melpomène impuissante, le seul qui fut vraiment pathétique et terrible, s'énerva, se dégrada sous ses

crayons artificiels. *Inès* si malheureuse et si touchante eut réclamé pour interprète de ses nobles douleurs, l'homme qui fit si tendrement parler celles d'Andromaque. On n'ignore pas non plus que La Mothe, plus inhabile encore à manier la lyre que le poignard de la tragédie, remplaça les images par des subtilités, et glaça le sentiment par des sentences. On a remarqué qu'il y avait plus d'idées dans une seule de ses odes, que dans dix de Jean-Baptiste Rousseau; et fort de ce calcul, le parti penseur, sans oser disputer au prince de nos lyriques la légitimité de sa couronne, a imaginé d'en créer une seconde pour le poëte philosophe. Il est tems de dire nettement que cette apothéose heurte également les premières notions du sens commun et de la théorie des arts. Le parti penseur, qui peut-être sent

peu, mais qui du moins analyse beaucoup, ignore-t-il que le génie poétique n'a pas de plus mortel ennemi que l'esprit du philosophe? Celui-ci, armé d'une règle invariable et sévère, examine long-tems, compare sans cesse, disserte longuement, discute et prononce; tandis que planant sur les ailes enflammées de l'imagination, le premier embrasse d'un œil d'aigle la nature qui se revêt pour lui de prestiges enchantés. En un mot, l'un observe, l'autre peint. Introduire les froids raisonnemens de la philosophie dans le domaine des arts, c'est méconnaître leur principe qui repose originairement dans l'imitation d'une nature choisie; c'est contrarier leur objet qui est le charme des cœurs sensibles et délicats. La Mothe, qui connaissait très-bien toutes les poétiques, hormis celle que le talent puise dans une ame passionnée, joi-

guait aux erreurs de sa muse minaudière, le ridicule des plus étranges théories. Par exemple, dans le discours qui précède le recueil de ses fables, il cherche à se justifier d'avoir adopté pour les écrire, une autre route que celle du *bonhomme*; comme après avoir ravalé jusqu'au langage vulgaire le ton des héros, il voulut déduire de cette innovation la doctrine des tragédies en prose. Quelqu'aient été d'ailleurs les excès de la postérité, comme c'est plus par le génie que par le goût qu'elle a failli, elle a fait justice des hérésies de La Mothe. Ses cent fables philosophiques de quelqu'esprit qu'elles brillent, avec quelque talent qu'elles soient inventées et conduites, sont à peine connues; il serait difficile d'en lire plus de trois de suite. Il est superflu d'ajouter que La Fontaine est su,

qu'il est lû, relû, goûté, cité. Les enfans et les sages se réunissent pour sourire à ces *bêtises* sublimes qui sont restées sans imitateurs, comme il les avait trouvées sans modèle.

Somme totale, c'est non moins au continuateur de Fontenelle, qu'à lui-même, que le siècle dut sa tendance vers la pensée et son dédain pour le sentiment. Cette double modification dans le caractère général d'un âge, amena avec une effrayante rapidité l'oubli de la nature dans la recherche du beau, et le mépris, tantôt ouvert, tantôt déguisé, des modèles justement estimables. L'amour-propre de tel écrivain ne fut satisfait qu'après avoir mis tout Sénèque dans la harangue d'un farouche indien; et il n'y eut si mince versificateur qui ne se piquât de terminer par une sentence morale le moindre de ses ma-

drigaux. Nous parlerons à l'instant de l'influence qu'exerça sur la moralité publique, cette dépravation du goût. Continuons à esquisser les effigies de l'Ecole de Fontenelle.

Après avoir nommé l'auteur d'Inès, l'ordre chronologique, autant que l'équité demandent qu'on place immédiatement après lui Boindin, Perrault et Trublet. Le premier spirituel et caustique, dissertateur de café, athée de profession et frondeur scandaleux; le second rempli d'extravagances et d'aménité, à jamais fameux par son livre des *Parallèles*, contre lequel le juste Despréaux, d'un côté, et madame Dacier de l'autre, n'ont rien laissé à dire; le troisième doué d'un tact plus subtil que juste, pensant faux, quand il veut être fin; mais habillant d'une manière assez agréable ses compilations périodiques: du

reste, le champion en titre de Fontenelle et de La Mothe, en l'honneur desquels il rompit plus d'une lance, et qu'il finit par déifier dans deux gros volumes qu'on ne lit plus. Rendons cependant justice à ses *Essais de littérature et de morale*, où, en effet on trouve souvent des principes d'une philosophie saine et d'un goût châtié; mais observons en même tems, que plus d'un morceau, d'ailleurs bien écrit, est infecté de la double contagion qui dès cette époque, menaçait l'empire de la morale et des lettres.

Ici, se partage en deux branches la dynastie des successeurs de Fontenelle. La première, composée de têtes fortes et pensantes, envahit le territoire philosophique, d'où elle déclare la guerre aux préjugés qui gouvernent le monde. Parmi ces apôtres

d'un nouvel évangile, on remarque et se signale particulièrement le prudent d'Alembert, qui manie avec un égal succès le compas d'Archimède et la plume de Spinosa; penseur, ou si l'on aime mieux, raisonneur flegmatique et écrivain mesuré; frondant du haut de son fauteuil académique, les rois qui le pensionnent, et conspirant contre les jésuites qui l'excommunient; chef long-tems en scène de la cabale encyclopédique, à la tête de laquelle il déploie le drapeau de l'intolérance des sophistes, en même temps qu'il cimente par ses *Pensées* les premiers fondemens de la nouvelle doctrine. Diderot, son émule dans l'énorme compilation qui a mérité à l'âge qui la vit naître, le surnom de *siècle de papier*; Diderot, son maître en incrédule impiété, eut peut-être ressuscité Pascal, s'il eut

dirigé vers les progrès de la véritable raison humaine, (celle qui protège les mœurs et conserve les états) les rares talens que lui avait départis le ciel. Il exista peu d'hommes plus heureusement organisés. Avec un jugement d'une lucidité extrême, il possédait une imagination énergique et fertile. Son cœur était bon, son esprit juste, ses connaissances variées, ses intentions droites. La flamme du génie qui brillait dans ses regards, décelait un poëte; sa sensibilité exquise révélait un artiste: il voulut être philosophe, c'est-à-dire penseur; il s'avisa de raisonner quand la nature l'avait créé pour sentir; il devint matérialiste, immoral, athée. Ses écrits, étincelans de beautés, sont deshonorés par de viles taches. Au lieu d'éclairer, ils éblouissent; au lieu d'instruire, ils égarent. Le sceau de réprobation est sur ses livres; c'est un ange tombé.

La semence encyclopédique contenue dans l'ouvrage immortel du chancelier Bâcon, venait d'être fécondée par Chambers. Diderot prétendit transplanter dans sa patrie cette production Britannique. Un nouvel arbre des connaissances humaines fut dressé; des manœuvres littéraires furent commandées pour accumuler les matériaux du sophisme; d'Alembert en qualité d'entrepreneur, éleva le péristyle, dont la grandeur et la régularité promettait un autre édifice. J'ai même tort d'appeler de ce nom l'*Encyclopédie;* telle qu'elle est, c'est un amas de ruines.

Cependant parmi ses prétendus architectes, on rencontrait quelques hommes d'un mérite très-réel, que les circonstances, plus que leurs sentimens, rangèrent du parti dominateur; mais qui abandonnèrent ses enseignes aussi-tôt que la vérité eut

dessilé leurs yeux. Tels, entr'autres, se montrèrent MM. Marmontel et de la Harpe. Tous deux, frappés des malheurs qu'avait attirés sur leur pays l'intempérance des sophistes, eurent le noble courage de revenir sur leurs pas. L'un, par son beau discours dans le Conseil des Anciens, dont il fesait partie, répara le scandale, dont sa lutte avec la Sorbonne, au sujet de *Bélisaire*, avait offert le spectacle; l'autre, par neuf années de travaux à-la-fois littéraires et apostoliques, arracha l'estime et la vénération de ceux même qu'avaient aliénés certains écarts de sa jeunesse Honneur, éternel et bienheureux repos à ces magnanimes déserteurs d'une cause perverse! Le premier a dit:

Du devoir il est beau de ne jamais sortir,
Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.

Toute l'Ecole de Fontenelle ne

montra pas cette bonne foi. Celui-ci, s'affublant de la robe de Platon, se chargea de parer ses dangereuses rêveries du coloris d'une brillante imagination, et par là fut commis à la séduction des cœurs passionnés; celui-là, renouvellant le cynisme de Diogène, et roulant, en quelque sorte, son tonneau sur nos places publiques, habilla de haillons sa Minerve populaire, et dans son idiôme effronté, prêcha la vertu dans la grammaire des halles. Un troisième, métaphysicien subtil, décomposa jusques dans ses primitifs élémens la trame de l'ordre social, sans redouter que, fatiguée par une expérience si nouvelle, elle se brisât sous ses doigts. Tel, dans un délire qui tenait de l'ivresse, vômit des blasphêmes périodiques contre ce que les hommes révèrent le plus; tel, auquel on avait assigné le dépar-

tement du ridicule, exerça tour à tour contre les prêtres et les gouvernemens sa muse agréablement sacrilège. Les rôles, distribués selon les talens, furent remplis avec un zèle digne d'une meilleure cause. On apprit à démontrer l'athéisme par des déclamations de rhétoricien ; on se joua de la majesté du sceptre, par des vaudevilles ; on ébranla avec des libelles les fondemens sacrés des deux puissances. Ce levain, jeté avec combinaison dans la masse des sociétés, devait bientôt y fermenter. Cependant, ceux qui l'avaient préparé réclamaient les honneurs pour prix de leur audace, et recevaient des rois, à titre d'encouragement, l'opulence refusée au mérite.

Au milieu de cette populace philosophique, quatre personnages, autant par la supériorité de leur génie,

que par le pouvoir de leur influence, doivent être signalés par l'écrivain impartial, comme ils le furent par la génération qu'ils osèrent égarer; à la différence pourtant que les éloges prématurés de cette génération abusée, doivent être au moins balancés par les plaintes de la postérité. Ces quatre personnages à jamais fameux, se nommaient MM. de Voltaire, de Buffon, Rousseau et de Montesquieu.

Le premier, dont nous peindrons ailleurs le caractère avec détail, fut, sous tous les rapports, le philosophe et l'écrivain français par excellence. Instruit sur tout, quoiqu'il ne sut le tout de rien, il eut l'art, comme l'intention, de jeter dans toutes les matières que sa plume agita le ferment du doute, déguisé sous des formes aimables et faciles. Il mit en question ce qui était prouvé; il affirma ce qui

était démontré impossible. Sans peur et sans honte, il soutint le mensonge; il nia le vrai avec une incroyable opiniâtreté, et presque toujours avec une gaieté inouie. Falsificateur des sources historiques, altérateur de la raison universelle, toute sa carrière philosophique ne fut qu'un long blasphême contre la providence, qu'un persifflage perpétuel de la morale. Il attaqua Dieu tantôt avec l'effronterie d'un sophiste, plus souvent avec le rire sardonique d'un démon. On eut dit qu'il multipliait son existence et ses moyens pour augmenter à-la-fois le nombre et la force de ses aggressions, la force et le nombre de ses auxiliaires. Son insolence fit du sceptre un hochet, de la plume des diplomates un jouet, de l'épée du soldat le poignard d'un assassin. Il appela les peuples à la rébellion, les consciences au

scepticisme, toutes les civilisations à la violente épreuve des révolutions; d'autant moins excusable, que doué d'une grande urbanité de manières, ce ne put être par conviction d'un mieux éventuel qu'il invita aux bouleversemens, mais par une exaltation d'orgueil. Pour atteindre à son coupable but, ne dédaignant aucun moyen, il employa la volumineuse compilation et la brochure fugitive; la majesté de l'idiôme héroïque et le jargon de la place Maubert. Sa muse, si noble, si touchante, quand il la rend l'interprète de la belle nature, qu'il eut été digne de préconiser; sa muse semble tantôt coëffée des serpens des furies, tantôt armée du thyrse des bacchantes, pour vômir tour-à-tour des imprécations sacrilèges et de dégoutantes obscénités. Imaginerait-t-on, si les preuves n'en

étaient multipliées dans ses nombreux écrits ; pourrait-on croire, qu'afin d'accorder avec son système d'indépendance politique et religieuse, la théorie des sciences même mathématiques, il eut inventé les fables les plus contradictoires et les plus absurdes, dont sans doute il riait le premier, mais qui, durant un certain temps, n'ont pas laissé que de répandre des nuages sur l'expérience des faits et sur l'authenticité des traditions. Il ne serait peut-être pas trop paradoxal d'avancer, ni trop difficile de prouver, qu'il conçut, à une certaine époque, le projet de détrôner Jésus, pour se mettre à sa place. Autant qu'il est possible, en tous cas, il a été l'ante-christ ; comme autant qu'il l'a osé, il s'est montré régicide. Depuis Calvin, nul chef de secte ne fit et ne put faire plus de mal ; et le parti dont

il a été l'idole, s'était ménagé tant de ressources et d'influence, que, n'onobstant la terrible expérience de quinze ans de crimes et de malheurs, il n'a pas perdu tout espoir de recommencer les uns pour profiter des autres.

Doué d'un génie vigoureux et profond, le second de ces hommes remarquables, M. Rousseau dédaigna les mascarades philosophiques de M. de Voltaire, ses variations continuelles, et ses contradictions successives. Recueilli, durant vingt ans, dans les mystères d'une méditation forte, il en sortit, pour ainsi, portant dans ses mains le flambeau de la nature. D'abord, à cette lumière inattendue, tout l'univers sembla changer d'aspect. Les bases fondamentales de l'organisation politique furent découvertes; celles de l'enseignement furent jetées.

Les gouvernemens réfléchirent sur leurs obligations; les nations s'interrogèrent sur leurs droits; les mères, réunies par une tendresse nouvelle se pénétrèrent de leurs devoirs : tout le système social sembla remonter de la fange des antiques préjugés à la pureté d'une nature primitive; le culte de la vérité remplaça les autels du mensonge... Que viens-je d'écrire, et qu'osai-je penser? Quoi, trois lustres d'attentats permettent-ils de conserver sur l'auteur d'*Emile* et du *Contrat social* ces préventions de l'estime ou de l'indulgence? Sans doute, il posséda à un degré supérieur le don de combiner en périodes harmonieuses, l'idiôme de Bossuet et de Pascal; mais se servit-il de son talent pour fertiliser leurs principes? N'en usa-t-il jamais pour opposer à ces principes d'une morale éternelle, des

idées paradoxales et séditieuses ? Par quelle étrange contradiction le redoutable fléau du sophisme et de l'orgueil encyclopédique s'énivre-t-il d'orgueil et propage-t-il le sophisme? D'où vient que l'adorateur du Christ le renie jusqu'à deux fois; et après lui avoir élevé dans ses écrits un trône de lumière, pourquoi cherche-t-il à l'obscurcir sans cesse des vapeurs empestées du scepticisme? Dans quelle source a-t-il puisé la doctrine dangereuse de la souveraineté publique; coula-t-elle, sous sa plume hardie, des moralités de l'évangile, ou de la liturgie de Calvin? De quel droit, ce républicain passionné veut-il, émancipant le grand peuple qui lui donne azyle, réduire aux misérables proportions de sa petite Sparte, l'antique et imposante monarchie des Francs? Les chocs et la chaleur que nos cœurs

tout de chair reçoivent et se communiquent dans les agitations de la vie, ne développaient-ils pas assez énergiquement la perversité de nos penchans, sans les lancer sur la pente large et rapide de la liberté indéfinie? Qui justifiera une éducation assise sur la nature, c'est-à-dire dans la corruption; une éducation où les passions, privées du contre-poids des sentimens religieux, n'éprouvent dans leur essor terrible, d'autre résistance que celle d'une morale en théorie? Qui garantira à M. Rousseau que des enfans sans piété ne deviennent des hommes sans Dieu, et des sujets sans lois?.... Epouvantable résultat d'une doctrine insensée! ô Jean-Jacques, que la soif de la gloire te fit enseigner d'erreurs! Que tes erreurs ont fait commettre de crimes! Comment ne frémis-tu pas en traçant dans ton chapitre du pouvoir-exécutif *que*

le Monarque était un commissionnaire révocable à volonté? Au bout de cette phrase d'insurgent, comment ton œil perçant ne lut-il pas l'exécrable date du 21 janvier?... Mais ton ombre affligée murmure des sanglots; tu brûlerais de revenir à la vie pour effacer de tout ton sang tes pages imprudentes. Appaisez-vous, mânes infortunés, dont, sans le vouloir, il causa les malheurs : aigri par les revers, abusé par la sensibilité, il indiqua des victimes, en ne desirant que des heureux. Cette cruelle méprise ne sera pas perdue pour la postérité qui, lisant ses livres avec défiance, les admirera sans danger; détestera le sophiste en applaudissant à l'écrivain, et regardera M. Rousseau comme un exemple immortel des égaremens, où tombe le génie qui oublie ou dédaigne sa source unique, la religion.

Etendons cette dernière réflexion

au vainqueur d'Aristote, et peut-être de Pline; à ce peintre admirable de la nature, qui semble, pour en exprimer les beautés, lui avoir confié sa palette et ses pinceaux; mais n'appliquons une remarque semblable qu'à la partie de ses sublimes écrits, où perdant de vue le soleil de toute vérité, il s'enfonce dans les ténébreuses chimères des systêmes; oppose à la simplicité de la géologie de Moyse la romanesque absurdité d'une hypothèse; sappe ainsi par la base l'édifice doublement sacré de la cosmogonie divine et de la révélation, et présente le déplorable scandale du génie descendu dans l'abîme du matérialisme par les degrés même qui eussent dû l'en préserver. Du reste, contemplateur profond, narrateur magnifique et sur-tout coloriste inimitable, il déroule aux regards en-

chantés le spectacle imposant de la création et la marche toujours uniforme, quoique toujours variée, de la conservation de l'univers. Si l'on excepte des écrits de M. de Buffon, le lâche tribut qu'il paya au philosophisme dominateur, il sort de ses livres comme un cantique perpétuel de la création à son auteur. Autant l'exposition des systêmes astronomiques élève l'ame, et sur l'aile des grandes pensées, la ravit parmi la région des sphères de feu; autant l'étude de la nature, dans les tableaux de son peintre, amollit le cœur, remue le sentiment, et dirige toutes nos facultés vers une méditation religieuse et tendre, dont les causes apparaissent sur la terre, mais dont l'origine et le but résident dans les cieux.

Je partage avec l'auteur du *Génie du Christianisme*, l'opinion, que M.

de Montesquieu est véritablement le grand homme du dix-huitième siècle; mais je ne crois pas que ce soit seulement parmi les épigrammes des *Lettres persannes*, que ce philosophe ait semé des erreurs. Le livre de l'*Esprit des Lois* est loin d'en être purgé. Quoiqu'il ait présenté sous tous les aspects, et décomposé dans ses plus secrets rouages, la grande machine des civilisations; et qu'en ce sens, moins frondeur que Bodin, à qui d'ailleurs il doit beaucoup, et moins dogmatique que M. Rousseau, qui semble ne permettre ni doute ni objection, il ait des droits légitimes à la reconnaissance des hommes; il paraîtra prudent, je pense, de ne pas toujours adopter sur parole et sans examen, les décisions du législateur qui a prononcé *qu'un peuple gouverné par des rois était difficilement vertueux*,

et que *la réunion de la puissance législative à la puissance exécutrice anéantissait la liberté.* On n'oubliera jamais en France jusqu'à quels excès de démagogie nous ont poussé ces maximes également absurdes et criminelles. Il est nécessaire aussi de ne pas perdre de vue la doctrine de leur auteur sur l'influence des climats; doctrine plus spécieuse que prouvée, plus facile dans la spéculation que juste dans les résultats, de laquelle il est encore moins aisé de profiter que d'abuser. Je ne fais qu'indiquer ici ce qui exigerait une analyse profonde et une discussion complette; mais les esprits sains et instruits me pressentiront suffisamment, et peut-être entreront assez dans ma pensée pour tempérer par de sages précautions, l'admiration que doit leur inspirer le beau génie de M. de Montesquieu.

A la suite de ces chefs de la faction des sophistes, on peut remarquer et citer encore leurs principaux lieutenans. Qu'on nous permette de désigner sous ce nom ces hommes plus audacieux qu'habiles, qui usant du talent, en l'absence du génie, se contentèrent de se partager les diverses branches de l'économie publique, sur chacune desquelles ils se chargèrent d'enter, comme un sauvageon sur un arbre cultivé, leurs principes destructeurs. L'un, (c'est M. l'abbé de Condillac) s'enfonçant dans le labyrinthe d'une obscure métaphysique, avait promis non de chercher, mais d'y trouver, mais d'y mettre à mort le redoutable Minotaure qui dévore ceux qui tentent de délivrer Ariadne; ou, pour parler sans figure, il devait, par l'anéantissement de ce qu'il nommait les illusions des anciennes idées,

constater l'exploration de la vérité et assurer son triomphe. M. de Condillac a écrit. Ses partisans le trouvent profond, clair, simple, exact. Ceux qui ont lû Clarke, Malebranche, Descartes, Locke et Leibnitz, croyent fermement que M. de Condillac ne leur a rien appris de nouveau, et qu'à une entière stérilité d'idées, il joint plus de vide, ou si l'on veut de vague, que de développemens, et moins de précision que de sécheresse. Il est vrai de dire cependant, qu'après avoir si heureusement imaginé de classer comme dans des boîtes, et d'étiqueter toutes les facultés de notre entendement, il a achevé leur morcelément individuel et leur isolement respectif, par l'entière subversion de leur centre commun. L'Eternel, que jusqu'alors, on avait jugé le créateur de notre intelligence et le moteur de

nos sensations; l'Eternel, trop vieux pour gouverner les nouvelles idées, s'est vu relégué dans les cieux, où, sans doute, il amuse sa caducité à faire tourner des sphères. Locke, d'après le fameux axiôme d'Aristote, avait douté; M. l'abbé de Condillac a affirmé, et ses partisans assurent qu'il a démontré, que chacune de nos facultés était une portion de la matière modifiée par une organisation qui lui est propre exclusivement. En conséquence, il a été convenu que la mémoire, par exemple, qui n'est autre chose que la sensation reproduite, résidait concurremment dans les organes extérieurs de cette sensation, qui sont les nerfs, et dans la propriété intérieure qu'ont ces mêmes nerfs, avertis par un flux d'humeur qui les met en vibration, d'éprouver ou de réfléchir la sensibilité. Cette belle théo-

rie a été poussée fort avant; et il n'y a pas long-tems qu'étant entré dans le laboratoire d'un chymiste, je le trouvai distillant une vésicule bilieuse; il espérait arriver par son résidu au principe des sentimens énergiques, excités, comme personne ne l'ignore, par l'action de la bile sur les sucs qui, du sang, se glissent et filtrent dans les nerfs.

M. Helvétius qui, par son traité matérialiste de *l'Esprit* a pris plaisir à développer pli à pli la doctrine des sensations, peut être regardé comme le collègue de M. l'abbé de Condillac, dans la recherche de la cause de nos idées. Fort éloigné cependant de l'âpreté didactique de cet *idéologue*, il a paré des graces d'une imagination riante, et même souvent badine, un sujet qui, sous la plume d'un athée, semblait devoir effrayer par son ari-

dité. L'agrément du style de ce professeur de matérialisme, lui a valu et lui attirera encore des lecteurs; les historiettes dont, en sophiste adroit, il a brodé ses dissertations, ont été retenues et sont citées. Il serait à desirer qu'une plume à-la-fois religieuse et poétique entreprît sur le même sujet, non une réfutation en forme, qui d'ailleurs a été faite par M. de La Harpe, mais un nouvel ouvrage, où puisant à l'unique et éternelle source de tout esprit, elle en fit découler toutes les variations qui, sur notre terre fugitive, le réfléchissent en le modifiant.

Tandis que les intelligences de la secte troublaient ainsi la limpidité de nos antiques et paisibles idées, un déclamateur, dont le principal talent consistait dans une prodigieuse effervescence d'imagination, M. l'abbé Raynal, monté sur les trétaux que le

philosophisme avait métamorphosés en tribune, oubliait à-la-fois ses devoirs de sujet et la décence du sacerdoce, en se fesant l'organe de l'insurrection des esprits contre les deux puissances. Perdant de vue et le plan et l'objet de son volumineux ouvrage, il ne rougit pas de le flétrir des caractères du libelle séditieux. Une histoire annoncée comme philosophique, bien qu'elle n'eût dû être que commerciale, devient, par des écarts aussi opposés à la tranquillité des états, que contraires aux lois de la logique et aux règles du goût, un recueil de diatribes contre les pontifes et les rois. Le glaive est appelé contre ceux-ci, qu'on apostrophe avec insolence; la foudre d'un ciel auquel on ne croit pas, est provoquée sur les autres avec fureur. Cependant, certains monarques au lieu de châtier l'énergumène,

récompensent son délire. L'impunité, que dis-je, les primes d'encouragement décernées aux sophismes, augmentent en nombre et en audace l'École de Fontenelle.

L'avocat Toussaint, par son livre *des Mœurs*, croit recommencer La Bruyère, quoique pour les maximes, autant que pour le style, il offre avec ce grand et sage écrivain une disparate continuelle. Dans des romans qu'il qualifie moraux, mais que, sous plus d'un rapport, il imite de l'ennuyeux *Séthos* de l'abbé Terrasson, mieux que du *Télémaque* de l'archevêque de Cambray, M. Marmontel organise et met en action le principe délicat, dangereux, et peut-être mal entendu, de la tolérance universelle; dogme favori de l'École de Fontenelle, préconisé par M. de Voltaire, qui en avait hérité de Jurieu, de

Bayle et de Calvin; réclamé à-la-fois par la franc-maçonnerie, le jansénisme et les philosophes tant qu'ils furent puissans, mais qu'ils oublièrent à l'égard de la Compagnie de Jésus, lorsqu'ils se virent les plus forts. Le marquis d'Argens, par ses compilations périodiques humanise, simplifie, met à la portée des plus faibles esprits, la dérision et l'incrédulité. L'auteur du *Tableau de Paris*, attaque, combat, redresse à coups de plume, les erreurs de la police et les aberrations des états; il monte sur le trépied sacré, et soufflé par l'esprit philosophique, il prophétise une révolution que la philosophie se chargera de réaliser. Cependant, de nouveaux Diagoras préludaient à ces changemens politiques, par une explosion de l'athéisme contre la religion européenne.

Nons remettons à exposer ailleurs

sous son véritable jour le système long-tems médité, profondément conçu, habilement organisé, opiniâtrément suivi, que les sectaires de cet athéisme prétendirent substituer la révélation. Il suffit, pour remplir l'objet de ce chapitre, de citer les noms des Collins, des Robinet, des Bonnet, des Fréret, des Boulanger, des Mêlier et de l'auteur du *Système de la Nature*; on aura sur le champ l'idée de tous les délires et de tous les attentats que le démon même de la révolte peut concevoir et conseiller contre Dieu, son ouvrage, l'homme, ses devoirs et la société.

Il n'en est pas tout-à-fait ainsi de l'écrivain qui, en attaquant ce qu'il appelle d'un côté les préjugés, c'est-à-dire la religion et le gouvernement, et de l'autre les paradoxes de la nouvelle sagesse, a pour ainsi dire, ma-

nifesté l'intention de créer, entre les uns et les autres, une sorte de doctrine intermédiaire qui les approchât. Nous voulons parler de l'auteur de la *Philosophie de la Nature*, livre plus ingénieux que pensé, et qui, péchant à-la-fois par la base et par les résultats, a déguisé sous les parures d'un style fardé, la fragilité de son système. Inspiré d'ailleurs par une ame honnête, et embelli de digressions amusantes, cet ouvrage eut continué de fixer les suffrages des littérateurs raisonnables et des raisonneurs modérés, si la grande expérience de la révolution française ne l'avait submergé, avec toutes les productions anti-religieuses, dans le fleuve de sang dont elle a ouvert l'horrible source. Dans le coup-d'œil que, par suite, nous nous proposons de jeter sur quelques livres de ce

genre, nous examinerons s'ils ont dû leurs succès aux circonstances, et s'ils doivent leur chûte à la vengeance ou à la prévention. Quelque soit la solution de cet examen, ce n'est ni le prévoir, ni le diriger, que de mettre la *Philosophie de la Nature* au rang des livres écrits sous la dictée de Fontenelle.

C'était aussi l'influence anti-poétique de ce patriarche des sophistes, qui agissait, même quelquefois à leur insçu, sur la plûpart des écrivains du siècle dernier. Elle leur était devenue si naturelle et si familière, que, dans la postérité, où sans doute quelques-uns parviendront, elle leur servira de cachet distinctif. On dira de monsieur Thomas, qui certes joignait à une imagination féconde, un immense trésor de connaissances laborieusement acquises et savamment

combinées; on dira qu'il a quelquefois chargé sa touche par une exagération emphatique qui forme avec la noblesse des sujets qu'elle veut peindre, une opposition rebutante. Le critique sain expliquera, par cette donnée, la pénible contrainte du style de cet orateur; il le comparera, non à l'onctueux Fénélon, ni au tendre Massillon, (avec lesquels il ne serait cependant pas impossible de lui trouver, au moins pour quelques parties de la doctrine, certains points de ressemblance); mais à Bossuet, mais au sévère Bourdaloue, dont l'un, toujours grand et quelquefois sublime, ne déshonore jamais l'ordonnance auguste de ses tableaux par des dimensions gigantesques, et dont l'autre, bien que dialecticien serré, ne hérisse point sa marche des formes épineuses et des termes barbares de

l'école. Nos neveux diront également de M. Duclos, quoique si estimable par la régularité de sa vie publique, que la satisfaction de penser avec lui, est souvent achetée par l'espèce de dessèchement que produit dans l'ame, la lecture de cet âpre écrivain. Et lorsque je lui donne cette épithète, je l'assigne moins aux formes compassées de sa diction, qu'au tour général de ses idées. On y découvre, si l'on veut, des profondeurs cachées sous des finesses; des pensées sages présentées en termes propres et mesurés: pour compléter enfin son éloge, j'ajoûterai même que l'arrangement grammatical, se trouve chez lui presque toujours d'accord avec l'ordre dialectique. Malgré tant de qualités recommandables, M. Duclos perpétuellement méthodique, même dans ses écarts, et apprêté jusques dans ses

railleries, réfroidit, embarrasse, repousse ses lecteurs, qu'il semble censurer avec hauteur, corriger avec dureté, où conseiller avec despotisme. Je ne nie pas que la sorte de misanthropie dont M. Duclos avait composé le fonds de son caractère, et de laquelle il fesait parade, n'ait singulièrement influé sur la combinaison de ses idées et sur la manière dont il les exprime; mais qu'il ne me soit pas défendu de supposer que jamais la religion n'inspira cet humeur attrabilaire à ses moralistes, ou que, si la nature la leur eut départie, la longanimité de ses affections lui eut servi d'antidote.

En continuant de s'occuper de quelques autres gens de lettres du siècle penseur, nos descendans remarqueront que leurs productions, même les plus étrangères à la philosophie,

furent imprégnées de son esprit. Le président Dupaty en mêla à ses harangues éloquentes; l'avocat général Servan en composa le fonds de quelques discours judiciaires; M. de la Chalotais s'en arma pour neutraliser ce qu'on croyait, ou ce qu'on disait alors les prétentions usurpatrices et les entreprises tyranniques de la puissance. Notons à cette occasion, que ce fut là l'époque de la lutte éternellement mémorable et scandaleuse de la magistrature contre le trône; lutte qui, déguisée sous le spécieux prétexte de la conservation des droits publics, mais excitée en effet par l'impatience du joug, et par un fougueux sentiment d'insurrection, se termina par la double catastrophe qui anéantit à-la-fois l'attaqué et les agresseurs.

Cependant, pour apporter dans le développement du système des so-

phistes, un esprit d'ordre et une marche universelle et suivie; tandis que, dans le cabinet des plus considérables, se forgeaient les armes offensives et défensives destinées à blesser les principes et à se garantir des réparties; tandis que les académies de la capitale donnaient le signal à celles des provinces de se mettre en posture de guerre; que, d'une part le barreau, de l'autre le théâtre, rétentissaient des maximes de la Minerve, éclôse du cerveau des Jupiter de la philosophie; une seconde classe de ces dieux, celle des simples littérateurs, portait dans les domaines des humanités et du goût, un renversement aussi complet et un ravage aussi funeste que l'étaient ceux qui ébranlaient la vérité et menaçaient la raison.

C'est ici que se montre tout entier et sans nul voile, le génie de Fonte-

nelle ressuscité par ses successeurs. Dans l'hiérarchie dont nous venons de signaler les principaux coryphées, de quelque fanatisme qu'ils fussent enflammés, ou quelqu'impudence qu'ils affectassent, les matières qu'ils agitaient semblaient trop délicates, le point de mire de leur aggression était trop respecté, pour qu'ils ne missent pas dans leur marche une circonspection timide, qu'on eut pu sans leur faire insulte, qualifier de tortuosité. C'est donc en rappelant sans cesse les peuples à la soumission, qu'ils avaient insinué qu'il existait des circonstances où l'on pouvait en étendre et même en briser les liens. C'est en vantant l'excellente supériorité de la morale évangélique, qu'ils avaient attaqué ses dogmes; et c'est en pliant le genou devant l'arche, qu'ils avaient essayé d'en détruire les fondemens,

ou du moins d'en dégrader les dimensions. Dans la cathégorie des sciences purement littéraires et des arts d'imitation, leur tactique devient différente. L'empire des lettres est une république dont les chefs ne manient d'autre sceptre que celui de l'opinion; la bonté de leurs principes, garantie par leurs talens et constatée par les suffrages de la postérité, est le seul mobile de leur gouvernement; et c'est avec un diadême de laurier, qu'ils règnent par la reconnaissance et l'admiration. C'était cet insigne d'une royauté toute pacifique qu'il fallait flétrir; c'étaient ces sentimens qu'il était besoin d'attérer. Pour y parvenir rapidemeut et efficacement, on marche par deux routes. Le terme de l'une est le mépris des anciens préceptes et des anciens exemples. Les uns et les autres, quoique consacrés

par l'assentiment des siècles, sont livrés à des discussions aussi nouvelles qu'insultantes. On remet en question ce que l'autorité des âges a irrévocablement décidé. Les opinions de Fontenelle, de La Mothe, de Perrault sont reproduites sous les formes imposantes d'axiôme, et commentées dans des poétiques d'étranges fabriques. La gloire immortelle du grand Corneille offusque les novateurs; M. de Voltaire, animé du double esprit de parti et de rivalité, se charge d'en obscurcir, ou du moins d'en diminuer l'éclat par les nuages d'un commentaire insidieux. On veut bien accorder quelque goût à Racine; mais on lui refuse le génie. On prétend que le Cygne de Cambray a déraisonné en prose médiocre sur l'art des gouvernemens. Mais c'est Boileau sur-tout contre lequel se dirigent toutes les batteries; Boileau, le

législateur par excellence du goût, le poëte des convenances, l'éternel fléau du bel esprit, presque le seul des versificateurs de notre langue, qui en en respectant le caractère, parvint à faire fléchir la rime facile sous une raison exacte, et à enfermer le plus de choses dans un cercle choisi de termes harmonieux. Qu'ajouter enfin à l'ébauche de ce délire, précurseur d'un autre bien autrement important? La sublime barbarie de Shakespear balance la noble simplicité de Corneille, l'élégante pureté de Racine, la manière profondément tragique de Crébillon; on vante avec une emphase ridicule la supériorité des littératures septentrionales, et pour tout dire, en un mot, tandis que M. Diderot fait l'apothéose de Sénèque, M. Marmontel, qui a traduit *la Pharsale*, préfère Lucain à Virgile.

Des modèles, aussi étranges que ces préceptes, sont proposés à leur appui. Et pour que la contagion se propage avec vélocité, et jusques dans les derniers rangs, on a soin de les établir dans ces ouvrages d'imagination dont le destin est de circuler de main en main, comme petite monnaie du Parnasse. Naguères, dans cet ordre de productions, madame de La Fayette et Ségrais, substituant aux extravagances d'une chevalerie plus fictive que réelle et aux dissertations amoureuses des héros grecs et romains, devenus sous la plume de La Calprenède et de mademoiselle de Scudery, des bourgeois de la rue St. Denis; fesant, dis-je, succéder à ces absurdités la peinture délicate d'un sentiment vrai, avaient mérité d'être cités comme les restaurateurs du genre romanesque. Après

eux, l'abbé Prévôt, digne émule de Richardson, moins simple peut-être et moins naturel, mais plus attachant que lui, avait fait des romans, où s'abandonnant à la prodigieuse fertilité de son imagination, comme à la tendre mélancolie de son cœur, il avait déployé les deux ressorts et quelquefois la gravité de Melpomène: tandis que doté d'un talent observateur, le vainqueur de Fielding, Le Sage, d'une plume naïvement caustique, traçait la peinture des ridicules réservés au fouet badin de Thalie. Les successeurs de ces romanciers inimitables, imaginèrent afin de réussir, des moyens puisés dans le penchant général du siècle à l'analyse de la pensée. Alors on vit paraître, sous le nom de M. de Marivaux, une petite orpheline précieuse, dont le subtil babil va décomposant sans cesse les

mouvemens les plus communs, les plus simples affections. Jamais les passions humaines, divisées dans leurs nuances fugitives, ne subirent l'épreuve d'un examen plus détaillé; jamais la métaphysique n'enveloppa ses vapeurs fantastiques d'un jargon plus ingénieux. Plus de situations attachantes, plus de caractères fièrement dessinés, plus de traits d'éloquence ou de sentiment. Les événemens sont vulgaires, les personnages triviales; les portraits seuls, bien qu'allongés, sans être finis, sont peints avec quelque vérité. Mais toutes les ressources sont réservées pour les pensées et pour le style. Que de prétentions dans les unes; combien de recherche dans l'autre! Que d'efforts minutieux, et quels faibles résultats! Presque partout des à-peu-près au lieu de traits caractéristiques; des grimaces pour

de l'expression et de l'esprit où il faudrait du talent. M. de Marivaux, vieilli en France de plus d'un siècle, depuis la révolution, n'est plus intelligible pour l'étranger. L'auteur de *Cléveland*, multiplié dans tous les idiômes, se lira tant qu'il y aura des cœurs passionnés; c'est en les captivant qu'on se garantit l'immortalité.

Doivent-ils se la promettre, ceux qui, comme M. de Crébillon fils, non seulement ne s'occupent à observer qu'une portion de l'espèce humaine, mais qui en l'observant, s'attachent moins à recueillir des faits, dont ils puissent appuyer leurs mémoires secrets, qu'à interpréter des sentimens qui justifient leur chronique scandaleuse? Je veux croire que l'auteur du *Sopha* a vu finement dans le cœur des femmes; mais la subtilité dans ce genre d'études, tient presque de la

calomnie; et sous le rapport social du moins, des ouvrages tels que les *Egaremens du cœur et de l'esprit*, ont cela de dangereux, qu'ils inspirent des soupçons et même des doutes sur la vertu d'un sexe qui a tout perdu si on lui a ôté notre estime.

Le but des romans de MM. Duclos et Marmontel semble le même; et quelqu'agréable que soit le style de ce dernier, on ne peut que blâmer ceux de ses *Contes* où, au lieu de dissimuler des faiblesses, qui quelquefois d'ailleurs, ont leur excuse inconnue, il se plaît à en étaler le scandale. Je ne parlerai point en cet endroit de M. Dorat, ni de plusieurs écrivains de son école. Papillons du Parnasse, ils n'ont, pour la plupart, enfanté que des productions éphémères. Les vagues du Lethé ont dès long-temps englouti ces feuilles lé-

gères, où voltigeaient tant de riens charmans. Avec les derniers qui, dit-on, brillent encore dans quelques boudoirs, s'effacera sans doute, la dernière trace de cette malheureuse diction quintessenciée, et cependant sans substance, dont il faut chercher le premier modèle dans les *Lettres galantes* de Fontenelle; comme on trouvera dans *les Mondes* le germe du *Systéme de la Nature*.

Une observation qui n'a point échappé au contemplateur, c'est qu'à l'époque précise, où cette école minaudière donnait sur un Parnasse de sa façon des leçons de spinosisme et de galanterie, tout, dans l'empire de la morale et du goût, éprouvait cette funeste influence. Depuis le monarque qui, prostituant sa majesté, troquait dans les petits appartemens, le diadême de Charlemagne contre le

bonnet de marmiton ; jusqu'au peintre Boucher qui substituait à la noblesse des formes, à la dignité des attitudes, à la vérité de la couleur, des priapées lubriques, où le papillotage d'une enluminure d'évantail le disputait à l'indécence des postures. Alors aussi le ciseau du sculpteur s'énervait, en consacrant aux boudoirs, le talent qui jadis fesait naître des dieux ; la lyre du musicien, montée par la débauche, ne rendait plus que des sons mous et sans vigueur ; on remplaçait la dignité du menuet par l'afféterie des danses étrangères ; sur la scène, une sorte de jargon néologique, fesait grimacer Thalie ; et dans la société, l'anarchie future s'annonçait à-la-fois par la dissolution des mœurs, les badinages impies, la confusion des rangs, les mésalliances, la corruption du langage, la manie des modes an-

glaises et l'indécente bisarrerie du costume.

Terminons par une remarque cet apperçu sur l'existence et l'influence du patriarche de la littérature et de la philosophie du dix-huitième siècle. Il eut son précurseur, ou pour parler plus juste, son modèle dans le siècle de Trajan. Pline le jeune, favorisé comme lui des dons de la nature, et enrichi des trésors des arts, Pline réunissait au goût des idées nouvelles et des opinions paradoxales, l'affectation d'un style maniéré. Il a écrit des *Lettres familières*, que la plume de Voiture, mieux encore peut-être que celle de Fontenelle, a renouvellées; mais dans le caractère général de son talent, on peut observer à-peu-près les mêmes qualités et les mêmes excès, que dans celui de l'auteur des *Dialogues*. Enfin, pour

compléter la ressemblance, Pline, écrivant le panégyrique de son vertueux empereur, s'est élevé jusqu'à la haute, ou pour mieux dire, jusqu'à la véritable éloquence; car il n'en est pas sans un sentiment généreux exprimé avec noblesse ou simplicité. Fontenelle, traçant l'éloge des académiciens a été éloquent quelquefois; mais singulièrement dans celui du chevalier Newton, où malgré la critique qu'en fit la société royale de Londres, on admirera toujours l'exacte impartialité avec laquelle le disciple de Descartes juge l'auteur du système de l'attraction, c'est-à-dire l'homme dont il devait être l'ennemi, puisque cet homme avait triomphé de son maître.

ÉLOGE
DE
BERQUIN.

Art d'élever l'enfance, intéressante étude,
Tu viendras de tes fleurs orner ma solitude.
FÉNÉLON, trag. de M. Chénier.

Cet éloge, destiné à servir de frontispice à l'édition in-18, que M. Regnault-Warin a donné des OEuvres de Berquin, a été imprimé à la tête du premier volume de sa collection; mais comme l'auteur était alors absent, il s'y est glissé des fautes de sens et de typographie, qui déterminent à le publier de nouveau. C'est d'ailleurs un morceau de littérature et d'éloquence qu'on peut isoler, et dont la lecture intéressera tous ceux qui chérissent les enfans, pour qui leur éducation a de l'importance, et à qui le nom de celui qui en est l'objet présente des souvenirs de sentiment et des idées aimables.

ÉLOGE

DE

BERQUIN.

Lorsque la perte d'un grand homme fait gémir l'humanité qu'il honorait; quand la mort ravit aux rois quelqu'illustre capitaine, soutien de leur couronne, ou aux peuples un monarque qui assûrait leur félicité, les voûtes sacrées des temples se couvrent de deuil: autour d'un monument élevé par la reconnaissance, la douleur répand des larmes; et tandis que l'encens monte avec les prières dans le sein de Dieu, la voix des orateurs, interprête des jugemens publics, de-

vient aussi l'organe anticipé de la postérité.

Celui qui, portant son génie dans son cœur, ne manifesta ses talens que par une sensibilité utile, n'a pas de droits à tant de pompe, et recueille moins d'hommages. Content de couronner par une douce mort, sa modeste vie, il laisse plus d'exemples honnêtes que de leçons fastueuses, et plus d'actions recommandées à l'estime, que d'ouvrages proclamés par la renommée. Un siècle frivole jouit de ses travaux sans les vanter: le bien même qui en résulte semble le tître de leur obscurité; et ce n'est que par l'absence de leur auteur qu'on remarque leur influence, et qu'on leur attache un prix. Telles ces plantes balsamiques, que la sage nature fait croître avec une si riche profusion jusques dans les lieux les plus stériles:

l'homme trouve la santé, quelquefois la vie dans leurs sucs réparateurs; mais s'il s'en abreuve, c'est avec moins de gratitude que de répugnance. Il les dédaigne comme viles et communes; pendant que le brillant calice d'une fleur inutile obtient tous ses suffrages et toutes ses faveurs.

C'est à la renaissance du printems, lorsque les premiers rayons du soleil rajeuni, fécondent la terre amoureuse; c'est sur la verdure émaillée de fleurs et humide de rosée, qu'au milieu d'un vallon riant, une troupe folâtre d'enfans aimables devrait chanter Berquin et faire son éloge. Sur un autel de gazon, où serait placée son image, la main des tendres néophytes semerait des roses: ils en ceindraient le front de leur Ami; et par des danses ingénues, communiqueraient à son ombre un frémissement de plaisir.

Avec moins de charmes sans doute, et d'une voix moins touchante; mais avec un cœur plein des mêmes sentimens, je viens payer à Berquin le tribut de reconnaissance filiale que, depuis mon enfance, je dois à ses intéressans écrits. Si, dans la culture d'une autre branche du grand arbre littéraire, j'ai placé quelques unes de ces affections libérales, que rencontre avec plaisir l'homme de bien, c'est en partie à l'Ami des Enfans que j'en suis redevable. Ses naïfs récits, ses tableaux naturels et vrais, déposent dans des ames virginales le germe de toutes les vertus religieuses et sociales : une heureuse éducation le développe; et dans l'âge, où la pensée succède aux sensations, on en recueille les fruits salutaires. Ce que j'ai éprouvé, je vais tâcher de le transmettre sous les yeux, ou pour mieux dire, de l'insi-

nuer dans la conscience de mes jeunes lecteurs. Après avoir tracé l'ébauche du caractère de Berquin, j'examinerai plus attentivement celui de ses ouvrages, et terminerai cet essai en considérant l'influence qu'ils pourraient avoir sur l'éducation. Aimable et sensible écrivain, où pourrais-je mieux placer ce faible témoignage de mon estime pour toi, qu'au frontispice même du monument qu'avec tes propres travaux, des mains amies élèvent à ta mémoire? Tes livres parleront de toi mieux que cet éloge; mais quelques grains d'encens pur brûlé sur le parvis du temple, n'ont jamais offensé la divinité.

Bordeaux vit naître Berquin en 1750. Nul doute que la sérénité du ciel, la chaleur du climat, le spectacle d'un paysage ou les graces d'une campagne riante se mêlant à la majesté de

l'océan; nul doute, disons-nous, que toutes ces circonstances physiques n'impriment à l'intellectuel un mouvement précoce, rapide et passionné. Heureux le génie qui croit à l'ombre de ces treilles empourprées que le dieu des vendanges enrichit de ses dons! Heureux celui dont le soleil méridional échauffe l'imagination et mûrit l'intelligence! C'est Montesquieu dont la vaste tête, après avoir recueilli l'amas indigeste de tous les codes, devient, si l'on ose s'exprimer ainsi, le moule d'une législation uniforme et universelle: c'est Vergniaud, qui, sous les traits de sa rare éloquence, fait chanceler et rugir la tyrannie, sans cependant la pouvoir abattre: dans un ordre de productions moins élevées, mais plus agréables, c'est Berquin, qui, dès ses plus jeunes printems, crayonne des idylles et soupire des romances.

Les muses qui comptent tant d'adorateurs parmi les adolescens, voient souvent des parens illétrés, mais prudens, contrarier leurs poétiques amours. C'est que ceux-ci, instruits par l'expérience, comprennent que cette passion, outre l'inconvénient d'exalter l'imagination et de hâter l'éruption de sentimens passionnés, rend encore incapable d'étude sérieuse celui qui s'abandonne à son délire. Mais un esprit fortement préoccupé, un cœur bien épris s'encouragent par les obstacles; et dans les difficultés mêmes, ils trouvent des moyens. La famille de Berquin s'en convainquit. Puni pour avoir fait des vers, c'est en vers qu'il demande son pardon. Ainsi Ovide mesurait l'hexamètre sous les coups de la férule paternelle; ainsi Pascal se vengeait de la prison que lui avait valu son penchant

aux mathématiques, en devinant les trente-deux propositions d'Euclide.

Nourrisson du Pinde, ce fut à son sommet même que Berquin voulut savourer l'ambroisie. Il vint à Paris, dans cette ville où, au sein du cahos qu'y forment les vices, les vertus, les ridicules, les travers, les préjugés, on voit souvent briller les lueurs du bon sens, le flambeau de la science, l'étincelle du bon goût. Berquin forma le sien, et donna à son génie encore provincial, cette trempe d'urbanité, ce tact des convenances, cette fleur de délicatesse, qui distinguent éminemment les productions de Paris. Notre auteur essaya d'en augmenter le nombre, en publiant un recueil d'Idylles. Quelques-unes étaient de lui; il devait le plus grand nombre à Métastase, à Wiéland, et sur-tout à l'aimable patriarche des montagnes

helvétiques, à ce touchant Gessner, qui a su donner de nouveaux attraits à la vertu, en lui confiant la pannetière des bergers. Quoique Berquin ne fût qu'imitateur, on crut découvrir dans sa manière, l'heureuse facilité de la création. Il avait conservé la grace, la simplicité, le naturel de ses modèles; mais il avait coloré leurs tableaux d'une poésie et d'expressions assez originales, pour que les connaisseurs pressentissent un poëte de plus.

Il ne trompa point leur espérance: plusieurs romances échappées de sa plume et dérobées à son porte-feuille, furent remarquées dans les journaux et dans les corbeilles poétiques, que l'on moissonne chaque année dans le vallon des muses. Ces pièces, dont les sujets heureusement choisis, excitaient un intérêt tendre et réel, provoquèrent la lyre, ou plutôt la flûte de

plusieurs virtuoses célèbres. Ils modulèrent de plaintifs accords et les unirent à des vers remplis de sentiment. On apprit avec empressement, on répéta et l'on répète encore les romances du *Petit malheureux*, de l'*Hermite*, de la *Mère abandonnée*, et sur-tout cette longue et tragique complainte de l'*Innocence reconnue* dans la personne de l'infortunée Geneviève de Brabant.

C'est par ces aimables essais que Berquin préludait à de plus importans travaux. Né contemplateur et méditatif, il crut d'abord que la nature de son talent l'entraînait aux études dramatiques. Il fit quelques pas dans cette carrière si glorieuse par le but qu'elle offre au génie, mais si pénible par les difficultés dont elle est hérissée; difficultés presque toujours vaincues par Molière, souvent

par Regnard, plus rarement par Destouches, une fois par Le Sage, Gresset et Piron, et de tems en tems par un petit nombre de leurs imitateurs. Berquin sans doute eut obtenu sa place parmi ces derniers. Dans les petits drames dont il a enrichi son recueil, on trouve communément un sujet bien choisi, un plan exact et régulier, des caractères tracés avec vérité, un dialogue facile, naturel, et par fois très-ingénieux; mais il y a loin de crayonner ces scènes enfantines, où les mouvemens naïfs d'un âge qui ne sait pas dissimuler, se manifestent sans effort; il y a loin delà, disons-nous, à l'acte puissant et créateur du génie, qui dans le tissu fortement ourdi d'une nouvelle combinaison, place les portraits vivans des vices, des vertus, des travers; qui tout en provoquant le rire, les châtie avec la verge

du ridicule, et présente dans la marche d'une intrigue attachante et régulière, le tableau mobile et animé de la vie sociale.

Le talent de notre auteur était trop modeste pour tenter de si vastes entreprises. Avec les simples vertus de l'enfance, comme il en avait les goûts innocens, ce fut à peindre les uns, à exciter les autres, qu'il se consacra désormais. Il avait remarqué d'une part, que les contes merveilleux dont, jusqu'à lui, l'on berçait cet âge crédule, peuplaient son imagination flexible d'idées bizarres, l'ouvraient à des écarts fantastiques et à des préjugés dangereux. D'un autre côté, il avait observé que plusieurs plumes généreusement consacrées à rectifier ces impressions nuisibles, n'avaient ni assez d'agrémens pour plaire, ni assez de souplesse pour persuader. En effet, les

ouvrages de madame de Beaumont, (aux intentions de laquelle on ne peut rendre trop de justice); parmi les excellentes choses qui les distinguent, sont deshonorés par des erreurs de plus d'un genre; et en dernière analyse, présentent peut-être plus d'inconvéniens que d'avantages. L'inappréciable livre de mad. d'Epinay, intitulé : *Conversations d'Emilie*, réunit à l'intérêt d'un sujet heureusement choisi et plus heureusement développé, le charme d'un dialogue sentimental et d'une diction tendre, quoique correcte et soutenue; mais cet ouvrage tant de fois lû, relû tant de fois, toujours trouvé trop court, a le malheur de n'offrir que des esquisses, et en quelque manière, le projet d'un livre. Berquin se sentit le talent, ou pour mieux dire, le goût de l'exécuter, ce projet; et pour le rendre plus efficace,

il lui donna une publicité périodique que soutenait, à chaque livraison, un intérêt nouveau, et qui rajeunissait l'utile par le sentiment de l'agréable. Le titre touchant et simple d'*Ami des Enfans* qu'il prit, il ne tarda pas à le justifier. Il faut avoir connu le plaisir que produisait à chacun de ses jeunes souscripteurs, l'arrivée du cahier qu'il leur envoyait, pour comprendre de quelle influence peut être sur l'esprit, sur le cœur de la jeunesse et de l'enfance, son amour-propre doucement flatté. En ouvrant le paquet sur lequel était imprimé son nom; en parcourant le recueil, ou sous celui de divers de ses petits amis, il retrouvait des aventures qui lui étaient, ou qu'il se croyait personnelles, il n'est pas d'adolescent qui n'ait pris de soi une idée importante; qui, par sensibilité, ou même par orgueil,

n'ait juré dans son cœur, de devenir le sujet d'une louange méritée par l'horreur du vice et la pratique de la vertu. Un littérateur estimable, M. Jauffret, convaincu de la bonté de ce moyen sur l'éducation domestique, est devenu le digne continuateur de Berquin : il ne l'a pas fait oublier sans doute ; mais les enfans ont cru que leur Ami vivait encore (1).

En jetant un coup-d'œil superficiel sur la collection de cet aimable écri-

(1) N'oublions pas de citer à la tendre reconnaissance des enfans, et plus encore de l'adolescence, les noms de deux de leurs plus estimables bienfaiteurs. Le premier est celui de M. Filassier, dont l'ouvrage intitulé : *Eraste* ou *l'Ami de la jeunesse*, renferme le germe précieux de toutes les connaissances. L'autre est celui de Mad. de Genlis, qui, dans ses nombreux écrits, a paré des graces d'une imagination vive et tendre, les préceptes les plus sages de l'éducation privée, de l'instruction publique et des différens dégrés d'enseignemens relatifs aux divers états de la société.

vain, on suppose d'abord que, semblable à une foule de compilations, elle présente la confusion et le désordre. Nous avouerons qu'en la rédigeant, l'auteur ne s'est point assujéti à un plan méthodique, dont la froide ordonnance et la symétrie monotone eussent sans doute rebuté l'âge auquel elle est destinée. Mais l'espèce de désordre, ou pour parler plus juste, le défaut de régularité qu'on y remarque, est bien loin de pouvoir être comparé à la désorganisation ou au dérangement: il imite plutôt la marche variée que la nature affecte dans une belle campagne, où, près d'un bois sombre, elle a placé une colline verdoyante; où la limpidité d'un ruisseau contraste avec l'aridité des sables stériles; où la fleur croît au milieu des rochers, et où l'épi nourrissant se balance près de l'herbe parasite. Tel

est le livre, tels sont les ouvrages de Berquin. Pour en composer l'ensemble, il mit à contribution tous les auteurs et tous les recueils qui pouvaient l'enrichir; ceux de l'Allemagne sur-tout, plus immédiatement rapprochés de la nature champêtre, ses peintres les plus exacts, même par fois les plus minutieux: quelques écrivains d'Italie lui ont été d'un véritable secours. Parmi les drames que, de leur idiôme, il a transplanté dans le sien, nous citerons avec une prédilection marquée ceux de M. Stéphanie. Rien n'est plus touchant que celui qui a pour titre : *le Déserteur*, et qu'en y ajoûtant des corrections indispensables, nous avons appelé *l'Héroïsme filial*. Cet ouvrage, dont le sujet si favorable est une sorte de bonne fortune littéraire, abstraction faite de son mérite poétique,

présente, dans un tableau véridique et touchant, le modèle de ces vertus naturelles et sociales qui caractérisent l'honnête homme, l'homme honnête, le bon père, la tendre mère, l'excellent fils, le véritable ami. Il serait à desirer que cet ouvrage, qui se soutient par les seuls intérêts de famille, fût adopté par un de nos nombreux théâtres. Je voudrais le voir représenté par ces jeunes élèves de Thalie (1), dont les dispositions précoces, étonnantes même dans quelques sujets, garantissent que cette pépinière

(1) A Paris, il s'est formé plusieurs réunions d'adolescens de l'un et de l'autre sexe, qui préludent, avec succès, aux travaux dramatiques. En dirigeant leurs essais vers un but plus réel de moralité sociale, on pourrait en créer une nouvelle branche d'instruction. Il faudrait pourtant examiner si les inconvéniens qui résulteraient pour la morale, seraient balancés par les avantages qu'en retireraient les belles-lettres.

d'artistes, renferme l'honneur futur du théâtre national. Ils s'en rendraient plus dignes encore, en reproduisant ces pièces aussi moralement bonnes, que dramatiquement attachantes, où l'on intéresse la curiosité aux destins de la vertu.

Ce qui prouve sur-tout de quelle véritable utilité est le recueil de notre auteur, et quelle heureuse influence il peut avoir sur l'éducation, c'est qu'à mesure qu'on lit les différentes pièces qui le composent, c'est qu'après les avoir lues, s'il arrive qu'on les relise ou qu'on en orne la mémoire de l'enfance, on leur découvre une foule d'agrémens qui, d'abord, avaient échappé. Bien opposés en cela à ces écrits superficiels qui éblouissent par un vernis brillant, mais dont la frêle substance s'évapore au moindre examen. Parcourez les narrations, les

drames, les dialogues qui forment l'Ami des Enfans, celui de l'Adolescence, le Livre de Famille; dépouillez chacun de ces morceaux de la forme gracieuse dont vous pourriez craindre la séduction; non seulement ils sont doués du rare mérite, en littérature, de réunir l'élégance de l'expression à la vérité de la pensée, mais du mérite plus rare encore en morale, de n'enseigner que des maximes vraies, naturelles, sociales, dont l'application est aisée, et dont l'usage présente peu de difficultés. C'est un cours-pratique et complet de préceptes généraux, il est vrai, mais accommodés d'une façon particulière; revêtus d'images palpables et satisfaisantes, établis pour toutes les circonstances de la vie adolescente; et qui, parés des fleurs d'une imagination tendre, s'insinuent doucement, et viennent régner dans les cœurs.

Quoique Berquin, dans ses rédactions, n'ait paru adopter aucune méthode régulière, il a pourtant suivi avec beaucoup d'intelligence, la marche insensible, mais invariable de la nature dans le développement des facultés de l'homme. A mesure que son cœur devient plus sensible par les impressions vives et réitérées, que les sensations exercent sur ses organes plus dilatés, son esprit, dont les moyens s'aggrandissent, dont les ressorts se fortifient, s'élève aussi à des conceptions plus lumineuses. A cette précieuse et mémorable époque, qui sépare l'enfance de la jeunesse, ou plutôt qui les joint, toutes les puissances intellectuelles, toutes les facultés physiques s'élancent de concert au grand but de l'organisation parfaite de l'individu. Jusqu'alors, germe fragile, il a reçu toutes les influences,

sans pouvoir en communiquer aucunes. La sensibilité ne réside que dans ses sensations; son génie n'est nourri que de réminiscences. Cependant, le foyer combustible que la providence a placé dans lui s'enflamme; peu-à-peu une chaleur pénétrante embrâse son ame; une douce lumière brille à son esprit; les trésors acquis de sa mémoire se métamorphosent en richesses, que met en œuvre son imagination. Ainsi l'habile ciseleur change en bijou précieux, un lingot informe et grossier. Cette période de la vie, fertile en beaux jours, ne l'est pas moins, ainsi que la belle saison de l'année, en tourmens et en orages. Les passions s'allument: instituteurs prudents, prévenez l'incendie! Ce fut le sage dessein de celui dont j'ébauche le panégyrique. En faveur de cet âge qui suit immédiatement l'adoles-

cence, dont il est le terme et le complément, Berquin transporta de l'idiôme britannique dans le nôtre, deux ouvrages charmans, deux romans moraux, dont chaque page renferme les leçons les plus attachantes et les plus instructives. A l'imitation de cet immortel Richarson qui, après avoir épuisé dans la création du personnage de Lovelace, tout ce que l'esprit, l'amabilité, les graces peuvent donner de séducteur et d'imposant à la perversité, réunit aux nobles sentimens de son ame, les ressources de son génie, pour faire de sir Charles Grandisson le modèle de toutes les vertus; Berquin imagina de présenter dans le petit Grandisson, celui de ces inestimables qualités, rares compagnes de l'âge mûr, plus extraordinaires et qui tiennent du prodige dans celui de la dissipation et des fo-

lies. Sandfort avec ses travers, Merton doué d'un sens exquis, intéressent presque toujours et ne fatiguent jamais; Charles si jeune, si sage, si sensible, si sensé, excite à-la-fois l'attendrissement et l'admiration. Il faut considérer cet attachant caractère, comme un de ces chefs-d'œuvres des arts, où le ciseau créateur et le pinceau magique, ont en quelque sorte surpassé la nature, en produisant ce beau idéal dont elle dissémine quelquefois des parcelles, mais dont elle n'a presque jamais doté un seul objet ou un seul individu. Heureux le jeune homme qui, marchant de loin sur la trace de Charles, deviendra l'imitateur d'une seule de ses vertus!

Berquin sentant que l'étude de la morale ne suffisait pas à ceux que reclamera bientôt la société, y associa les notions élémentaires des principales

connaissances physiques. On ne peut qu'admirer les formes simples et heureuses dont-il a su revêtir ses dialogues. Nous ne craignons pas de faire marcher sur une ligne égale à celle que la renommée a assignée aux *Entretiens* de Fontenelle *sur la Pluralité des Mondes*, ceux de monsieur de Gerseuil sur *le Monde planétaire*. Dans les uns, le philosophe aimable, toujours maître de sa matière, tout en se jouant parmi les tourbillons du système cartésien, qu'il explique à une jolie dame, trouve mille occasions de lui débiter force madrigaux: on peut dire qu'il décore d'une guirlande de roses le télescope d'Uranie. Dans les conversations de M. de Gerseuil avec ses enfans, l'on voit un père instruit, mais plus tendre encore, se mettre à la portée de sa jeune famille; et par des comparaisons fa-

milières, lui révéler, avec le génie de Newton, le secret des cieux. Ces deux ouvrages, auxquels on peut joindre l'abrégé de l'astronomie de M. de Lalande, suffisent pour donner aux plus faibles esprits, une idée exacte du merveilleux système de l'univers.

En analysant les intéressantes productions qui, du recueil de Berquin, forment la bibliothèque des Enfans, nous pourrions allonger cette notice, et en faire un volume. Si notre estime, si notre attachement pour cet écrivain n'ont point de bornes, mettons-en du moins à l'expression de ces sentimens: encore une fois, nous ne nous flattons pas de les faire partager à nos lecteurs avec plus de conviction que ne pourront le faire ses écrits. Nous les présentons à l'enfance, à la jeunesse; nous les recommandons aux instituteurs et aux parens; nous appelons

sur eux l'attention des dépositaires et des organes de la loi.

C'est au moment que la philosophie, réconciliée avec la piété, semble vouloir rétablir l'instruction graduelle sur la base, non de la raison naturelle, dont la simplicité convient mal à nos habitudes viciées; mais de la morale religieuse, si bien proportionnée à notre faiblesse; c'est en ce moment, disons-nous, qu'il convient de multiplier les ouvrages qui, comme celui-ci, sont en harmonie avec elle. Après dix années de sépulture, Berquin, tu croiras renaître à l'existence, puisque ton livre, c'est-à-dire ton esprit, revivra avec notre nouvelle ère. Ton ombre aimante va de nouveau planer dans ces écoles restaurées, où ces enfans que tu chérissais et que tu aimes encore, apprendront la vertu de la bouche des talens et de la bonté.

Réjouis-toi Berquin, la France cesse d'être infortunée, puisque ton nom recommence à y être béni.

PORTRAIT.

Quantùm mutatus ab illo!

PORTRAIT.

Cléophile est né d'une famille médiocre, mais honnête. Il reçut de sa mère un lait doux qui prépara son cœur au sentiment. Une éducation soignée développa des commencemens si heureux; l'œil paternel vit croître avec satisfaction une plante qui promettait beaucoup. Dès son adolescence, cet arbuste se chargea de fleurs; l'aimable poësie délassait Cléophile du sérieux de ses occupations. Mais en choisissant une compagne parmi les filles du Pinde, il n'adressa ses vœux ni à la grave Uranie, ni à la fière Melpomène. Thalie même, avec son visage riant, ne put

captiver ses regards : il lui trouvait un minois fripon, et je ne sais quelle malice dans les yeux. Une petite muse follette, naïve et tendre fut mieux son fait. Sous sa dictée, Cléophie crayonna de ces fugitifs versiculets qu'Iris, auxquels on les adresse, trouve délicieux le matin à sa toilette, mais, dont, sans y penser, elle se sert le soir, au défaut de papillotes. Le poëte galant était trop bien élevé, pour ne pas sourire en lisant ses rimes autour d'une jolie tête ; il en était quitte pour mettre deux grains d'encens de plus dans sa cassolette. D'ailleurs aimé, caressé, demandé, il était de toutes les parties de Boulogne et de Bagatelle. On l'annonçait au fruit comme s'il eut été question d'une poire plantée par La Quintinie ; mais on ne le servait qu'aux liqueurs, entre *l'anisette* huileuse, ou le *parfait-*

amour, et les glaces *panachées*. Cléophile alors, que son maintien assez commun et sa figure ordinaire, avaient peu fait remarquer, sortait de son humble nuage, et disposait son petit talent. D'une main blanche et potelée, il exhumait de sa poche un *in-douze* de papier d'Angoulême, doré sur tranche, vêtu de maroquin à dentelles, on ajoute même un peu ambré. Avec une grace toute particulière, glissant son *index* entre deux feuillets, il sollicitait par ce geste le silence et l'attention. Après avoir toussé deux fois et bû un demi-verre d'eau sucrée, il commençait d'une voix flûtée le plus joli des madrigaux. Chaque hémistiche excitait une exclamation; vers le milieu du morceau, un murmure flatteur circulait autour de la table et venait onduler mélodieusement dans l'oreille du poëte;

mais pour peu que le sixain s'épanouit en fleur, ou s'éguisât en saillie, c'était un étonnement d'admiration, un cri d'enchantement, un *brouhaha* de satisfaction qui eussent embarrassé tout autre qu'un versificateur modeste. Ainsi bercé sur les genoux des belles, nourri de pastilles et abreuvé de nectar, le nouveau *Vert-Vert* parvint, par des sentiers fleuris à-peu-près au milieu de sa carrière. Mais, comme le perroquet de Nevers, il devait la déshonorer par un incroyable changement.

La révolution charge le ciel de la France: tout s'étonne, les muses tremblent, Cléophile tremble avec elles. La révolution tonne sur la France: tout se cache, les femmes fuient, Cléophile fuit avec les femmes. La révolution éclate sur la France: tout est frappé, tout tombe; Cléophile a

repris courage. Le bruit lui inspire de la témérité, il devient hardi par peur, et le voilà qui seconde l'orage, pour n'en être pas écrasé. Des cheveux plats, gras et pendans, ont remplacé l'*aile de pigeon;* l'indécente *matelote* succède au frac élégant. Au lieu de *bouquets*, la plume de Cléophile ne trace plus que des *motions*. Qui croirait qu'après avoir chanté les dames et soupiré dans les boudoirs, il va *pérorer* à la tribune d'un *club*, ou psalmodier avec des bourreaux. On dit qu'il vise à devenir législateur; mais c'est une mauvaise plaisanterie. Le patriotisme feint ou vrai n'est pas un talent, et il y a loin du marquis de St. Aulaire au président de Montesquieu. La révolution les rapproche, et le versificateur en toge se prépare à faire des loix.

Il lit, pour la première fois, sans

doute, et Cujas, et Bartole, et Papinien, et Justinien, et Tribonien : il les analyse, les extrait, les compile. Il s'entourre de dictionnaires et de publicistes. Il a quatre secrétaires qui transcrivent, deux commis qui expédient, deux valets de pied incessamment en course. Il ne mange plus, il ne dort pas, il boit seulement un peu et pour se soutenir. Il parcourt chaque matin, les journaux de la veille ; mais il relit jusqu'à deux fois celui de Marat. Il l'affectionne tellement, qu'il en recommence la lecture à table, au cabinet, dans le jardin, et jusqu'aux lieux où l'on digère. C'est là qu'il médite et mûrit ; c'est de là que sortira la nouvelle charte des Français.

Mais le vent tourne : un ouragan, né des tempêtes publiques, a soufflé sur le poëte législateur ; et comme un volant, chassé par la raquette, le voilà

tombé de sa chaise curule. Avec lui, autour de lui, voltigent les lambeaux de sa constitution ; ils retournent, en se culbutant, aux lieux de leur origine :

Et rapidis volant ludibria ventis.

Cléophile d'abord un peu déconcerté, se remet ensuite, et songe à sa muse minaudière. Il secoue la poudre qui noircit ses petites éditions de Cazin; il évoque l'ombre de Dorat et invoque son génie. Enfin, à force de tenailler son cerveau, il en arrache quelques douzaines de rimes. Mais en maniant, durant la révolution, la serpe, *instrument de dommage*, sa main s'est durcie ; l'éditeur de l'Almanach des Muses prétend qu'il manque des cordes à sa guitarre ; il le renvoie au *Fidèle berger* de la rue des Lombards. Le confiseur lit les vers, et les rend sans mot dire. De-

puis ce tems, on disait Cléophile perdu; mais dernièrement, je crus l'appercevoir dans l'échoppe d'un écrivain public; comme il possède une *expédition* assez nette, il oublie là ses revers et continue la profession d'homme de lettres.

DÉMONSTRATION

PHILOSOPHIQUE

DES

BASES FONDAMENTALES

DE

LA FOI.

Si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule.

Pensée de Pascal.

OBSERVATIONS.

Voici ce que dit M. Pascal, dans la première de ses Pensées sur la religion: » Notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir » sur ce sujet, d'où dépend toute » notre conduite. Et c'est pourquoi, » parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de » toutes leurs forces à s'en instruire, » et ceux qui vivent sans s'en mettre » en peine et sans y penser. » Un homme du premier de ces caractères, c'est-à-dire, jeté dans des doutes malheureux, plus par séduction d'esprit, que par corruption du cœur, dans une conversation qu'il eut avec l'auteur de cet écrit, montra le desir ar-

dent de fixer enfin ses irrésolutions. J'ai beaucoup lû, disait-il, et je me crois doué d'un jugement assez sain, pour avoir mûri mes lectures par des réflexions consciencieuses et suivies. Cependant, si d'un côté la majestueuse simplicité des écritures me saisit, de l'autre la logique analytique des philosophes me subjugue. Je crains que d'une part, mon imagination ne se laisse entraîner par les tableaux poétiques dont on a coloré l'histoire génèsienne et les récits de la révélation; et de l'autre, je tremble que ma raison ne soit vaincue par l'éloquente métaphysique de ceux que l'on appelle incrédules. Au milieu de cet embarras, mon esprit et mon cœur flottent incertains. Dieu existe-t-il? Mon ame est-elle immortelle? Un culte est-il indispensable? La loi a-t-elle été révélée? Y a-t-il une reli-

gion, et quelle est celle que je dois préférer? Autant de questions importantes, mais épineuses, sur lesquelles j'ai beau m'interroger, auxquelles on ne fait que des réponses contradictoires, et de la solution desquelles cependant, dépend ma tranquillité actuelle, et peut-être mon bonheur ou mon malheur à venir.

Cette bonne foi, si éloignée du pyrrhonisme fier et dangereux, suggéra l'idée de la récompenser par une démonstration méthodique, aussi éloignée de l'onction des livres sacrés, que des sophismes captieux de la fausse philosophie. On se contenta d'établir une chaîne de raisonnemens telle, que chaque proposition, qui en forme un anneau, est par elle-même certainement vraie, ou est incontinent démontrée par une proposition évidente, ou ne peut être contredite

que par une proposition contradictoire évidemment fausse et absurde. On fit ensorte aussi que, de la première proposition à la dernière, il y eut une progression marquée qui fait de l'ensemble de toutes les propositions un tout indissoluble. Cette méthode qui, ne présentant qu'une seule vérité à-la-fois, et la présentant dans l'ordre, et comme dans le propre degré de sa généalogie, conduit naturellement l'esprit à la grande fin du raisonnement, qui est de rendre la vérité incontestable; cette méthode, qui prouve clairement, sans efforts et sans réplique, les deux grands principes sur lesquels s'appuie tout l'édifice religieux et social: (la réalité de *la corruption humaine* et la vérité de *la révélation divine.*) cette méthode, disons-nous, satisfit l'infortuné dont elle dissipa tous les doutes. A

ceux qui osaient lui faire honte de sa nouvelle foi, il répondait, comme Henri IV à Sully: Oui, je crois; pour ne pas croire, il faut être *fou* ou *scélérat*.

DÉMONSTRATION

PHILOSOPHIQUE

DES BASES FONDAMENTALES

DE LA FOI.

§ I.

EXISTENCE DE DIEU.

Il n'est point d'homme raisonnable, qui ne sente qu'il ne s'est pas fait lui-même, qui ne sache qu'il descend d'un père, d'un aïeul, d'un bisaïeul, et d'un nombre quelconque d'ancêtres.

Sur quoi je forme ce raisonnement :

1. Ou la suite de nos ancêtres a commencé, ou cette suite n'a point eu de commencement ; c'est-à-dire,

ou cette suite est infinie, ou elle est finie.

2. La suite de mes ancêtres n'est point infinie, si aucune suite successive d'hommes ne peut être infinie.

3. Si une suite infinie d'hommes se fussent succédés les uns aux autres, il y aurait donc eu de toute éternité une infinité d'hommes avant moi, et une distance infinie de cette éternité jusqu'à moi.

4. S'il y avait eu une infinité d'hommes avant moi qui se fussent succédés les uns aux autres, de toute éternité, et une distance infinie de cette éternité jusqu'à moi, jamais ces hommes, en se succédant les uns aux autres, n'auraient pu parvenir jusqu'à moi, puisque pour parvenir jusqu'à moi, il aurait fallu parcourir une suite infinie d'hommes, et franchir successivement une distance infinie.

5. Or, une suite infinie d'hommes ne peut jamais être parcourue, ni une distance infinie ne peut jamais être franchie.

6. Donc, il n'y a pas eu une infinité d'hommes avant moi, ni une distance infinie successive jusqu'à moi.

7. En remontant de moi, par mon père, par mon aïeul, par mon bisaïeul, et de l'un à l'autre par chacun de mes ancêtres, on ne pourrait jamais parvenir à trouver un premier homme, s'il n'y a point eu de premier parmi les hommes, ni atteindre à un commencement, s'il y a eu une infinité d'hommes; de même en descendant, on n'aurait jamais pu parvenir jusqu'à moi, la distance successive étant également infinie, en descendant de l'infini jusqu'à moi, comme en remontant de moi jusqu'à l'infini.

8. Donc, puisque la succession des

hommes est parvenue jusqu'à moi, les hommes avant moi n'ont pas été infinis.

Je reviens à mon premier raisonnement.

9. Si aucune suite successive d'hommes ne peut être réellement infinie, la suite de mes ancêtres, sur lesquels j'avais d'abord demandé si elle était finie ou infinie, est donc nécessairement finie.

10. Si cette suite successive d'hommes est nécessairement finie, elle a donc un bout de sa file, un premier homme qui tenait son existence d'un autre auteur.

11. Auteur, qui ayant donné l'existence à l'homme, est donc le premier auteur; sans quoi il faudrait encore remonter à l'auteur de l'auteur, de celui-ci à un autre, et de l'un à l'autre à une succession réellement infinie,

ce que nous avons démontré être absurde et impossible.

12. Auteur par conséquent, que par-là même qu'il est le premier auteur, n'a pas eu lui-même d'auteur, sans quoi il serait le premier, et ne serait pas le premier, ce qui implique contradiction.

13. Premier auteur, qui seul n'ayant pas eu lui-même d'auteur, n'a donc pas reçu l'existence d'un autre auteur.

14. Premier auteur, qui seul n'ayant point reçu l'existence d'un autre auteur, existe donc nécessairement par lui-même, et n'a point eu de commencement.

15. Premier auteur, qui seul existant par lui-même, et n'ayant point eu de commencement, est donc éternel.

16. Premier auteur, qui seul éter-

nel et existant par lui-même (1), est donc la source primitive de tous les êtres qui existent successivement.

17. Premier auteur, qui seul éternel, existant par lui-même, et la source primitive de tous les êtres qui existent successivement, possède donc nécessairement toutes les perfections qu'il a communiquées à tous ces êtres.

18. Si donc nous voyons quelques qualités dans les êtres qui existent successivement sur la terre (2); si

---

(1) Il ne faut qu'ouvrir les yeux et réfléchir un moment sur la fécondité de la terre, sur la magnificence des cieux, sur l'ordre et la régularité des astres, pour conclure que dans les parties qui composent l'univers, tout est si bien proportionné, si justement lié, si heureusement rapproché, si sagement ordonné, si constamment réglé, si uniformément entretenu, qu'il ne peut être l'ouvrage que de l'intelligence infinie et de la toute puissance d'un Dieu.

(2) L'assemblage de toutes les parties de l'univers

nous remarquons de l'ordre dans l'enchaînement des causes, de la sa-

---

sans auteur et sans moteur ; ce grand tout matériel appellé par Spinosa la substance unique et éternelle, dont il fait son Dieu, est la plus grossière de toutes les absurdités ; il résulte de ce système monstrueux, les conséquences les plus affreuses et les plus extravagantes. Il suppose des effets sans cause ; il érige le hasard en être intelligent ; la matière en principe universel de mouvement, de vie, de sensations, de mœurs, de science et de tout. Il détruit toute idée de vérité, de liberté, de justice, de bien et de mal, de vice et de vertu. Ce n'est qu'un tissu de chimères, de contradictions, d'horreurs et d'abominations ; système insensé, la honte de la raison et l'opprobre de l'humanité. Comme il se réfute par lui-même, et qu'il a déjà été refuté cent fois, on se borne ici à quelques observations.

Il est évident que le mouvement n'est pas essentiel à la matière, puisque la matière peut exister sans mouvement, et que nous voyons de nos yeux plusieurs portions de matière, qui ne sont pas en mouvement ; il faut donc nécessairement que le mouvement soit imprimé d'ailleurs à la matière, puisqu'elle ne le tient pas d'elle-même, et par conséquent, quelque supposition qu'on fasse, il faut absolument recourir à un premier moteur distin-

gesse dans l'arrangement, de l'harmonie dans les propositions, des re-

---

gué de la matière. D'ailleurs tout mouvement étant nécessairement et essentiellement successif, une partie va devant l'autre : or, cette succession, comme nous l'avons démontré, ne peut compâtir avec l'éternité de la matière. Par exemple, le mouvement qui règne aujourd'hui dans l'univers, qui fait que les astres occupent tantôt une place et tantôt une autre, ce qui cause parmi nous la révolution des jours et des nuits, des tems et des saisons, de l'été et de l'hiver; cette révolution, dis-je, est évidemment incompatible avec une éternité successive, parce que, comme le jour et la nuit, l'été et l'hiver ne peuvent se trouver ensemble dans un même lieu et dans un même instant; ils ne peuvent avoir été de toute éternité, puisque l'un a dû nécessairement précéder ou suivre l'autre de quelques mois ou de quelques heures. Si c'est le jour qui a précédé, dès lors il est évident que la nuit a eu son commencement; si c'est la nuit qui a précédé, dès lors il n'est pas moins évident que le jour a eu sa première origine : l'un et l'autre ont donc commencé, et ni l'un, ni l'autre, ni aucune révolution quelconque que l'on pourrait imaginer, dès qu'elle est nécessairement successive, n'a pu être infinie ni éternelle.

lations réciproques, des rapports mutuels entre certains moyens et certaines fins, entre l'œil et la lumière, entre l'oreille et les sons; si quelques êtres créés jouissent de la vie, de l'intelligence, de la liberté; s'il est de la certitude dans nos jugemens, de la vérité dans les principes de nos connaissances; si l'on admire quelques traits de bonté et de justice parmi les hommes.

19. L'ordre, la sagesse, la vie, l'intelligence, la vérité, la liberté, la

---

Enfin il y a du mouvement, il y a donc un premier moteur; il y a des êtres contingens, il y a donc un être nécessaire; il y a des êtres créés, il y a donc un créateur: et ce créateur n'ayant pas été créé lui-même, est donc éternel, mais éternel, non d'une éternité successive, mais d'une éternité toujours permanente, toujours subsistante, sans commencement, sans fin, sans succession.

bonté, la justice, toutes ces perfections des êtres créés doivent se trouver éminemment dans le créateur de ces êtres; et comme il en est le premier auteur, qu'il est éternel, que seul il existe par lui-même et qu'il ne tient que de lui-même son être et sa manière d'être, rien n'a pu et ne peut borner l'excellence, les perfections de son être.

20. Or, ce créateur tout-puissant, cet être éternel, source primitive de toute justice, de toute intelligence, de tonte bonté; ce premier auteur de tous les êtres contingens, le seul être qui existe par lui-même, qui ne doit qu'à lui même son être et sa manière d'être, dont rien par conséquent n'a pu borner l'excellence et les perfections, est cet être infiniment parfait qne nous appelons Dieu.

§ II.

OBLIGATION D'UN CULTE.

21. Cet être infiniment parfait que nous appelons Dieu, est à raison de son excellence et de ses perfections infinies, souverainement digne d'être adoré et d'être aimé.

22. Et s'il a donné à ses créatures une faculté capable de connaître et une faculté d'aimer ;

23. Il est évident que cet être infiniment sage, a donné ces facultés à sa créature, pour qu'elle en fît un légitime usage.

24. La créature intelligente ne peut faire un plus légitime usage de sa faculté de connaître et de sa faculté d'aimer, qu'en les employant à connaître le premier auteur de son exis-

tence, à adorer et à aimer l'être souverainement parfait.

25. Culte d'adoration et d'amour, qui étant dû à Dieu et assorti aux facultés de l'homme, doit être nécessairement différent, selon que l'homme est à l'égard de Dieu innocent ou coupable.

26. Car si l'homme est innocent, il n'a aucun besoin de satisfaire à Dieu.

Si l'homme est coupable envers Dieu, il doit à Dieu par état une satisfaction, et par conséquent il doit à Dieu un culte dans un ordre de satisfaction.

27. L'homme est coupable envers Dieu, qui est le premier principe de tout ordre et la source de toute vérité, si l'homme est rebelle à la vérité et réfractaire à l'ordre.

28. L'homme est rebelle à la vérité

et réfractaire à l'ordre, si jouissant de sa liberté, il commet journellement des actes plus ou moins contraires à la vérité et à l'ordre.

29. Or, il est évident qu'effectivement l'homme jouissant de sa liberté, commet journellement des actes plus ou moins contraires à la vérité et à l'ordre (1) : le mensonge, le vol, la

(1) Comme l'évidence n'a pas besoin de preuves, lorsqu'un incrédule demande qu'on lui prouve qu'il est contraire à l'ordre de mentir, de voler, de trahir, de blasphémer le saint nom de Dieu ; lorsqu'il prétend qu'il n'y a ni bien, ni mal moral ; lorsqu'en termes modérés, nous entendons les philosophes de nos jours, ces hommes merveilleux, nous dire froidement que les commandemens de Dieu et de l'Eglise, que les loix divines et ecclésiastiques ne sont que des inventions de la politique et des institutions humaines ; qu'il n'y a dans la nature que matière et mouvement, que toute action est indifférente, que toute pensée n'est qu'un ressort machinal, que tout désir n'est qu'une tendance naturelle ; que tout plaisir n'est

perfidie, le blasphême sont évidemment des désordres qu'on ne voit que trop souvent sur la terre par la faute de l'homme.

---

qu'un plaisir, que tout ce qui plaît est permis, que *tout est bien* ; et que ce qu'on appelle mal, vice, crime, forfait, n'est qu'une modification différente de la matière éternelle, l'unique divinité, selon Spinosa ; et par conséquent, que tout homme qui viole librement toutes les loix, qui trompe son ami, qui trahit sa patrie, qui égorge son bienfaiteur, qui assassine son père, ne fait aucun mal ; avec de pareils adversaires, il ne faut plus disputer ; la seule bonne manière de réfuter des insensés ou des scélérats, n'est pas de raisonner avec eux, c'est de les enchaîner ou de les punir.

N. B. Nous avons dit article 38, que la raison conduit naturellement l'homme à reconnaître la nécessité d'une révélation : cette vérité est si analogue aux lumières naturelles de l'homme, que Socrate, le plus sage des Grecs, répétait souvent dans Athenes, ces belles paroles que lui dictait la raison : « A moins qu'il ne plaise à Dieu de nous » envoyer quelqu'un pour nous instruire de sa » part, n'espérons pas de réussir jamais dans le » dessein de réformer les manœuvres des hommes»,

30. Donc l'homme est coupable, donc l'homme doit à Dieu une satisfaction, donc il doit rendre à son Dieu un culte dans un ordre de satisfaction.

31. Satisfaction, qui pour être réparative, doit être correspondante et proportionnée à l'offense.

32. Correspondante; d'où il suit que l'offense étant une rébellion contre l'ordre de Dieu, la soumission qui est l'opposé de la révolte, doit faire le fond de la satisfaction; et que la rébellion ayant eu pour motif quelque délectation particulière, la douleur, qui est l'opposé du plaisir, doit entrer dans l'ordre de la satisfaction.

33. Proportionnée; d'où il résulte qu'une satisfaction finie, n'ayant aucune proportion avec l'offense faite à un être infini, il n'est qu'une satisfac-

tion infinie qui puisse suffisamment réparer l'offense faite à Dieu.

34. Et par conséquent, l'homme qui est un être fini, ne pouvant fournir le fond de cette satisfaction infinie, est dans une incapacité absolue de satisfaire suffisamment et de réparer par lui-même l'offense de Dieu.

35. Cependant, la conduite de bonté et de providence que Dieu tient à l'égard des hommes, quoique coupables, dont il conserve l'espèce, malgré leurs prévarications, fait déjà entrevoir à la raison qu'il existe réellement quelque part un ordre de satisfaction.

36. Mais comme la raison seule, bornée dans sa sphère et livrée à elle-même, ne peut faire découvrir à l'homme, ni quel est l'ordre de satisfaction qui peut réparer l'offense faite à Dieu; ni quelle est précisément la

manière dont les hommes peuvent s'approprier cet ordre de satisfaction....

37. Il faut nécessairement qu'une lumière supérieure à la raison éclaire l'homme, et lui fasse connaître distinctement l'ordre de satisfaction que l'homme doit à Dieu, et le culte que Dieu exige de l'homme....

38. Ainsi la raison conduit naturellement l'homme à reconnaître la nécessité d'une révélation.

39. Nécessité d'une révélation, non seulement entrevue pas les marques de bonté et de providence de la part de Dieu envers lss hommes, quoique coupables, mais encore évidemment prouvée par l'impossibilité absolue où est l'homme de connaître par lui-même distinctement l'ordre de satisfaction qui est due à la justice de Dieu, les moyens de s'approprier

la satisfaction qui peut réparer l'offense faite à Dieu, et le culte qui convient à la nature de l'homme et à la sagesse de Dieu.

§ III.

NÉCESSITÉ D'UNE RÉVÉLATION.

40. Si la raison me démontre avec évidence la nécessité d'une révélation et le besoin qu'en a l'homme, elle ne me démontre pas avec moins d'évidence l'obligation où est l'homme, supposé qu'il existe un ordre de révélation, de chercher à la connaître, et de s'instruire par elle des vérités révélées.

41. Supposé qu'il existe un ordre de révélation, il m'est encore évident que ce n'est pas de nos jours, ni à moi immédiatement que cette révélation

solemnelle a été faite, ni à tous les hommes indifféremment.

42. Ce n'est donc qu'à certains hommes privilégiés, que cette révélation solemnelle a été faite dans les tems marqués par la divine providence.

43. Révélation, dont les vérités n'auraient pu passer à la connaissance des autres hommes, si elles ne leur eussent été annoncées par les dépositaires de la révélation.

44. C'est donc une suite nécessaire de l'ordre même de la révélation, que ceux qui en ont été les premiers dépositaires aient été chargés d'annoncer aux autres hommes les vérités révélées. . . .

45. Et comme ces vérités révelées, confiées à ces premiers dépositaires, intéressaient non seulement leurs contemporains et leurs compatriotes,

mais encore leurs descendans et toutes les races futures ;

46. C'est encore une suite nécessaire de l'ordre de la révélation, que le ministère d'annonce se soit continué par enseignement, et persévère de même jusqu'à la fin des tems.

47. Ministère d'enseignement, qui par cette transmission successive, perpétue parmi les hommes la conservation du dépôt des vérités révélées. . . .

48. Et préserve ce dépôt des atteintes qu'il pourrait recevoir de l'ignorance, de la faiblesse ou de la malice des hommes. . . .

49 Préservation nécessaire, de laquelle Dieu lui-même est essentiellement garant. . . .

50. Par ce principe incontestable, que si le dépôt des vérités de la révé-

lution venait à s'altérer, les hommes qui y auraient recours puiseraient le mensonge dans la source même où Dieu leur commanderait de chercher la vérité.

51. Ce qui les conduirait à l'erreur par l'ordre de Dieu même.

52. Ainsi le dépôt des vérités révélées est absolument inaltérable sous la garantie de la sagesse, et de la véracité de Dieu même.

53. Néanmoins, comme le dépôt serait altérable, si le ministère qui en a la garde, pouvait errer ou faillir en ce qu'il certifie par voie d'enseignement être du dépôt, ou en ce qu'il certifie par voie de condamnation, n'être pas du dépôt;

54. Le ministère gardien du dépôt est donc à cet égard nécessairement infaillible; sous la même garantie, de

la sagesse, de la providence, et de la véracité de Dieu.

55. Et par conséquent, il est également sensé et raisonnable de se soumettre à ses jugemens.

§ IV.

CARACTÈRES DE LA VÉRITABLE RELIGION.

56. Mais ce ministère ainsi autorisé, où réside-t-il?

57. Ce n'est pas dans l'universalité totale des hommes, puisque la totale universalité des hommes ne peut être ni rassemblée, ni consultée.

58. Ce n'est pas dans chaque particulier indifféremment, ni dans quiconque n'a pas une mission légitime qui vienne de Dieu...

59. Parce que tous les hommes étant égaux par nature, nul ne peut

légitimement s'ingérer de lui-même dans un ministere qui l'autorise à enseigner tous les autres, qui impose à tous les autres l'obligation d'en croire à son seul témoignage, de se soumettre à ses décisions.

60. Ministère cependant, qui quelque part où il réside, doit pouvoir être facilement reconnu par les autres hommes. . . .

61. Ministère, qui pour être facilement reconnu par les autres hommes, et pour répandre par tout avec uniformité, les enseignemens dont il est chargé, doit toujours subsister en corps de société, répandue en différens lieux, et essentiellement réunie dans un centre unique de communion parmi ses membres, sous un chef visible.

62. Ministère, non seulement qui doit être toujours visible, toujours

facile à reconnaître, mais qui toujours répandu, doit toujours tenir aux anciens dépositaires de la révélation, comme aux premières sources du dépôt. . . .

63. Ministère, qui doit toujours tenir aux anciens dépositaires par une succession, dont la continuité transmette légitimement, et conserve invariablement la tradition du dépôt.

64. D'où il suit, que comme ce qui autorise le vrai ministère gardien du dépôt, c'est avec l'unité d'institution qui lui est essentielle, *l'attenance* aux premiers dépositaires de la révélation, et la succession continue en corps de société toujours subsistante, toujours répandue, et toujours visibles. . . .

65. Celui de tous les ministères visibles de l'univers, en qui se trouve tout à-la-fois, avec l'unité qui lui est

essentielle, *l'attenance* aux premiers dépositaires de la révélation, la succession continue et la possession actuelle, est infailliblement le vrai ministère d'enseignement des vérités révélées.

66. Et comme la vraie religion ne se trouve que là où existe la révélation....

67. Il résulte que le ministère d'enseignement des vérités révélées, doit être le seul ministère d'enseignement de la vraie religion...

68. Et par conséquent, que la religion professée par ce vrai ministère d'enseignement est incontestablement la véritable religion.

69. Or il n'y a et ne peut y avoir dans le monde qu'une seule véritable religion....

70. Parce que la vérité est une, que tout ce qui est opposé à la vérité est

faux, et tout ce qui est faux ne peut être révélé de Dieu, qui est la vérité même.

Ces principes ainsi établis sur les pures lumières de la raison et sur les idées générales du sens commun, à la solidité et à la certitude desquels tout esprit juste et tout cœur droit ne peut prudemment se refuser; ces principes, dis-je, conduisent naturellement aux conséquences les plus intéressantes et au résultat le plus important.

Car dès qu'il n'est et qu'il ne peut être dans le monde qu'une seule véritable religion;

Dès que cette véritable religion est celle qui est professée par le vrai ministère d'enseignement des vérités révélées;

Dès qu'enfin, ce vrai ministère

d'enseignement est celui qui se trouve avoir, avec l'unité et la visibilité qui lui sont essentielles, le dépôt de la révélation, *l'attenance* aux premiers dépositaires, la succession continue et la possession actuelle;

Il résulte de l'assemblage de ces vérités une conséquence, qui fixe à jamais dans l'ordre le plus clair et le plus invariable les caractères éclatans et irréfragables de la véritable religion:

C'est que la religion professée sur la terre par celui des ministères déïcoles, en qui se trouvent toutes à-la-fois, cette unité d'institution, cette visibilité de constitution, ce dépôt de la révélation, cette *attenance* aux premiers dépositaires, cette succession continue et cette possession actuelle; cette religion, dis-je, est indubitablement la véritable et la seule véritable religion.

Application de ces Principes à toutes les Religions.

Comme il n'est actuellement sur la terre que trois sociétés qui adorent le vrai Dieu: 1°. La société *chrétienne*, 2°. La société *judaïque*, 3°. La société *mahométane*;

Et comme il n'est encore dans la société chrétienne que trois églises, ou grandes communions:

1°. L'église *catholique*, 2°. l'église *grecque* et les adhérans à son schisme, 3°. l'église *protestante* et les adhérans à ses principes;

Il est notoire pour tout homme qui a des yeux, et pour quiconque veut de bonne foi se servir de sa raison; qu'attendu que des trois sociétés déïcoles, il n'est évidemment que la société chrétienne, et que des trois églises chrétiennes, il n'est évidemment que la catholique en qui se

trouve tout à-la-fois l'antiquité, l'unité, la visibilité de constitution, le dépôt d'une révélation, *l'attenance* aux dépositaires, la succession continue et la possession actuelle;

Donc, la religion professée par l'église catholique est de toutes les religions du monde la seule véritable religion.

N. B. Après tout, disent les incrédules, à quoi bon une vraie, ou une fausse religion dans le monde; qui sait ce que nous deviendrons à la mort?

L'anéantissement est donc la dernière ressource qui reste à l'impie? Quel vide, quelle affreuse espérance! Mais sur quoi est-elle fondée? Quels sont les prophètes, les martyrs, les dépositaires de cette cruelle révélation, et par quelle espèce de mi-

racle la confirment-ils? On les connait, ces apôtres de l'impiété, on a lû leurs ouvrages, on a entendu leurs raisonnemens, on n'est que trop informé de leur conduite; on sait l'intêret qui les fait parler: cela seul suffirait pour rendre leur opinion suspecte. Elle est plus l'effet de leurs desirs, que de leur conviction. Quoiqu'il en soit, tirons un voile sur leurs mœurs; n'examinons que leurs sentimens, et rendons justice à la bonne foi de quelques uns. Ils avouent ingénuement qu'ils n'ont point de démonstration contre nous, mais ils prétendent avoir pour eux bien des raisons de douter, et en conséquence, ils se tiennent, disent-ils, dans les bornes d'un sage pyrrhonisme, c'est-à-dire, que jouissant du présent, et assez tranquilles sur un avenir qu'ils regardent comme incertain, ils se

rassurent sur des doutes et des peut-être. Quand je n'aurais moi-même que des doutes et des *peut-être* à leur opposer; quand je ne ferais que leur dire: messieurs, vous vous trompez *peut-être*; *peut-être* n'avez-vous pas tout bien examiné, tout approfondi; il restera *peut-être* quelque chose de vous après cette vie; *peut-être* que cette substance qui pense en vous, qui réfléchit, qui compare, qui doute, qui est sensible à l'amour de la gloire et à la honte du blâme; qui vous porte naturellement à la bienfesance, à l'humanité; qui vous fait distinguer entre le juste et l'injuste; qui vous inspire de l'estime pour la probité, du goût pour l'amitié, de l'horreur pour l'ingratitude et la perfidie; *peut-être*, dis-je, que cette substance qui dans vous paraît si intelligente, si spirituelle, (quelque nom qu'on lui

donne) pourrait fort bien n'être pas anéantie, en cessant d'être unie à la matière; *peut-être* que cette ame qui met en jeu les organes des sens, survivra à la dissolution du corps organisé. (Le clavecin est différent de celui qui le touche, l'un n'est pas détruit par le dérangement et la destruction de l'autre.) Quand vous supposeriez même de part et d'autre les choses à cet égard également douteuses; mon doute en ce cas serait aussi raisonnable que le vôtre, et le votre dans tous les cas serait moins consolant. Si j'ai tort, je ne serai pas plus à plaindre que vous; si j'ai raison, vous avez plus à risquer et moins à espérer que moi. Mais messieurs, (permettez-moi de vous le dire) ne serait-ce pas pour vous comme pour moi, la plus criminelle, la plus insensée, la plus monstrueuse de toutes

les imprudences, de nous déterminer sur des doutes, sur des *peut-être*, dans l'affaire du monde la plus importante, d'une conséquence infinie, où il s'agit ou d'un anéantissement qui répugne à la nature de l'ame et à la sagesse de Dieu, ou d'un bonheur suprême qui peut seul remplir l'immensité des désirs de l'homme, ou du plus grand des malheurs, d'un malheur éternel?

Ce n'est pas ici le lieu d'accumuler toutes les preuves que fournissent la raison, la philosophie, l'histoire, les fastes des nations, les annales du monde, les mémoires ecclésiastiques et les livres sacrés qui constatent la spiritualité et l'immortalité de nos ames, la nécessité et la certitude d'une vie à venir; je me borne à une observation simple, à cette preuve de sentiment:

D'où vient qu'avant toute réflexion, qu'indépendamment des pays, des climats, des coutumes et des mœurs des peuples, malgré les préjugés divers de l'enfance et de l'éducation, chez les nations les plus sauvages, comme dans les états les mieux policés, par-tout où il y a des hommes; d'où vient que toute action contre l'ordre et la justice est ordinairement suivie de quelques reproches ou de quelque repentir? D'où vient que les scélérats les plus déterminés, sont souvent en proie à des troubles secrets, à des frayeurs subites, à des retours amers, à mille et mille inquiétudes? D'où vient que dans un danger éminent, dans une affliction extrême, dans un accident terrible, s'élève tout-à-coup je ne sais quelle voix intérieure qui touche, qui pénètre, qu'on ne peut étouffer, qui

renaît incessamment? D'où vient ce cri d'une ame alarmée, qui tourne des yeux mourans vers le ciel, qui a recours à son créateur, qui implore ses bontés, qui réclame ses secours; ce cri sourd et profond d'une ame naturellement chrétienne, qui ne peut se dissimuler à elle-même la dignité de son être et la grandeur de sa destination; ce cri vif et perçant d'une ame criminelle qui s'inquiète, qui s'effraye, qui voudrait resserrer les liens qui l'attachent à la vie présente, qui ne sait à quoi se prendre pour arrêter les instans rapides qui l'entraînent et qui vont la précipiter dans l'abîme éternel! Elle ignore (dites-vous) ce qu'elle deviendra, je le veux; cependant, le passé, le présent, le tems qui fuit; l'éternité qui s'ouvre, ce qu'elle est, ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle pouvait, ce qu'elle devait être;

l'abus qu'elle a fait de la vie, de la liberté, de tous les dons du ciel, ses désirs, ses crimes, ses remords; la foi se réveille, la nature qui s'attendrit, la conscience qui se trouble, tout parle à cette ame immortelle, tout la désole, tout l'épouvante; et malgré le courage qu'elle affecte quelquefois au dehors, elle se sent intérieurement saisie de terreur, aux approches des jugemens de Dieu.

En vain, pendant le songe de la vie, avait-on cherché à se rassurer soi-même, à en imposer aux autres; en vain aurait-on fait un pompeux étalage de tous les débris épars d'une fausse philosophie; en vain par quelques systêmes de physique ou de morale, fabriqués au gré d'une imagination brillante, et à l'appui de quelques découvertes singulières, ou de quelques nouvelles observations, s'é-

tait-on fait comme un rempart de ses propres illusions, ou des opinions d'autrui; on s'était paré aux yeux du monde de quelques sentimens spécieux d'équité, d'humanité, de bienfesance et de modération; on s'était tracé à soi-même des plans arbitaires de mœurs honnêtes, de liberté de penser, de tolérance indulgente, et de sagesse pyrrhonienne; on s'était épuisé en raisonnemens, en recherches, en compilations, en lettres cyniques, en essais philosophiques, en mille et mille objections ornées de toutes les graces de la poësie, fardées de tous les vernis du ridicule, et armées de tous les traits de la licence et de l'irreligion; mais que peuvent le génie, l'érudition, les suppositions, les systêmes, (je le demande à tout homme impartial, à tout homme de bonne foi?) que peuvent des fictions,

des railleries, de vaines spéculations, des doutes contre des faits notoires, contre des témoins irréprochables, contre des actes authentiques, contre des monumens publics subsistans ? Que peuvent l'orgueil, le libertinage, la méchanceté, l'impiété, contre Dieu et contre son Christ: contre des prophètes qui l'ont annoncé successivement pendant plusieurs siècles; contre des apôtres qui ont vu sa résurrection dans le tems, qui l'ont publiée dans le lieu, et qui l'ont prouvée par des miracles; contre des martyrs, qui en différens tems et en différens lieux, l'ont attestée par-tout avec uniformité devant les tribunaux, et l'ont scellé de leur sang; contre cette foule de sages et de savans, qui de génération en génération, ont constamment honoré l'église par leur science profonde et leurs éminentes vertus: que peu-

vent enfin tous les efforts de l'esprit humain, contre la vérité, contre la raison, contre l'évidence, contre la voix du ciel et de la terre, qui déposent en faveur

De l'existence d'un Dieu,

De l'obligation d'un Culte,

De la nécessité d'une Révélation;

Et de celle de la Religion que nous professons.

SOLI DEO HONOR ET GLORIA!

FIN.

TABLE DES PIÈCES

QUI COMPOSENT

LES LOISIRS LITTÉRAIRES.

LE MONASTÈRE ABANDONNÉ, pag. 1

RUINES: 29

§ I. Démolitions d'églises, 31

§ II. Jardin du Luxembourg, 40

§ III. Chartreuse, 47

LA PEINTURE, poëme; 57

ADAMASTOR, ou le Géant des Tempêtes. 107

L'ILLUSION, conte arabe; 117

FONTENELLE ET SON ÉCOLE, 159

ÉLOGE DE BERQUIN, 243

PORTRAIT, 273

DÉMONSTRATION PHILOSOPHIQUE DES BASES FONDAMENTALES DE LA FOI, 283

OUVRAGES
DE M. REGNAULT-WARIN,
avoués par lui.

L'éditeur de ces *Loisirs* use de la voie de publicité qu'ils lui présentent, pour prémunir le public contre les fraudes dont monsieur Regnault-Warin a constamment été la victime, depuis son entrée dans la carrière des lettres. Presque tous ses ouvrages sont devenus la proie des contrefacteurs typographes ou des frippiers littéraires. C'est ainsi qu'en se partageant les propriétés de sa pensée, ils l'ont voulu punir des succès dont le public l'honore. Il croit répondre à ses encouragemens, en chargeant l'éditeur d'indiquer à la continuation de son indulgence, les ouvrages qu'il avoue.

Œuvres de Berquin, 28 vol. in-18, fig. *André*, à Paris.
Etudes Encyclopédiques, in-8°. *Houël.*
Contemplateur, broch. in-8°. *Guerbart.*
Lille ancienne et moderne, 1 vol. in-12, fig. *Castiaux*, à Lille; *Dujardin*, à Paris.
Cimetière de la Madeleine, 4 vol. in-12 et in 18, fig. *Lepetit.*
Prisonniers du Temple, (les deux premiers vol. et les 60 premières pages du troisième) 3 vol. in-12, fig. *Locard*, à Versailles.
Jeunesse de Figaro, 2 vol. in-12, fig. *Lepetit* et *Leprieur.*
Roméo et Juliette, 2 vol. in-12, fig. *Lepetit.*
Caverne de Strozzi, in-12 et in-18, fig. *idem.*
Tonneau de Diogène, 2 v. in-12. fig. *André.*
Spinalba, ou les Révélations de la Rose-Croix, 4 v. in 12. *idem.*

Homme au Masque de Fer, 4 vol. in-12, portrait. *Fréchet* et compagnie.

Loisirs littéraires, 1 fort vol. in-12. *idem.*

SOUS PRESSE:

LE SUICIDE, 1 vol. in-12 *idem.* (pour paraître au 1 messidor an 12).

MADAME DE MAINTENON, 4 vol. in-12. *idem.* (pour paraître en thermidor an 12).

OUVRAGES
attribués à M. REGNAULT-WARIN, et désavoués par lui.

Cimetière de la Madeleine, plusieurs contrefaçons tant de Paris, des départemens, que de l'étranger, en 2 et 4 vol. in-12 et in-18.

Cimetière de la Madeleine, 2 vol. *Roux.*

Cimetière de la Madeleine, 1 vol. fig. *les Marchands de nouveautés.*

Cimetière de Mousseaux, 2 vol. *Roux.*

Olympia, calquée sur *la Caverne de Strozzi*, 1 vol.

Le Faux Dauphin, extrait en partie du Cimetière de la Madeleine, 2 vol.

Le Presbytère, 2 vol.

Prisonniers du Temple, 3me. vol. *Locard.*

Clémence, 3 vol. in-12. *Maison.* (Pour la composition de cet ouvrage, prétendu pastoral, on a profité de l'absence de M. Regnault-Warin, auquel une main infidèle a dérobé quelques fragmens manuscrits.)